

[Les] voyages de Cyrus [Document électronique] : avec un discours sur la mythologie / par M. Ramsay

A MONSEIGNEUR LE DUC DE SULLY

*monseigneur,
le dessein de cet ouvrage est de peindre tous les
caracteres d' une vertu simple et aimable, d' une
ame délicate et noble,*

p1

*d' un esprit juste qui saisit les grandes verités
par goût et par sentiment. Un tel ouvrage vous
appartient de droit, et mon coeur devoit cet
hommage à l' amitié dont vous m' honorez : c' est par
elle que je jouis de cette paix, de cette liberté,
et de ce doux loisir si propre et si nécessaire
pour les productions de l' esprit. Daignez agréer
cette marque de ma vive reconnoissance, et du
profond respect avec lequel je suis,
monseigneur,
votre très-humble et très-obéissant
serviteur. Ramsay.*

p11

PREFACE

Xénophon ne parle point dans sa cyropédie, de tout ce qui est arrivé à Cyrus depuis sa seizième jusqu' à sa quarantième année. J' ai profité du silence de l' antiquité sur la jeunesse de ce prince pour le faire voyager, et le récit de ses voyages me fournit une occasion de peindre la *religion* , les *moeurs* , et la *politique*

p111

de tous les pays où il passe ; aussi-bien que les principales *révolutions* qui arriverent de son temps en égypte, en Grece, à Tyr, et à Babylone. On verra par le discours qui est à la fin de cet

p1V

ouvrage, que je n' ai rien attribué aux anciens sur la religion qui ne soit autorisé par des passages très-formels, non seulement de leurs poètes, mais encore de leurs philosophes.

Je me suis écarté le moins que j' ai pû de la chronologie

pV

la plus exacte. M Freret membre de l' académie des inscriptions, m' a écrit une lettre, où il traite cette matiere avec une précision et une clarté ausquelles je n' aurois pû atteindre facilement. On trouvera cette lettre dans le second volume.

La seule liberté que je me suis permise, est de jeter dans mes épisodes historiques des situations, et des caracteres, pour rendre ma narration plus instructive et plus interessante.

à l' égard du stile, j' ai voulu

p1

imiter l' historien plutôt que le poète ; je me sens incapable de répandre dans un ouvrage les beautés de la poësie grecque et latine : tout effort de cette espece seroit inutile, et même téméraire, après l' auteur du telemaque.

LIVRE 1

Les assyriens avoient étendu pendant plusieurs siècles leur domination sur toute l' Asie : leur empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale. Arbace gouverneur

p2

de la Medie se ligua avec Belesis gouverneur de Babylone, pour détrôner ce monarque effeminé : ils l' assiègerent dans sa capitale, l' obligerent à se brûler dans son palais, et partagerent ensuite ses états. Arbace eut la Medie, et toutes ses dependances ; Belesis la Chaldée, et tous les pays voisins. Ninus heritier de l' ancien empire, continua de régner à Ninive. On vit ainsi s' élever des débris de la puissance des assyriens, trois monarchies fameuses, dont les rois s' établirent à *Ninive* , à *Ecbatane* , et à *Babylone* .

p3

Les successeurs d' Arbace firent bien-tôt des progrès considérables, et rendirent tributaires plusieurs peuples voisins, entre-autres ceux de la Perside. Telle étoit la situation de l' Asie à la naissance de Cyrus. Son pere Cambise étoit roy des Perses. Mandane sa mere étoit fille d' Astyage empereur des Medes.

Il fut élevé dès sa tendre jeunesse suivant les usages de l' ancienne Perse. On y accoutumoit les jeunes gens à une vie dure ; la chasse et la guerre faisoient leur unique occupation : mais se fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l' art et la discipline militaire.

Les perses étoient encore grossiers, mais vertueux : ils n' avoient

p4

point les connoissances qui polissent les moeurs et l' esprit ; mais ils possedoient la science sublime de se contenter de la simple nature, de mépriser la mort pour l' amour de la patrie, et de fuir tous les plaisirs qui énervent l' ame, en amollissant les corps. On élevoit les jeunes gens dans des écoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoissance des loix, à prononcer des jugemens, et à se rendre mutuellement justice. On découvroit ainsi dès la plus tendre jeunesse, leur pénétration, leurs sentimens, et leur capacité pour les emplois.

Les principales vertus qu' on avoit soin de leur inspirer étoient

p5

la vérité et la bonté, la sobriété et l' obéissance . Par les deux premieres on ressemble aux dieux ; et l' on conserve l' ordre par les deux dernieres.

Le dessein des loix dans l' ancienne Perse étoit moins de punir les crimes, que de prévenir la corruption du coeur. C' est pour cette raison qu' on y punissoit un vice contre lequel il n' y a point d' action en justice chez les autres peuples : c' est l' ingratitude ; et l' on y regardoit comme ennemi de la société, tout homme capable d' oublier un bienfait. Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l' ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même

p6

sévérité que s' il n' avoit pas dû regner un jour. Il apprenoit ainsi à bien obéir, pour sçavoir bien commander dans la suite.

à l' âge de quatorze ans Astyage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son pere ; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la cour d' Ecbatane.

Pendant l' espace de trois cens ans la valeur des rois de Medie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le luxe, et ce luxe est toujours l' avant-coureur de la chute des empires.

valeur, conquêtes, luxe, anarchie, voilà le cercle fatal, et les différens périodes de la vie politique de presque tous les états. La

p7

cour d' Ecbatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n' avoit rien de solide.

Les jours s' y passaient dans la mollesse ou dans la flatterie ; la vraye gloire, l' exacte probité, le sévère honneur n' y étoient plus estimés ; les connoissances solides y étoient regardées comme contraires à la délicatesse du goût ; le frivole agréable, les pensées fines, les saillies vives, étoient le seul genre d' esprit qu' on y admiroit. On ne vouloit plus dans les ouvrages que les fictions amusantes, et une succession perpétuelle d' événemens, qui surprennent par leur variété, sans éclairer l' esprit, et sans élever le coeur.

L' amour étoit sans délicatesse ;

p8

l' aveugle plaisir en faisoit l' unique attrait : les femmes se croyoient méprisées, lorsqu' on ne cherchoit pas à les séduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d' esprit, de moeurs et de sentimens, étoit la doctrine nouvelle répandue par les mages, que le plaisir est le seul ressort du coeur humain. Comme chacun mettoit son plaisir où il vouloit, cette maxime autorisoit les vertus ou les vices, selon le goût, le caprice ou le temperament de ceux qui l' adoptoient.

Ce dérèglement n' étoit pourtant pas universel, comme il le devint depuis sous le regne d' Artaxerxe et de Darius Codomane. La corruption commence d' abord

p9

par la cour, et s' étend peu-à-peu dans tout le reste

de l' état. La discipline militaire fleurissoit encore dans la Medie : il y avoit dans les provinces plusieurs gens de guerre, qui n' ayant point été corrompus par l' air empesté d' Ecbatane, avoient conservé toutes les vertus du regne de Dejoce et de Phraorte. Mandane sentoit tous les dangers ausquels elle exposoit le jeune Cyrus, en le menant à une cour dont les moeurs étoient si différentes de celles de Perse ; mais la volonté de Cambyse, et les ordres d' Astyage l' obligerent enfin malgré elle d' entreprendre ce voyage. Elle partit accompagnée d' une escorte de la jeune noblesse persienne,

p10

commandée par Hystaspe, à qui l' on avoit confié l' éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec son fils. C' est la premiere fois qu' il se vit distingué de ses compagnons. Mandane avoit une vertu rare, l' esprit orné, et un génie fort au-dessus de son sexe. Pendant le voyage elle étoit occupée d' inspirer à Cyrus le goût et l' amour de la vertu par le récit des fables, selon l' usage des orientaux. Les idées abstraites ne frappent pas les jeunes esprits, ils ont besoin d' images agréables ; ils ne peuvent pas comparer, ils ne sçavent que sentir : il faut tout peindre pour leur rendre la vérité aimable. Mandane avoit remarqué que

p11

Cyrus étoit souvent trop occupé de lui-même, et qu' il donnoit des marques d' une vanité naissante, qui pourroit obscurcir un jour ses grandes qualités. Elle tâcha de lui faire sentir la difformité de ce vice, en lui racontant la fable de Sozare prince de l' ancien empire d' Assyrie. Cette fable ressemble à celle du Narcisse des grecs qui périt par le fol amour de lui-même. C' est ainsi que les dieux punissent ; ils ne font que nous abandonner à nos passions ; nous voilà malheureux. Elle lui peignit ensuite la beauté de ces vertus nobles, qui conduisent à l' heroisme par le généreux oubli de soi-même. Elle lui raconta la fable d' Hermés Premier.

p12

C' étoit un enfant divin, qui étoit beau sans le sçavoir, qui avoit de l' esprit sans le croire, et

qui ne connoissoit point sa propre vertu,
parcequ' il ignoroit qu' il y eût des vices.
C' est ainsi que Mandane instruisoit son fils
pendant le voyage. Une fable en faisoit naître une
autre. Les questions du prince fournissoient à la
reine, une nouvelle matiere pour l' entretenir, et
pour lui apprendre le sens des fictions égyptiennes
dont le goût s' étoit répandu dans l' orient, depuis
les conquêtes de Sesostris.
En passant près d' une montagne consacrée au grand
Oromaze ,

p13

Mandane y fit arrêter son char, et s' approcha du
lieu sacré. C' étoit le jour d' une fête solennelle.
Le pontife préparoit déjà la victime couronnée ; il
fut tout d' un coup saisi de l' esprit divin, il
interrompit le silence, et s' écria avec transport :
*je vois un jeune laurier qui s' élève ; il étendra
bien-tôt ses branches sur tout l' orient ; les
peuples viendront en foule s' assembler sous son
ombre.* dans le même instant une étincelle de feu
se détache du bucher, et vient voltiger autour de la
tête de Cyrus. Mandane fit de profondes réflexions
sur cet événement. Après qu' elle fut remontée dans
son char, elle dit à son fils : les dieux envoient
quelquefois des augures

p14

pour animer les grands courages ; ce sont des
présages de ce qui peut arriver, et nullement des
prédications certaines d' un avenir qui dépendra
toujours de votre vertu.
Cependant ils arriverent sur les frontieres de la
Medie. Astyage vint au-devant d' eux avec toute sa
cour. C' étoit un prince aimable, doux, et
bienfaisant : mais sa bonté naturelle le rendoit
souvent trop facile, et son penchant pour le plaisir
avoit jetté les medes dans le goût du luxe et de la
mollesse.
En arrivant à la cour d' Ecbatane, Cyrus donna
bien-tôt des marques d' un esprit, et d' une raison
fort au-dessus de son âge. Astyage lui fit
plusieurs questions sur les

p15

moeurs des perses, sur leurs loix, sur leur maniere
d' élever les jeunes gens. Il fut frappé
d' étonnement en entendant les réponses vives et

nobles de son petit-fils. Toute la cour admiroit
Cyrus. Les louanges universelles l'enyvrent
peu-à-peu ; une secrète présomption se glisse dans
son coeur ; il parle un peu trop, et n'écoute pas
assez les autres ; il décide avec un air de
suffisance ; il paroît trop aimer l'esprit.

Pour remédier à ce défaut, Mandane le dépeignoit à
lui-même par des traits d'histoire, en continuant
toujours son éducation sur le même plan qu'elle
l'avoit commencée. Elle lui raconta ainsi l'histoire
de Logis, et de Sigée.

Mon fils, *lui dit-elle*, c' étoit

p16

autrefois l'usage à Thèbes dans la Béotie d'élever
sur le trône, après la mort du roy, celui de ses
enfans qui avoit le plus d'esprit. Quand un prince
a de l'esprit, il peut choisir les gens les plus
habiles, employer les hommes selon leurs talens, et
gouverner ceux qui gouvernent sous lui ; c'est le
grand secret de l'art de regner.

Parmi les enfans du roy, il y en avoit deux qui
marquoient un génie supérieur. Le plus âgé parloit
beaucoup ; le plus jeune parloit peu. Le prince
éloquent nommé *Logis*, se fit admirer par la
beauté de son esprit. Le prince taciturne nommé
Sigée, se fit aimer par la bonté de son coeur.

Le premier faisoit sentir

p17

même en le cachant, qu'il ne parloit que pour
briller ; le second écoutoit volontiers, et regardoit
la conversation comme un commerce où chacun doit
mettre du sien. L'un rendoit agréables les affaires
les plus épineuses, par les traits vifs et brillans
qu'il y mêloit ; l'autre répandoit de la lumière sur
les matières les plus obscures, en réduisant chaque
chose à des principes simples. *Logis* mystérieux
sans être secret, aimoit la politique qui est pleine
de stratagèmes et d'artifices ; *Sigée* impénétrable
sans être faux, surmontoit tous les obstacles par sa
prudence et par son courage, en suivant toujours les
vûes les plus justes et les plus nobles.

p18

Le peuple s'assembla après la mort du roy, pour lui
choisir un successeur. Douze vieillards présiderent
pour corriger le jugement de la multitude, qui se
laisse presque toujours entraîner par les préjugés,

par les apparences, ou par les passions. Le prince éloquent fit une belle, mais longue harangue, où il exposa tous les devoirs de la royauté pour insinuer que les connoissant, il sçauroit les remplir ; le prince Sigée montra en peu de mots les écueils du pouvoir souverain, et avoua qu' il ne desiroit point de s' y exposer. Ce n' est pas, *ajouta-t-il*, que je fuye les travaux ni les dangers, mais je crains de n' avoir pas tous les talens nécessaires pour vous bien gouverner.

p19

Les vieillards décidèrent en faveur de Sigée ; mais les jeunes gens et les esprits superficiels se rangerent du côté de l' aîné, et formerent peu-à-peu une révolte, sous prétexte qu' on avoit fait injustice à Logis. On leva des troupes de part et d' autre. Sigée vouloit ceder ses droits à son frere, pour empêcher que la patrie ne fût inondée du sang de ses citoyens ; mais son armée refusa d' y consentir.

Les chefs de l' un et de l' autre parti, voyant les malheurs dont l' état alloit être accablé, proposerent l' expédient de laisser regner les deux freres, chacun une année tour à tour. Cette forme de gouvernement est pleine d' inconveniens ; mais elle fut préférée à la

p20

guerre civile, le plus grand de tous les maux. Les deux freres applaudirent à cette proposition de paix, et Logis monta sur le trône. Il changea en peu de temps toutes les loix antiques du royaume. Il écouta tous les projets nouveaux. Il suffisoit d' avoir l' esprit vif pour être élevé aux premieres charges. Ce qui paroissoit excellent dans la speculation, ne pouvoit s' executer qu' avec trouble et confusion. Ses ministres sans expérience ne sçavoient pas que tous les changemens précipités, quelque utiles qu' ils paroissent, sont toujours dangereux.

Les nations voisines profiterent de ce gouvernement tumultueux,

p21

pour envahir l' état. Sans la sagesse et la valeur de Sigée, tout étoit perdu, et le peuple alloit subir un joug étranger. L' année du gouvernement de son frere étant finie, il monta sur le trône. Il

sçut gagner la confiance et l' amitié de ses peuples.
Il rétablit les anciennes loix, et chassa les
ennemis plus encore par sa prudence que par ses
victoires.

Depuis ce temps, Sigée regna seul ; et il fut
décidé dans le conseil suprême des vieillards, que
le roy qu' on choisiroit à l' avenir, ne seroit pas
celui qui montreroit le plus d' esprit par ses
discours, mais le plus de sagesse par sa conduite.
Ce n' est pas, *dirent-ils*, celui qui est
fertile en expédiens, en stratagèmes

p22

et en ressources, qui gouverne le mieux ; mais
celui qui a un discernement juste pour choisir
toujours le meilleur, pour le saisir avec une vûe
ferme, et pour le suivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ses fautes, sans
chercher à les excuser : il écouta cette histoire
avec docilité ; il comprit le dessein de Mandane,
en la lui racontant, et résolut de se corriger.
Cependant il donna bien-tôt une marque éclatante de
son génie et de son courage. à peine avoit-il
atteint l' âge de seize ans, lorsque Merodac fils
de Nabucodonosor roy d' Assyrie, assembla des
troupes, et fit une irruption subite dans la Medie.
Il laissa son

p23

infanterie sur les frontieres, et marcha lui-même
avec douze mille hommes de cavalerie vers les
premieres places des medes, où il campa. De-là il
envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager
le pays.

Astyage fut averti que les ennemis étoient entrés
dans ses états. Après avoir donné les ordres
nécessaires pour rassembler son armée, il partit
avec Cyaxare son fils et le jeune Cyrus suivi de
toutes les troupes qu' il put ramasser à la hâte, au
nombre de huit mille chevaux.

Lorsqu' il fut arrivé près de ses frontieres, il
campa sur une hauteur d' où l' on voyoit toute la
plaine que Merodac désoloit par ses

p24

détachemens. Astyage ordonna à deux généraux
d' aller à la découverte de l' ennemi. Cyrus lui
demanda la permission de les accompagner, pour
s' instruire de la situation du pays, des postes

avantageux, et des forces du prince d' Assyrie. Après avoir fait ses observations, il revint, et fit un rapport exact de ce qu' il avoit vû.

Le lendemain Astyage assemble un conseil de guerre pour délibérer sur les mouvemens qu' il devoit faire. Les généraux craignant quelque piège de la part de Merodac, s' ils sortoient de leur camp, conseillent de suspendre toute action, jusqu' à l' arrivée des nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs

p25

délibérations avec peine ; il garde néanmoins un profond silence, par respect pour l' empereur, et pour tant de chefs expérimentés ; mais Astyage lui ordonne de parler.

Il se leve alors au milieu de l' assemblée, et dit avec un air plein de noblesse et de modestie : j' ai remarqué hier un grand bois sur la droite du camp de Merodac ; je viens de le faire reconnoître ; l' ennemi a négligé ce poste ; on peut s' en emparer, en faisant couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui est à notre gauche : je m' y transporterai avec Hystaspe, si l' empereur l' approuve.

Il se tut, rougit, et craignit d' avoir trop parlé. Tous admirerent son génie pour la guerre dans un

p26

âge si tendre : Astyage surpris de la justesse et de la vivacité de son esprit, commanda qu' on suivît son conseil, et qu' on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d' Hystaspe défile avec un gros de cavalerie, sans être découvert, et s' embusque derriere le bois.

Le prince des medes attaque les assyriens dispersés dans la plaine ; Merodac sort de son camp pour les soutenir ; Astyage avance avec le reste de ses troupes, tandis que Cyrus sort de son embuscade, et fond sur les ennemis. Il anime les medes par sa voix, tous le suivent avec ardeur ; il se couvre de son bouclier, et s' enfonce dans le plus épais

p27

des escadrons. Il répand par-tout la terreur et le carnage. Les assyriens se voyant attaqués de toutes parts, prennent l' épouvante, et s' enfuyent en désordre.

Après le combat, Cyrus s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts. Il eut le même soin des assyriens blessés que des medes. Il donna tous les ordres nécessaires pour leur guérison. *ils sont hommes comme nous*, disoit-il ; *ils ne sont plus ennemis, si-tôt qu'ils sont vaincus*.

L'empereur ayant pris ses précautions pour empêcher de semblables irruptions à l'avenir, retourna à Ecbatane. Peu après Mandane fut obligée de quitter la Medie pour se rendre auprès de Cambyse,

p28

et voulut ramener son fils avec elle ; mais Astyage s'y opposa : pourquoi, *lui dit-il*, voulez-vous me priver du plaisir de voir Cyrus ? Il sera le soutien de ma vieillesse ; il s'instruira ici dans la discipline militaire qui n'est pas encore connue en Perse. Je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours marquée, de ne me pas refuser cette consolation.

Mandane ne put y consentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandonner son fils au milieu d'une cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée seule avec Cyrus, elle lui dit : Astyage veut, *mon fils*, que je vous laisse auprès de lui ; c'est avec peine que je me sépare de vous : je crains qu'on n'altère

p29

ici la pureté de vos moeurs. Je crains que les folles passions ne vous enyvrent ; elles ne vous paroîtront d'abord que des amusemens, des complaisances pour les usages reçûs, et des libertés qu'il faut se permettre pour plaire ; peu-à-peu la vertu pourra vous paroître trop sévère, ennemie du plaisir et de la société, contraire à la nature, parcequ'elle combattra vos goûts : enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une simple bienséance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut satisfaire en secret à ses passions. Vous iriez ainsi de degré en degré, jusqu'à ce que votre esprit aveuglé ayant

p30

corrompu votre coeur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laissez-moi Hystaspe, *reprit Cyrus* ; il me fera éviter tous ces écueils. Une longue habitude

m' a accoutumé à lui ouvrir mon coeur ; il est non seulement mon conseil, mais le confident de mes foiblesses.

Hystaspe étoit un capitaine expérimenté ; il avoit servi plusieurs années sous Astyage dans les guerres contre les scythes, et contre le roy de Lydie. Il joignoit à la politesse des medes, toutes les vertus des anciens perses ; grand politique, et grand philosophe ; habile, et désintéressé, il étoit parvenu aux premières charges de l' état sans ambition, et les possédoit avec modestie.

p31

Mandane persuadée de la vertu et de la capacité d' Hystaspe, aussi-bien que des avantages que son fils pourroit trouver dans une cour également polie et guerriere, obéit à Astyage avec moins de regret : elle partit bien-tôt après ; Cyrus l' accompagna à plusieurs stades d' Ecbatane : en se quittant, Mandane embrasse son fils avec tendresse : *souvenez-vous*, lui dit-elle, *que votre vertu seule peut me rendre heureuse*. le jeune prince fond en larmes, et ne peut rien répondre ; c' étoit la première fois qu' il avoit été séparé de sa mere : il la suit long-temps des yeux ; il la perd enfin de vûe, et revient à Ecbatane. Jusques ici Cyrus avoit vécu à

p32

la cour d' Astyage, sans se corrompre. Il ne devoit sa sagesse, ni à la presence de Mandane, ni aux conseils d' Hystaspe, ni à sa vertu naturelle, mais à l' amour.

Il y avoit alors à Ecbatane une jeune princesse nommée *Cassandane* , de même sang que Cyrus, et fille de Farnaspe de la race des achemenides. Son pere qui étoit un des principaux satrapes de Perse, l' avoit envoyée à la cour d' Astyage pour y être élevée. Elle avoit toute la politesse de cette cour, sans en avoir les défauts. Son esprit égaloit sa beauté, et sa modestie donnoit des charmes à tous les deux : son imagination étoit vive, mais réglée : la justesse lui étoit aussi naturelle que les graces.

p33

Sa conversation enjouée, étoit pleine de traits délicats, sans recherche et sans affectation. Elle avoit aimé Cyrus, dès le premier moment qu' elle l' avoit vû ; mais elle avoit si bien caché ses

sentimens, que personne ne s' en étoit apperçû.
La proximité du sang donnoit à Cyrus occasion de
voir souvent Cassandane, et de l' entretenir. Sa
conversation formoit les moeurs du jeune prince, et
lui donnoit une délicatesse qu' il n' avoit point
connue jusques alors.

Il sentit peu-à-peu pour cette princesse, tous les
mouvemens d' une passion noble qui rend les heros
sensibles, sans amollir leur coeur, et qui fait
placer le principal charme

p34

de l' amour dans le plaisir d' aimer. Les préceptes,
les maximes, et les leçons gênantes, ne préservent
pas toujours des traits empoisonneurs de la volupté.
C' est peut-être trop exiger de la jeunesse, que de
vouloir qu' elle soit insensible. Il n' y a souvent
qu' un amour raisonnable qui garantisse des folles
passions.

Cyrus goûtoit dans les entretiens de Cassandane
tous les plaisirs de la plus pure amitié, sans oser
lui déclarer les sentimens de son coeur ; sa
jeunesse et sa modestie, le rendoient timide. Il
sentit bien-tôt toutes les inquiétudes, les peines
et les allarmes, que causent les passions même les
plus innocentes. La beauté de Cassandane lui
donna un rival.

p35

Cyaxare devint sensible aux charmes de cette
princesse : il étoit à peu près de même âge que
Cyrus, mais d' un caractere bien différent ; il
avoit de l' esprit et du courage, mais il étoit d' un
naturel impétueux et fier, et ne montrait déjà que
trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux
jeunes princes.

Cassandane ne pouvoit aimer que la vertu ; son
coeur avoit fait un choix ; elle craignoit plus que
la mort une alliance qui devoit être si flatteuse
pour son ambition.

Cyaxare ne connoissoit point les délicatesses de
l' amour : la grandeur de son rang augmentoit sa
fierté naturelle, et les moeurs des

p36

medes autorisoient sa présomption. Il trouva
bien-tôt le moyen de découvrir ses sentimens à
Cassandane.

Il s' apperçut de son indifférence, en chercha la

cause, et ne fut pas long-temps à la découvrir. Dans tous les divertissemens publics elle paroissoit gaye et libre avec lui ; mais avec Cyrus elle étoit plus réservée. L' attention qu' elle avoit sur elle-même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondoit à toutes les politesses de Cyaxare avec des traits pleins d' esprit ; lorsque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit-elle cacher son embarras. La conduite de Cassandane fut

p37

interprétée bien différemment par Cyrus. Peu instruit encore des secrets de l' amour, il crut qu' elle étoit sensible à la passion de Cyaxare, et que la couronne de ce prince l' éblouissoit. Il éprouvoit tour à tour l' incertitude et l' esperance, les peines et les plaisirs de la plus vive passion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-temps caché. Hystaspe s' en aperçut ; et sans sçavoir l' objet de l' attachement du prince, il lui dit : depuis quelque temps je vous vois rêveur et distrait ; je crois en pénétrer la raison ; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l' amour qu' en s' y opposant dès sa naissance. Quand il s' est

p38

rendu maître de notre coeur, les heros même ne peuvent s' en délivrer qu' après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l' histoire d' un de vos ancêtres. Du temps de Cyaxare fils de Phraorte, une guerre sanglante s' alluma entre les saques et les medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée son gendre, le prince le plus brave, et le plus accompli de tout l' orient. Il avoit épousé Rhetée

p39

fille de l' empereur, qui étoit belle, spirituelle, et aimable. Ils s' aimoient avec une passion mutuelle, que rien n' avoit troublé ni diminué jusques alors. Zarine reine des saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus heroïques ; ayant été élevée à la cour des medes, elle avoit contracté dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entières les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des trêves pour traiter de la paix, et dans ces intervalles Zarine et Stryangée se voyoient. Les grandes qualités qu' ils se reconnurent, produisirent

p40

d' abord l' estime, et par cette estime l' amour s' insinua bien-tôt dans le coeur du prince. Il ne cherchoit plus à finir la guerre dans la crainte d' être séparé de Zarine ; mais il faisoit souvent des trêves où l' amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l' empereur arriverent enfin de livrer une bataille décisive. Pendant la chaleur de l' action les deux chefs se rencontrèrent dans la mêlée. Stryangée voulut d' abord éviter Zarine ; mais la reine des saques encore insensible, l' attaque, et l' oblige à se défendre en lui criant : *épargnons le sang de nos sujets ; c' est à nous deux à terminer la guerre.*
l' amour et la gloire animoient

p41

tour à tour le jeune heros ; il craignoit également de vaincre et d' être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il expose souvent la sienne ; il trouve enfin le moyen de remporter la victoire ; il lance son javelot avec art, le cheval de la reine en est percé, et l' entraîne dans sa chute. Stryangée vole à son secours, et ne veut d' autre fruit de sa victoire que le plaisir de sauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes sortes d' avantages, lui conserve ses états, et jure au nom de l' empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées.

Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa capitale. Elle y consentit ; mais ils

p42

agissoient l' un et l' autre par des motifs bien différens. Zarine n' étoit occupée que du soin de marquer sa reconnoissance à Stryangée ; Stryangée ne cherchoit qu' une occasion de découvrir son amour à Zarine ; ils monterent dans le même char, et furent conduits en pompe à Roxanace.

Plusieurs jours se passerent dans les festins et les réjouissances ; peu-à-peu l' estime de Zarine se changea en tendresse, sans qu' elle s' en aperçût.

Elle faisoit souvent éclater ses sentimens,
parcequ' elle n' en connoissoit pas encore la source :
elle goutoit le charme secret d' une passion
naissante, et craignoit de démêler ses propres
mouvemens : elle reconnut enfin que l' amour y

p43

avoit trop de part. Elle rougit de sa foiblesse, et
résolut de la surmonter ; elle pressa le départ de
Stryangée ; mais le jeune mede ne pouvoit plus
quitter Roxanace. Il oublie la gloire : il ne se
souvient plus de sa tendresse pour Rhetée : il
s' abandonne tout entier à son aveugle passion : il
soupire, il se plaint, il ne se possède plus, et
découvre enfin son amour à Zarine dans les termes
les plus vifs et les plus passionnés.

La reine des saques ne cherche point à cacher sa
sensibilité : elle répond avec une noble franchise,
sans affecter ni les vains détours, ni les faux
mysteres.

Je vous dois la vie et la couronne ; ma tendresse
égale ma reconnoissance :

p44

mais je mourrai plutôt que de trahir ma vertu, ni
de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez,
cher Stryangée, que vous êtes l' époux de Rhetée
que j' aime ; l' honneur et l' amitié m' obligent
également à sacrifier une passion qui feroit ma
honte et son malheur.

En prononçant ces paroles, elle se retire. Le prince
demeure honteux et désespéré : il s' enferme dans son
appartement : il éprouve tour à tour tous les
mouvemens opposés d' une ame heroïque combattue,
surmontée, tyrannisée par une passion violente.

Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, et la
veut imiter ; tantôt le cruel amour se joue de ses

p45

résolutions, et même de sa vertu. Dans cet orage de
passions, son esprit se trouble, sa raison
l' abandonne, il prend la résolution de se tuer ;
mais il écrit auparavant ces mots à Zarine.

Je vous ai sauvé la vie, et vous me donnez la mort ;
victime de mon amour et de votre vertu, je ne puis
surmonter l' un, ni imiter l' autre. Le trépas seul
peut finir mon crime, et ma peine ; adieu pour
jamais.

Il envoie cette lettre à Zarine : elle vole chez

le jeune mede ; mais il s' étoit déjà plongé le poignard dans le sein. Elle le voit nageant dans son sang, elle tombe évanouïe : elle revient ensuite, et mouille de ses larmes le visage

p46

de Stryangée ; elle rappelle son ame prête à s' envoler : il soupire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine, et consent qu' on prenne soin de sa vie ; mais sa playe parut mortelle pendant plusieurs jours.

Rhetée apprend cette tragique aventure, et arrive bien-tôt à Roxanace. Zarine lui raconte tout ce qui s' étoit passé, sans lui cacher ni sa foiblesse, ni sa résistance. Cette noble simplicité ne peut être connue ni goûtée que des grandes ames. La guerre entre les saques et les medes avoit interrompu le commerce de ces deux princesses, sans diminuer leur amitié ; elles se connoissoient, et s' estimoient trop pour être susceptibles de défiance ou de jalousie.

p47

Rhetée regardoit toujours Stryangée avec les yeux d' une amante : elle le plaignoit, elle compatissoit à sa foiblesse, parcequ' elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de sa blessure, sans guérir de son amour. Zarine pressoit toujours son départ ; mais il ne peut s' arracher de ce lieu fatal ; ses peines et sa passion se renouvellent. Rhetée s' en aperçoit, et tombe dans une tristesse profonde : elle éprouve les mouvemens les plus cruels ; la douleur de n' être plus aimée par un homme qu' elle aimoit uniquement ; la compassion pour un époux livré à son désespoir ; l' estime pour une rivale qu' elle ne peut haïr. Elle se voit tous les jours entre un amant entraîné

p48

par sa passion, et une amie vertueuse qu' elle admire : elle sent que sa vie fait le malheur de l' un et de l' autre. Quelle situation pour un coeur généreux et tendre ? Plus elle cache sa douleur, plus elle en est accablée ; elle y succombe enfin : elle tombe dans une maladie dangereuse. Un jour qu' elle étoit seule avec Zarine et Stryangée, ces paroles lui échapperent : *je meurs, mais je meurs contente, puisque ma mort fera votre bonheur.* Zarine se retire fondant en larmes. Ces mots

percent le coeur de Stryangée. Il regarde Rhetée, et la voit pâle, languissante, prête à expirer de douleur et d' amour. Les yeux de la princesse fixes et immobiles, demeurent attachés sur

p49

le prince, les siens s' ouvrent enfin. Il est comme un homme qui se réveille d' un profond assoupissement, et qui revient d' un délire, où rien ne lui avoit paru sous sa forme naturelle. Il avoit vû Rhetée tous les jours, sans s' appercevoir de l' état cruel où il l' avoit réduite ; il la voit à present avec d' autres yeux. Ce regard rappelle toute sa vertu, et rallume sa premiere tendresse. Il reconnoît son erreur ; il se jette aux genoux de la princesse ; il l' embrasse, et repete souvent ces paroles entrecoupées de pleurs et de sanglots : vivez, ma chere Rhethée, vivez pour me donner le plaisir de réparer ma faute ; je connois à present tout le prix de votre coeur.

p50

Ces paroles la rappellent à la vie ; sa beauté revient peu-à-peu avec ses forces. Elle partit enfin pour Ecbatane avec Stryangée, et jamais depuis rien ne troubla leur union. Vous voyez par-là, *continue Hystaspe*, jusques où l' amour peut conduire les plus grands heros ; vous voyez aussi qu' on peut vaincre les passions les plus violentes, lorsqu' on a un desir sincere de les surmonter. Je ne craindrois rien pour vous, s' il y avoit à cette cour des personnes semblables à Zarine ; mais à present sa vertu heroïque paroîtroit un sentiment outré, ou plutôt une insensibilité feroce. Les moeurs des medes sont bien changées.

p51

Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne de votre tendresse. Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence ; mais voyant qu' Hystaspe approuvoit sa passion, il s' écria avec transport : vous avez nommé celle que j' aime ; je ne suis plus maître de mon coeur ; Cassandane m' a rendu insensible à toutes les passions qui l' auroient pû corrompre ; je l' aime, mais hélas ! Je crains de n' être pas aimé ; voilà la source de mes peines. Hystaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un

choix si digne de lui, l'embrasse avec joye, et lui
répond : Cassandane mérite toute votre tendresse ;
son coeur est aussi pur que son esprit est
éclairé ; on

p52

ne peut l'aimer sans aimer la vertu ; sa beauté
fait le moindre de ses charmes. J'appréhendois pour
vous quelque attachement dangereux ; je me rassure,
j'approuve votre passion ; je crois même qu'elle
aura un succès heureux. Ces paroles consolèrent le
jeune prince, et lui rendirent le calme.
Cependant Cambyse apprit l'amour de Cyrus pour
Cassandane ; mais ayant d'autres vûes pour son
fils, qui s'accordoient mieux avec sa politique, il
le rappelle en Perse. Farnaspe qui étoit toujours
à la cour de Cambyse, fut instruit en même temps
des sentimens de Cyaxare. Le satrape ambitieux
flatté par cette alliance, ordonna à sa fille de
rester à Ecbatane.

p53

Cyrus et Cassandane apprirent les ordres de leurs
peres, et la nécessité de se séparer ; leur douleur
égala leur amour. Le jeune prince se flatte enfin
qu'à son retour en Perse, il pourra fléchir
Cambyse et Farnaspe par le secours de Mandane ;
et cette idée l'empêche de succomber au désespoir,
que lui cause une si cruelle séparation.
La jeune noblesse voulut accompagner Cyrus jusques
aux frontieres de la Perse. Il distribua aux amis
qu'il laissoit à la cour d'Ecbatane, tous les
riches présens qu'il avoit reçûs d'Astyage en
partant. Il marqua à tous par ses regards ou par
ses bienfaits, l'estime ou la reconnoissance qu'il
avoit pour

p54

eux selon leurs services, leur mérite, ou leur rang.
Si-tôt qu'il fut arrivé, il confia à Mandane la
situation de son coeur. J'ai, *dit-il*, suivi vos
conseils à la cour d'Ecbatane. J'ai vécu insensible
à tout ce que la volupté a de plus flatteur ; mais
je ne dois rien à moi-même, je dois tout à la fille
de Farnaspe ; je l'aime, et cet amour m'a préservé
de tous les égaremens de la jeunesse. Ne croyez pas
que mon attachement pour elle soit un goût passager
qui puisse changer : je n'ai jamais aimé que
Cassandane ; je sens que je ne pourrai jamais

aimer qu' elle. Je suis instruit des desseins de mon
pere qui veut me faire épouser la fille du roy
d' Armenie ; laissez-vous

p55

sacrifier le bonheur de ma vie à des vûes
politiques ? Mandane le rassure, le console, et
lui promet de faire ses efforts pour changer les
sentimens de Cambyse.

Cependant les jeunes perses voyant Cyrus de retour,
disoient entre eux : il vient de vivre délicatement
à la cour des medes ; il ne s' accoutumera plus à
notre vie simple et laborieuse : mais quand ils le
virent plus sobre et plus retenu qu' eux-mêmes, se
contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans
tous ses exercices plus d' adresse et plus de
courage, ils furent saisis d' admiration, et
s' écrierent : il est digne de regner un jour sur
nous ; son mérite lui donne encore plus de droit
à la couronne que sa naissance.

p56

Cassandane vivoit toujours à la cour d' Ecbatane ;
mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu' avec une
froideur extrême : il devoit toutes les complaisances
qu' elle lui avoit marquées, à la presence de Cyrus.
Le plaisir de voir Cyrus, de l' aimer, et de sentir
qu' elle en étoit aimée, remplissoit Cassandane
d' une joye secrette qui se répandoit sur toutes ses
actions ; mais après le départ du jeune prince, sa
conversation autrefois si gaye et si enjouée se
change en un silence morne ; elle languit, la
vivacité de son esprit s' éteint, ses graces
naturelles disparaissent.

Cependant Farnaspe tombe dangereusement malade à
la cour de Perse, et desire de voir sa fille. Elle

p57

quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller
rendre les derniers devoirs à son pere.
Plusieurs femmes de la cour la regretterent ; mais
le plus grand nombre se réjouit du départ d' une
princesse dont les moeurs leur presentoient un
modèle de sagesse trop parfait. Nous sommes
heureuses, *dirent-elles*, de ne plus voir ici
cette étrangere que l' éducation sévere des perses
a rendu insensible.
Cyaxare vit le départ de Cassandane avec un
chagrin inexprimable ; le dépit, la jalousie, la

haine contre Cyrus, toutes les passions qui
naissent d'un amour méprisé, tyrannisent son coeur.
Il ordonne au jeune Araspe fils d' Harpage

p58

d' aller secrettement par des routes détournées,
arrêter Cassandane, et de la conduire à un lieu
solitaire sur les bords de la mer Caspienne.
Araspe avoit été élevé dans les plaisirs d' une cour
voluptueuse, mais il avoit conservé des sentimens
nobles et généreux, avec une horreur sincere du
crime. Tous ses défauts venoient plutôt de foiblesse
que de vice. Son esprit étoit tout ensemble enjoué
et solide : né pour les armes, et fait pour la cour,
il avoit tous les talens nécessaires pour réussir
pendant la paix et pendant la guerre.
Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage son
pere qui aimoit Cyrus. Harpage après avoir

p59

signalé son courage dans la guerre, vivoit à la
cour d' Ecbatane, sans se corrompre par les vices
ordinaires aux courtisans ; il voyoit avec regret
les moeurs du siecle, mais il gardoit le silence, et
se contentoit de les condamner plutôt par sa conduite
que par ses discours. Je prévois, *dit-il à*
Araspe, tous les malheurs que nous coutera la
vertu ; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner
la faveur du prince par le crime.
Il lui commanda cependant d' aller tout communiquer
à Astyage. L' empereur des medes approuva les sages
conseils d' Harpage, et craignant que son fils ne
trouvât quelque autre moyen pour executer ses
volontés, il ordonna

p60

au jeune mede d' aller secourir l' innocence, loin de
l' accabler.
Araspe part, il vole, il joint la fille de
Farnaspe près d' Aspadane ; il lui raconte les
ordres de Cyaxare, et s' offre de la conduire en
Perse. Elle répandit des larmes de joye, en voyant
la générosité d' Araspe, et se hâta de gagner les
frontieres de son pays.
Farnaspe mourut avant que sa fille pût arriver à
la cour de Cambyse. Après avoir donné tout le temps
que la nature demande pour pleurer la mort d' un
pere, elle vit enfin Cyrus ; elle lui apprit la
conduite généreuse d' Araspe : le prince dès ce

moment conçu pour lui une amitié tendre qui dura tout le reste de leur vie.

p61

Cyaxare résolut de se venger d' Araspe d' une maniere également cruelle et honteuse pour la nature humaine. Il fit égorger le second fils d' Harpage, et n' eut point d' horreur de le faire servir dans un festin devant ce pere malheureux. Le bruit d' une telle cruauté excita l' indignation des medes ; mais Astyage aveuglé par la tendresse paternelle, dissimula le crime de Cyaxare, et ne le punit point ; il craignoit l' humeur violente de son fils, et n' osoit lui avouer les ordres secrets qu' il avoit donnés à Araspe : c' est ainsi qu' un prince naturellement bienfaisant autorisa le vice par une foiblesse honteuse ; il

p62

ne connoissoit point le prix de la vertu, et n' étoit bon que par temperament. Harpage désesperé se retira de la cour, et passa secrettement en Perse. Cambyse lui accorda tous les biens et tous les honneurs qu' il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu' il avoit faites en Medie. Cassandane vivoit tranquille à la cour de Perse, dans l' esperance qu' on fléchiroit Cambyse. Un événement politique changea bien-tôt les sentimens de ce prince. Il apprit que la fille du roy d' Armenie venoit d' être accordée au fils du roy de Babylone, et que ces deux princes avoient fait une étroite alliance entre eux.

p63

Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyse, et la vertu de Cassandane le détermina enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L' hymen fut célébré selon les moeurs du siecle et du pays. On conduisit les deux époux sur une haute montagne consacrée au grand Oromaze ; on alluma des bois odoriferans ; le pontife lia d' abord les robes flotantes de Cyrus et de Cassandane pour symbole de leur union ; ensuite ces deux amans se tenant par la main environnés des estales, danserent autour du feu sacré en chantant

p64

la theogonie selon la religion des anciens perses,

c' est-à-dire la naissance des j yngas, des amilictes, des cosmogoges, et des purs génies qui émanent du premier principe : ils chanterent ensuite la chute des esprits dans les corps mortels ; puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l' empyrée ; enfin la destruction totale du mauvais principe arimane qui répand par-tout la haine, la discorde, et les noires passions.

LIVRE 2

p65

L' esprit de Cyrus se perfectionnoit avec l' âge ; son goût et son génie le portoient aux sciences les plus sublimes. Il avoit souvent entendu parler d' une fameuse école de mages qui avoient quitté leur retraite

p66

sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane, pour venir s' établir près du golfe Persique. Comme ces sages sortoient rarement de leur solitude, et vivoient fort séparés des autres hommes, Cyrus n' en avoit jamais vû aucun ; le desir de s' instruire lui fit naître l' envie de les entretenir. Il entreprit ce voyage avec Cassandane, accompagné de quelques satrapes. Ils traverserent les plaines de Pasagarde, passerent par le pays des mardes, et arriverent sur les bords de l' Arosis. Ils entrerent par un passage étroit dans un large vallon entouré de hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de chênes, de pins et de cédres ; au-dessous se voyoient de gras pâturages,

p67

où erroient des animaux de toute espece ; la plaine paroissoit un jardin arrosé de plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers d' alentour, et se perdoient dans l' Arosis : ce fleuve s' échappoit de loin entre deux collines, et ces côteaux en s' ouvrant faisoient fuir tous les objets, et laissoient voir des campagnes fertiles, de vastes forêts, et le golfe Persique qui bornoit l' horizon.

En s' avançant dans le vallon, Cyrus et Cassandane furent attirés dans un bocage voisin par le son d' une musique harmonieuse qui frappa leurs

oreilles ; ils y entrèrent, et virent auprès d' une
claire fontaine une multitude d' hommes de tous les
âges, et vis-à-vis

p68

d' eux une troupe de femmes qui formoient un concert.
Ils reconnurent que c' étoit l' école des mages, et
furent surpris de voir, au lieu d' hommes sévères,
tristes et rêveurs, un peuple aimable et poli.
Ces philosophes regardoient la musique comme quelque
chose de celeste ; ils la croyoient propre à calmer,
et à dompter les passions ; c' est pourquoi ils
commençoient et finissoient la journée par des
concerts.
Après quelques momens donnés le matin à cet
exercice, ils menoient leurs disciples se promener
dans des lieux agréables, mais en gardant le silence
jusques à la montagne sacrée : là ils offroient

p69

leurs hommages aux dieux plutôt par le coeur que
par les paroles. C' étoit par la musique, la
promenade et la priere, qu' ils se préparoient tous
les jours à la contemplation de la vérité, et qu' ils
mettoient l' ame dans l' assiete convenable pour la
méditer ; le reste de la journée se passoit dans
l' étude. Leur unique repas se faisoit peu avant le
coucher du soleil. Ils ne mangeoient que du pain,
des fruits, et quelque portion de viandes immolées
aux dieux ; tout finissoit enfin par les concerts.
Les autres hommes ne commencent l' éducation des
enfans qu' après leur naissance ; mais les mages
sembloient prévenir la naissance même. Tandis que
leurs femmes

p70

étoient enceintes, ils avoient soin de les
entretenir dans un calme et dans une gayeté
perpetuelle, par des amusemens doux et innocens,
afin que, dès le sein de la mere, le fruit ne reçut
que des impressions agréables, tranquilles, et
conformes à l' ordre.
Chaque sage avoit son département dans l' empire de
la philosophie. Les uns étudioient la vertu des
plantes ; d' autres les métamorphoses des insectes ;
quelques-uns la conformation des animaux ; et
plusieurs le cours des astres : mais toutes leurs
découvertes tendoient à la connoissance des dieux,
et d' eux-mêmes. Les sciences, *disoient-ils*, ne

sont estimables qu' autant qu' elles servent de degrés pour

p71

monter vers le grand Oromaze, et pour redescendre jusqu' à l' homme.

Quoique l' amour de la verité fit l' unique lien de la société parmi ces philosophes, ils ne laissoient pas de reconnoître un chef. Ils l' appelloient *Archimage* . Celui qui tenoit alors ce rang, se nommoit Zardust ou Zoroastre. Il surpassoit les autres plutôt par sa sagesse, que par son âge ; car à peine avoit-il cinquante ans : cependant il étoit consommé dans toutes les sciences des chaldéens, des égyptiens, et même des juifs, qu' il avoit vû à Babylone.

Lorsque Cyrus et Cassandane entrèrent dans ce bocage, l' assemblée se leva, et les adora, suivant l' usage des orientaux, en s' inclinant

p72

jusqu' à terre ; puis elle se retira, et les laissa seuls avec Zoroastre.

Ce philosophe mena le prince et la princesse dans un bosquet de myrthe. Au milieu se voyoit la statue d' une femme qu' il avoit taillée de ses propres mains. Ils s' assirent tous trois sur un banc de gazon, et Zoroastre les entretint de la vie, des moeurs et des vertus des mages.

Tandis qu' il parloit, il détournoit souvent les yeux pour regarder la statue ; et en la regardant, ses yeux se baignoient de larmes. Cyrus et Cassandane respectèrent d' abord sa douleur ; ensuite la princesse ne put s' empêcher de lui en demander la raison. C' est-là, *dit-il*,

p73

la statue de Selime, qui m' aima autrefois comme vous aimez Cyrus. C' est ici où je viens passer mes momens les plus doux, et les plus amers. Malgré la sagesse qui me soumet à la volonté des dieux, malgré les charmes que je goute dans la philosophie, malgré l' insensibilité où je suis sur toutes les grandeurs, le souvenir de Selime m' arrache souvent des regrets et des larmes. La vraie vertu en réglant les passions, n' éteint point les sentimens. Ces paroles donnerent curiosité à Cyrus et à Cassandane, de sçavoir l' histoire de Selime ; le philosophe s' en aperçut, et prévint leur demande, en commençant

ainsi sa narration.

Je ne crains point de vous montrer

p74

mes foiblesses ; mais j' éviterois ce recit, si je ne prévoyois pas qu' il peut vous servir d' une grande instruction.

Je suis né prince ; mon pere étoit souverain d' un petit état dans les Indes qui s' appelle le pays des sophites. M' étant un jour égaré à la chasse, je rencontrai dans l' épaisseur d' un bois une jeune fille qui s' y reposoit. Sa merveilleuse beauté me frappa d' abord ; je devins immobile ; je n' osois m' avancer. Je crus que c' étoit un de ces esprits aëriens qui descendent quelquefois du trône d' Oromaze, pour ramener les ames à l' empyrée. Selime, car c' étoit son nom, se voyant seule avec un homme, s' enfuit et se sauve dans un temple voisin de la forêt ; je

p75

n' ose la suivre : j' appris qu' elle étoit fille d' un vieux bramane qui demeuroit dans ce temple, et qu' elle s' étoit consacrée à l' adoration du feu. Les estales peuvent quitter le celibat pour embrasser le mariage ; mais tandis qu' elles sont prêtresses du feu, la loi est tellement severe parmi les indiens, qu' un pere croit faire un acte de religion, en jettant dans les flammes sa fille toute vivante, si elle vient à manquer à la pureté qu' elle a jurée. Mon pere vivoit encore : je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet azyle ; mais quand j' aurois été roy, les princes n' ont aucun droit dans ce pays sur les personnes consacrées à la religion. Toutes ces difficultés ne

p76

firent qu' augmenter ma passion ; elle me rendit ingenieux. Je quittai le palais de mon pere. J' étois jeune ; j' étois prince ; je ne raisonnois pas : je me déguisai en fille ; j' allai au temple où étoit le vieux bramane ; je le trompai par une histoire feinte, et je me mis au nombre des estales, sous le nom d' Amana. Le roy mon pere fut desolé de ma fuite, et me fit chercher par-tout inutilement. Selime ignorant mon sexe, prit pour moi un gout et une amitié particuliere : je ne la quittois jamais ; nous passions notre vie ensemble à travailler, à lire, à nous promener, à servir aux autels. Je lui

contois souvent des fables et des histoires
touchantes pour lui peindre les

p77

merveilleux effets de l' amitié et de l' amour. Je
voulais la préparer peu-à-peu au denouement que je
meditois. Je m' oublois quelquefois en lui parlant,
et je me laissois tellement emporter par ma vivacité,
qu' elle m' interrompoit souvent en me disant :
Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez
dans ce moment tout ce que vous dépeignez.
Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu' elle
put deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme
mon coeur n' étoit point corrompu, je ne meditois
point le crime. Je crus que si je pouvois l' engager
à m' aimer, elle abandonneroit son état pour
partager ma couronne. J' attendois toujours un moment

p78

favorable pour lui reveler mes sentimens ; mais
hélas ! Ce moment ne vint jamais.
Les estales avoient coutume d' aller plusieurs fois
l' année sur une haute montagne, pour y allumer le
feu sacré, et immoler des victimes. Nous y montames
toutes un jour, accompagnées seulement du vieux
bramine.
à peine le sacrifice fut-il commencé, que nous fumes
enveloppées de plusieurs hommes armés d' arcs et de
flèches, qui enleverent Selime et son pere. Ils
étoient tous à cheval ; je les suivis quelque temps ;
mais ils entrerent dans un bois, et je ne les revis
plus. Je ne retournai point au temple. Je me
dérobai à la vûe des estales ;

p79

je changeai d' habits ; je pris un autre
déguisement, et j' abandonnai les Indes.
J' oubliai mon pere, ma patrie, et tous mes devoirs ;
je parcourus l' Asie entiere pour chercher Selime.
Que ne peut point la force de l' amour dans un jeune
coeur qui se livre à la passion ?
En traversant le pays des lyciens, je m' arrêtai dans
une grande forêt pendant la chaleur du jour ; je vis
passer bien-tôt une troupe de chasseurs, et peu de
temps après plusieurs femmes, parmi lesquelles je
crus reconnoître Selime. Elle étoit en habit de
chasse, montée sur un coursier superbe, distinguée
de toutes les autres par une couronne de fleurs :

p80

elle passa avec tant de vitesse, que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la capitale.

Les lyciens étoient alors gouvernés par des femmes ; voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siècles que pendant une longue paix, les lyciens s'étoient tellement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure ; ils affectoient les discours, les manières, les maximes et même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infâmes, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables ; ils méprisèrent

p81

les lyciennes, et les traitèrent en esclaves : une guerre étrangère survint ; les hommes lâches et effeminés ne purent plus défendre la patrie ; ils s'enfuirent, et se cachèrent dans les forêts et les cavernes ; les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chassèrent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, et établirent leur autorité par une loi immuable. Depuis ce temps les lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, et la trouvoient la plus douce et la plus commode. Les reines avoient un conseil de vieillards qui les aidoient de leurs lumières ; les hommes proposoient les bonnes loix, mais les

p82

femmes les faisoient exécuter : la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie ; et le conseil des sages moderoit l'inconstance qu'on reproche aux femmes.

J'appris que la mère de Selime ayant été déthronée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune princesse ; qu'il y avoit vécu plusieurs années déguisé en bramane, et elle en étoit ; que ce vieillard ayant toujours entretenu commerce avec les amis de la maison royale, la jeune reine avoit été rétablie après la mort de l'usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; et enfin qu'elle avoit toujours témoigné

une opposition invincible pour le mariage.
Cette nouvelle me causa une joie inexprimable. Je remerciai les dieux de m' avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l' objet de mon amour. J' implorai leur secours, et je promis de ne jamais aimer qu' une seule fois, s' ils favorisoient ma passion.
Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoître à la reine, et je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre : je m' engageai dans les troupes ; je m' y fis bien-tôt distinguer. Je ne me rebutai d' aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m' exposai par tout.
Dans une bataille qui devoit décider

de la liberté des lyciens, les cariens mirent nos troupes en désordre ; c' étoit dans une grande plaine, mais il n' y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit : je gagnai ce passage ; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit s' y présenter ; je ralliai ainsi nos troupes ; je revins charger l' ennemi, je le mis en déroute, et je remportai une pleine victoire. Cette action attira l' attention de toute l' armée ; on ne parloit que de mon courage ; tous les soldats m' appelloient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la reine, qui ne me reconnut point ; nous étions séparés depuis six ans, les chagrins et les fatigues avoient changé mes traits.

Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naissance, et m' examina avec attention : je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu' elle tâchoit de cacher. étrange bizarrerie de l' amour ! Je l' avois crû autrefois estale d' une basse naissance, et cependant je voulois partager ma couronne avec elle : je conçus dans le moment le dessein d' être aimé comme j' avois aimé ; ainsi je déguisai mon pays et ma naissance, je dis que j' étois né dans un village de Bactriane, et que j' étois d' une origine très-obscur ; elle se retira brusquement sans me rien répondre.
Bien-tôt elle me donna par le conseil des sénateurs, le commandement des armées ; j' eus par-là

un libre accès auprès de sa personne : elle m'envoyoit souvent chercher, sous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire : elle prenoit plaisir à s'entretenir avec moi. Je lui peignis mes sentimens sous des noms empruntés ; la mythologie grecque et égyptienne que j'avois apprises dans mes voyages, me fournissoient une ample matière pour prouver que les divinités aimoient autrefois les mortels, et que l'amour égale toutes les conditions. Je me souviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une histoire de cette espèce, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par-là tous ses sentimens cachés, et je goutai un plaisir inexprimable

de sentir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus plusieurs entretiens avec elle, et par ces entretiens sa confiance augmentoit pour moi tous les jours : je lui rappelai quelquefois les malheurs de son enfance, alors elle me raconta l'histoire de son séjour parmi les estales, de son amitié pour Amana, et de leur tendresse réciproque ; à peine pouvois-je modérer mes transports en l'entendant parler. J'étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fît pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle ; je fus bien-tôt satisfait : un événement singulier me donna occasion d'éprouver toute l'étendue et la force de son amour.

Selon la loi des lyciens, il n'est pas permis à celle qui les gouverne d'épouser un étranger. Selime me fit appeler un jour, et me dit : mes sujets veulent que je prenne un époux ; allez leur dire de ma part que j'y consentirai, à condition qu'ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air majestueux, sans presque me regarder. Je tremble d'abord, je me flate ensuite, je doute enfin ; car je sçavois l'attachement que les lyciens avoient pour leurs loix ; j'allai cependant exécuter les ordres de Selime : le conseil s'assembla, j'exposai les volontés de la reine ;

après plusieurs disputes, on convint qu' il falloir
lui laisser la liberté de se choisir un époux.

p89

Je lui rapportai ce qu' on avoit résolu dans le
conseil ; elle m' ordonna d' assembler les troupes
dans la même plaine où j' avois remporté la victoire
sur les cariens, et de m' y tenir prêt pour obéir à
ses ordres : elle commanda aussi à tous les chefs
de la nation de se rendre dans le même lieu. On y
éleva un trône superbe ; la reine y parut entourée
de sa cour, et parla ainsi :

lyciens, depuis que je regne sur vous, j' ai observé
vos loix, j' ai paru à la tête de vos armées, j' ai
remporté plusieurs victoires ; mon unique étude a
été de vous rendre libres et heureux ; est-il juste
que celle qui a maintenu vos libertés, soit
elle-même esclave ? Est-il juste

p90

que celle qui cherche sans cesse votre bonheur, soit
elle-même infortunée ? Il n' est point de malheur
semblable à celui de faire violence à son coeur :
quand il est contraint, la grandeur et la royauté
ne servent qu' à nous faire sentir plus vivement
notre esclavage : je demande d' être libre dans mon
choix.

Toute l' assemblée applaudit à la sagesse de ce
discours, et s' écrie : *vous êtes libre, vous êtes
dispensée de la loi.* la reine m' envoya dire
d' avancer à la tête des troupes. Quand je fus près
du trône, elle se leva, et dit en me montrant :
*voilà mon époux : il est étranger ; mais ses
services le rendent pere de la patrie : il n' est
pas prince ; mais son mérite l' égale aux rois.*

p91

Selime m' ordonna ensuite de monter sur le trône ;
je me prosternai à ses pieds, et je fis tous les
sermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais
à ma patrie, de regarder les lyciens comme mes
enfans, et sur-tout de n' aimer jamais que la reine.
Elle descendit alors de son trône, et nous fumes
reconduits à la capitale avec pompe, au milieu des
acclamations du peuple. Si-tôt que nous fumes seuls,
*ah ! Selime, lui dis-je, ne reconnoissez-vous
donc plus Amana ?* la surprise, la tendresse,
la joye, causerent à la reine les transports les
plus vifs ; elle me reconnoît, elle devine tout le

reste ; je n' avois pas besoin de lui parler : nous
gardâmes long-temps le silence ;

p92

je lui appris ensuite mon histoire, mon origine, et
tous les effets que l' amour avoit produit en moi.
Elle assembla aussi-tôt son conseil, et déclara ma
naissance ; on envoya des ambassadeurs aux Indes ;
je renonçai pour toujours à ma couronne, et mon
frere fut confirmé dans la possession de mon trône.
Ce sacrifice me couta peu ; je possedois Selime,
rien ne manquoit à mon bonheur. Mais, hélas ! Ce
bonheur ne fut pas de longue durée : en me livrant
à ma passion, j' avois oublié ma patrie, j' avois
abandonné mon pere dont je faisois la consolation,
j' avois sacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui

p93

paroissoit si délicat, si généreux, et qui étoit
admiré des hommes, ne fut pas approuvé des dieux ;
aussi m' en punirent-ils par le plus grand de tous
les malheurs ; ils me séparèrent de Selime, elle
mourut peu de temps après notre mariage. Je me livrai
à la plus vive douleur ; mais les dieux ne
m' abandonnerent point.
Je rentrai profondément en moi-même ; la sagesse
descendit dans mon coeur, elle désilla les yeux de
mon esprit, et je compris alors le mystere
admirable de la conduite d' Oromaze. La vertu est
souvent malheureuse ; c' est ce qui choque les
hommes aveugles qui ignorent que les maux passagers
de cette vie sont destinés par les

p94

dieux pour expier les fautes secrettes de ceux qui
paroissent les plus vertueux.
Ces réflexions me déterminèrent à consacrer le reste
de mes jours à l' étude de la sagesse. Selime étoit
morte, mes liens étoient rompus, je ne tenois plus
à rien dans la nature ; toute la terre me paroissoit
un desert ; je ne pouvois plus régner en Lycie
après la mort de Selime, et je ne voulois point
rester dans un pays où tout renouvelloit sans cesse
le souvenir de ma perte.
Je retournai aux Indes, et j' allai vivre parmi les
bramines, où je me formai un nouveau plan de
bonheur. Libre de cet esclavage qui accompagne
toujours la grandeur,

p95

j' établis au dedans de moi-même un empire sur mes passions et sur mes desirs, plus glorieux et plus consolant que le faux éclat de la royauté. Malgré mon éloignement et ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme si j' eusse voulu remonter sur le trône, et je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moi une nouvelle source de bonheur ; il ne dépend que de nous de mettre à profit toutes nos disgraces. Je visitai les sages de l' Asie, je conversai avec les philosophes des différens pays, j' appris leurs loix, et leur religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux, pensoient de même sur la divinité,

p96

et sur la morale ; enfin je suis venu sur les bords de l' Arosis, où les mages m' ont choisi pour leur chef.

Ici Zoroastre se tut, Cyrus et Cassandane furent trop attendris pour parler ; après quelques momens de silence, le philosophe les entretint du bonheur que les vrais amans retrouvent dans l' empyrée, quand ils s' y rejoignent ; puis il conclut par ces souhaits :

puissiez-vous sentir long-temps le bonheur de vous aimer, et de vous aimer uniquement ; puissent les dieux vous préserver de cette corruption du coeur, qui fait cesser les plaisirs lorsqu' ils deviennent légitimes ; puissiez-vous, après les transports d' une passion vive et pure

p97

pendant votre jeunesse, connoître dans un âge plus meur tous les charmes de cette union qui diminue les peines, et qui augmente les biens en les partageant ; puisse une longue et aimable vieillesse vous montrer vos neveux et vos arriere-neveux, multipliant la race des heros sur la terre ; puisse enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer, comme moi, la perte de ce que vous aimez. Je ne me console que par l' esperance de revoir Selime dans la sphère du feu, pur élément de l' amour. Les ames ne font ici-bas que faire connoissance ; mais c' est là-haut que leur union se consomme. ô ! Selime, Selime, je vous rejoindrai

un jour, notre flamme sera éternelle ; je sçai que dans ces régions supérieures votre bonheur ne sera complet que lorsque je le partagerai avec vous ; ceux qui se sont aimés purement, s'aimeront à jamais ; le véritable amour est immortel.

Le récit de l'histoire de Zoroastre, fit une vive impression sur le prince et la princesse de Perse ; elle les confirma dans leur tendresse mutuelle, et dans leur amour pour la vertu ; ils passerent quelque temps avec ce sage dans sa solitude, avant que de retourner auprès de Cambyse.

Tandis que Cassandane s'entretenoit avec les femmes des mages, et goutoit avec plaisir la douceur

de leurs concerts, Zoroastre initia Cyrus dans tous les mystères de la sagesse orientale. Les chaldéens, les égyptiens, et les gymnosophistes avoient une merveilleuse connoissance de la nature, mais ils l'enveloppoient d'allégories mythologiques ; c'est sans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir connu la physique que très-imparfaitement.

Zoroastre dévoila à Cyrus les secrets de la nature, non seulement pour satisfaire à sa curiosité, mais pour lui faire reconnoître les marques d'une sagesse infinie répandues dans l'univers, et par-là le préparer à des instructions plus élevées sur la divinité et sur la religion.

Tantôt il lui faisoit admirer la structure du corps humain, les ressorts qui le composent, et les liqueurs qui y coulent ; les canaux, les pompes, les réservoirs qui se forment par le simple entrelassement des nerfs, des artères et des veines, pour separer, pour épurer, pour conduire et pour reconduire les liquides dans toutes les extrémités du corps ; puis les leviers, les cordes et les poulies formées par les os, les muscles et les cartilages, pour faire tous les mouvemens des solides.

C'est ainsi, *disoit le mage*, que notre corps n'est qu'un tissu merveilleux de tuyaux sans nombre, qui se communiquent, se divisent et se subdivisent sans fin ; tandis

que des liqueurs différentes et proportionnées s' y insinuent, et s' y preparent, selon les règles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par-là, qu' une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction et les mouvemens, jouent sans cesse dans nos corps, et par conséquent qu' il n' y a qu' une intelligence souveraine, qui ait pû produire, ajuster, et conserver une machine si composée, si délicate, et si admirable.

Un autre jour il expliqua la formation des plantes, et la transformation des insectes. On n' avoit pas alors nos verres optiques pour rapprocher et grossir les objets ; mais l' esprit pénétrant de Zoroastre, voyoit encore plus loin.

Chaque semence, *dit-il*, contient une plante de son espece ; cette plante une autre semence, et cette semence une autre petite plante ; et ainsi sans fin. La fecondité de la nature est inépuisable. L' accroissement des végétaux n' est que le développement des fibres, des membranes, des branches, par l' action du suc de la terre qui s' y insinue. La pression de l' air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels et de souffres. La chaleur du soleil pendant le jour, attire en haut la sève la plus subtile ; et la fraîcheur de la nuit la fixe, la condense et la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, et former toutes les richesses de la nature qui

charment la vûe, l' odorat et le goût.

La fecondité de la nature dans la multiplication des insectes, n' est pas moins admirable. Leurs oeufs repandus dans l' air, sur la terre, dans les eaux, n' attendent pour éclore qu' un rayon favorable du soleil. La sage nature fait jouer dans ces machines presqu' invisibles, des ressorts infinis, qui fournissent des liqueurs propres à leurs besoins.

Il raconta ensuite toutes leurs différentes metamorphoses. Tantôt ce sont des vermisseaux qui rampent sur la terre ; tantôt des poissons qui nagent dans les liquides ; et tantôt des volatiles qui s' élèvent dans les airs.

Une autre fois le mage conduisoit l'esprit de Cyrus jusques dans les regions superieures, pour contempler tous les phénomènes extraordinaires qui arrivent dans l'air.

Il lui expliqua les merveilleuses qualités de ce fluide subtil et invisible qui environne la terre ; son utilité et sa nécessité pour la vie des animaux, pour l'accroissement des plantes, pour le vol des oiseaux, pour la formation des sons, et pour tous les usages de la vie.

Ce fluide, *lui dit-il*, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du soleil ou les feux souterrains, quelquefois par la rencontre des sels et des souffres qui y nagent, tantôt par le nitre

qui le fixe et le roidit, d'autrefois par les nuages qui le resserrent, souvent par d'autres causes qui troublent l'équilibre de ses parties, produit toutes sortes de vents, dont les plus impetueux servent à dissiper les vapeurs nuisibles, et les plus temperés à modérer les chaleurs excessives.

D'autres fois les rayons du soleil s'insinuant dans les petites gouttes d'eau qui couvrent ou qui arrosent la surface de la terre, les dilatent et les rendent par-là plus legeres que l'air, de sorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, et y surnagent à différentes hauteurs, selon qu'elles sont plus ou moins pesantes.

Le soleil ayant attiré ces vapeurs

chargées de souffres, de mineraux, de sels différens, elles s'allument dans l'air, l'agitent, le troublent, et causent le bruit du tonnerre, et la lumiere des éclairs.

D'autres vapeurs plus legeres se ramassent en nuages, et flottent dans l'air ; mais quand leur poids devient trop grand, elles tombent en rosée, en pluie, en neige, en grêle, selon que l'air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au-dessus des montagnes, y tombent, s'y insinuent, et s'amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu'à ce qu'elles trouvent

quelque issue pour sortir, et former par-là des sources abondantes d'eau vive

p107

pour désalterer les hommes ; delà coulent d'abord les ruisseaux, puis les rivières, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le soleil avoit dissipé par l'ardeur de ses rayons.

C'est ainsi que toutes les irrégularités et les intempéries des éléments, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs immodérées de l'été, et les rigueurs excessives de l'hiver, préparent les beautés du printemps, et les richesses de l'automne ; toutes ces vicissitudes qui semblent aux esprits superficiels les effets d'un concours fortuit de causes irrégulières, sont réglées avec poids et mesure, par une sagesse souveraine

p108

qui tient l'univers dans sa main, qui pese la terre comme un grain de sable, et la mer comme une goutte d'eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroastre s'élevoit ensuite jusques aux astres pour expliquer comment ils nagent tous, dans un fluide invisible et pur.

La matière, *disoit-il*, est non seulement divisible à l'infini, mais elle se divise sans cesse par l'action continuelle du premier moteur : par-là se forment dans les espaces immenses, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours et la subtilité sont infiniment différentes ; ils se croisent, se pénètrent, et coulent les uns auprès des autres, comme l'eau, l'air et la lumière, sans se

p109

troubler, ni se confondre jamais.

L'action de ces fluides invisibles devient le ressort universel de tous les mouvemens célestes et terrestres ; elle fait tourner les étoiles fixes sur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planètes autour de ces astres : cette matière pure transmet jusques à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumière des corps célestes, comme l'air transmet les sons ; et ses secousses plus ou moins promptes, produisent l'agréable variété des couleurs, comme celles de l'air forment les tons

mélodieux de la musique.

Enfin la fluidité des liqueurs, la consistance des solides, la pesanteur, le ressort, l'attraction des corps, viennent de l'action de cette

p110

matière étherée. La même cause simple produit des effets infinis, et même contraires ; sans que ces mouvemens innombrables se détruisent.

Cette matière invisible n'agit pas selon les loix nécessaires d'une mécanique aveugle ; elle est le *corps* du grand Oromaze, dont l'âme est la *vérité* : toujours présent à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps et aux esprits toutes leurs formes, et tous leurs mouvemens. Les grecs appellent cette action du premier moteur, *la force unitive de la nature*, à cause qu'elle unit par son attrait infini toutes les parties de l'univers. Nos

p111

idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes.

Zoroastre expliqua enfin comment la distance des planètes et leurs révolutions, sont proportionnées à leurs grandeurs, et à la nature de leurs habitans ; car les gymnosophistes, et les mages, croyoient toutes les sphères célestes peuplées de génies fidèles ou infidèles.

Nous sommes surpris, *continue le philosophe*, de voir toutes les merveilles de la nature qui se découvrent à nos foibles yeux ; que seroit-ce si nous pouvions nous

p112

élever jusques dans les espaces étherés, et les parcourir d'un vol rapide ? Chaque astre paroîtroit un atome, en comparaison de l'immensité qui l'environne ; que seroit-ce si descendant ensuite sur la terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petitesse des objets, et poursuivre le moindre grain de sable dans sa divisibilité infinie ? Chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons sans doute de nouvelles beautés ; c'est ainsi que le *grand* et le *petit* disparaissent tour à tour, pour présenter par tout une image de l'infinité répandue sur tous les ouvrages d'Oromaze.

Cependant ce que nous sçavons ici-bas de la nature,
ne regarde

p113

que ses propriétés superficielles ; il ne nous est pas permis de pénétrer jusques dans l' essence intime des choses. Ce point de l' immensité dans lequel nous sommes relegués, depuis que nous animons des corps mortels, n' est pas ce qu' il étoit autrefois ; la force mouvante du premier principe est suspendüe et arrêtée ; tout est devenu difforme, obscur, irrégulier, semblable aux intelligences qui furent entraînées dans la révolte d' Arimane. Cyrus étoit charmé de ces connoissances ; de nouveaux mondes sembloient se découvrir à son esprit ; où ai-je vècu, *disoit-il*, jusqu' à present ? Les objets les plus simples renferment des merveilles qui

p114

échappoient à mes yeux. Sa curiosité fut réveillée sur-tout, quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l' univers, et se tournant vers Araspe qui étoit present à ces entretiens, il lui dit :
ce qu' on nous a enseigné jusques ici d' Oromaze, de Mythras, d' Arimane, du combat du bon et du mauvais principe, des révolutions arrivées dans les sphères supérieures, et des ames précipitées dans des corps mortels, nous a paru mêlé de tant de fictions absurdes, et enveloppé de tant d' obscurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprisables et indignes de la nature éternelle. Daignez, *dit-il à Zoroastre*, daignez nous découvrir

p115

ces mysteres inconnus au peuple. Je vois à present que le mépris pour la religion ne peut venir que de l' ignorance.

Après tout ce que je vous ai montré aujourd' hui, *reprit le sage*, je fatiguerois trop l' attention de votre esprit, si je voulois entrer dans ce détail ; il faut vous reposer cette nuit ; après avoir délassé votre corps par le sommeil, et calmé vos sens par la musique et le sacrifice du matin, je vous menerai dans ce monde invisible qui m' a été dévoilé par la tradition des anciens.

Le lendemain Zoroastre conduisit Cyrus et Araspe

dans une forêt sombre et solitaire, où regnoit un
éternel silence, et où la vûe ne pouvoit

p116

être distraite par aucun objet sensible.
Ce n' est pas, *dit-il*, pour jouir des plaisirs
de la solitude, que nous abandonnons pour toujours
la société des hommes ; cette retraite n' auroit pour
objet qu' une indolence frivole, indigne de la
sagesse ; mais par cette séparation, les mages se
détachent de la matière, s' élèvent à la contemplation
des choses célestes, et entrent en commerce avec les
purs esprits qui leur découvrent tous les secrets
de la nature. Ce n' est qu' après avoir remporté une
pleine victoire sur toutes les passions, que le
grand Oromaze favorise ainsi les mortels, et ce
n' est qu' un très-petit nombre de sages les plus
épurés

p117

qui ont joui de ce privilège. Imposez silence à vos
sens ; élevez votre esprit au-dessus de tous les
objets visibles, et écoutez ce que les
gymnosophistes ont appris par leur commerce avec
les intelligences. Ici Zoroastre se tut pour
quelque temps ; il sembla se recueillir
profondément en lui-même, puis il continua ainsi :
un feu pur et divin s' étend dans les espaces
empyrées, par le moyen duquel se *voient* non
seulement les corps, mais les esprits : au milieu
de cette immensité est le grand *Oromaze*
premier principe de toutes choses ; il se répand
par tout, mais c' est-là qu' il se manifeste d' une
manière plus éclatante.

p118

Après de lui est assis le dieu *Mythras* , la
première et la plus ancienne production de sa
puissance ; autour de son trône se voient une
infinité de génies de plusieurs ordres différens ;
au premier rang sont les *jyngas* , intelligences
les plus sublimes ; au-dessous d' elles dans des
sphères plus éloignées sont les *synoches* , les
teletarques , les *amilictes* , les
cosmogoges , et un nombre innombrable de génies
de tous les degrés inférieurs.
Arimane chef des *jyngas*, aspira à l' égalité
avec le dieu *Mythras* ;

p119

et par son éloquence persuada peu-à-peu à tous les esprits de son espece de troubler l' harmonie universelle, et l' ordre de la monarchie céleste. Quelque élevés que soient les génies, ils sont toujours finis, et peuvent par conséquent s' éblouir et se tromper. Or l' amour de sa propre excellence est la séduction la plus délicate et la plus imperceptible.

Pour détourner les autres génies du même crime, et pour punir ces esprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ses rayons, et soudain la sphère d' Arimane devint un cahos, et une nuit éternelle, où la discorde, la haine, la confusion, l' anarchie, et la force seule dominant.

p120

Ces substances étherées se seroient tourmentées éternellement, si Oromaze n' avoit pas adouci leurs malheurs ; dans ses punitions il n' est jamais cruel ; il n' agit jamais par un motif de vengeance indigne de sa nature ; il eut compassion de leur état ; il leur prêta sa puissance pour dissiper le cahos.

Aussi-tôt les atomes confus se débarassent, les elemens se débrouillent, se separent, et s' arrangent. Au milieu de l' abyme s' amasse un ocean de feu, qu' on appelle presentement le *soleil* ; sa clarté est ténébreuse, lorsqu' on la *compare à ce pur ether qui éclaire l' empyrée* .

Sept globes d' une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere.

p121

Les sept génies principaux, ministres, et compagnons d' Arimane avec tous les esprits subalternes de son ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, et leur imposent leurs noms. Les grecs les appellent Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, la lune et la terre.

Dans Saturne, se retirent les génies paresseux, sombres et misanthropes, qui cherchent la solitude et les ténébres, qui haïssent la société, et se consomment dans un ennui éternel. De-là sortent tous les projets noirs et malins, les trahisons perfides, et les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les génies

p122

impies et sçavans, qui enfantent les erreurs
monstrueuses ; qui tâchent de persuader aux hommes
que l' univers n' est pas gouverné par une sagesse
éternelle, que le grand Oromaze n' est pas un
principe lumineux, mais une nature aveugle qui
s' agite sans cesse au dedans d' elle-même, pour y
produire une revolution éternelle de formes.
Dans Mars, régnet les génies ennemis de la paix,
qui soufflent par-tout le feu de la discorde, la
vengeance inhumaine, la colere implacable,
l' ambition forcenée, le faux heroisme insatiable de
conquerir ce qu' il ne peut gouverner, et la dispute
furieuse qui veut dominer sur les esprits, qui
cherche

p123

à les accabler, lorsqu' elle ne peut les convaincre,
et qui est plus cruelle dans ses emportemens que
tous les autres vices.

Dans Venus, les génies impurs, les graces
affectées, la cupidité effrenée, sans goût, sans
amitié, sans sentimens, sans autre vûe que la
jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les
plus funestes.

Dans Mercure, les ames foibles et incertaines, qui
croient sans raison de croire, qui doutent sans
raison de douter, les enthousiastes et les esprits
forts, dont la credulité et l' incredulité, viennent
également des excès d' une imagination dereglée :
elle trouble la vûe des uns, de sorte *qu' ils*
voient ce qui n' est pas ; et elle aveugle les
autres, de

p124

façon *qu' ils ne voyent pas ce qui est* .

Dans la lune, les génies bizarres, fantasques et
capricieux, qui veulent et ne veulent pas, qui
haïssent dans un temps ce qu' ils aimoient
éperdûment dans un autre, et qui par une fausse
delicatesse d' amour propre, se défient sans cesse,
et d' eux-mêmes, et de leurs meilleurs amis.

Tous ces génies reglent l' influence des astres ; ils
sont soumis aux mages, qui découvrent en les
évoquant, tous les secrets de la nature : ces
esprits avoient été tous complices volontaires du
crime d' Arimane ; il en restoit un nombre de toutes
les especes, qui avoient été entraînés par

foiblesse, par inattention, par legereté, et oserai-je

p125

le dire, par amitié pour leurs compagnons ; ils étoient de tous les génies les plus bornés, et par conséquent les moins criminels.

Oromaze en eut compassion, et les fit descendre dans des corps mortels ; ils ne se souviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur ; c' est de cet amas de génies de toutes les especes qu' il remplit la terre, et c' est pour cela qu' on y trouve des esprits de tous les caracteres.

Le dieu Mythras travaille sans cesse à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur premiere félicité : ceux qui suivent la vertu, s' envolent après la mort dans l' empyrée, où ils se réunissent à leur origine ; ceux qui se

p126

laissent corrompre par le vice, s' enfoncent de plus en plus dans la matiere, tombent successivement dans les corps des plus vils animaux, et parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes, jusqu' à ce qu' ils soient purgés de leurs crimes, par les peines qu' ils subissent.

Le mauvais principe troublera tout pendant neuf mille ans ; il viendra enfin un temps fixé par le destin, où Arimane sera totalement détruit et exterminé ; la terre changera de forme, l' harmonie universelle recommencera, et les hommes vivront heureux, sans aucun besoin corporel. Jusqu' à ce temps Oromaze se repose, et Mythras combat ; cet intervalle semble long aux mortels, mais à un dieu il ne

p127

paroît qu' un moment de sommeil.

Cyrus fut saisi d' étonnement en entendant parler de ces hautes connoissances, et s' écria : je suis donc un rayon de lumiere détaché de son principe, et je dois y retourner ; vous mettez au dedans de moi une source intarissable de plaisirs que je ne connoissois pas auparavant ; les revers de la fortune pourront à l' avenir m' ébranler, mais ils ne m' accableront jamais ; tous les maux de la vie me paroîtront des songes passagers ; toutes les grandeurs humaines s' évanoüissent, je ne vois plus rien de grand que d' imiter les immortels, pour

rentrer dans leur société. ô ! Mon père, dites-moi
par quel chemin les héros remontent à l'empyrée.

p128

Que j'ai de joie, reprit Zoroastre, de voir
que vous goûtez ces vérités ; vous en aurez un jour
besoin. Les princes sont souvent entourés de ces
hommes impies et profanes, qui rejettent tout pour
flatter leurs passions ; ils tâcheront de vous faire
douter de la providence éternelle par les malheurs
et les désordres qui arrivent ici-bas ; ils ne
sçavent pas que la terre entière n'est qu'une roüe
détachée de la grande machine, leur vûe ne s'étend
qu'à un petit cercle d'objets ; ils ne voyent rien
au-delà, cependant ils veulent raisonner et décider
sur tout ; ils jugent de la nature, et de son
auteur, comme un homme né dans une caverne profonde,
qui n'auroit jamais vû les objets qui

p129

l'environnement, qu'à la lueur obscure d'un triste
flambeau.

Oui, Cyrus, l'harmonie universelle se rétablira un
jour, et vous êtes destiné pour cette immortalité
sublime ; mais vous ne pouvez y parvenir que par la
vertu, et la vertu de votre état est de rendre
les hommes heureux .

Les discours de Zoroastre firent une forte
impression dans l'esprit de Cyrus ; il auroit
demeuré encore long-temps dans la solitude des
mages, si son devoir ne l'avoit point rappelé à
la cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune prince augmentoit tous les
jours ; plus il connoissoit Cassandane, plus il
découvroit dans son esprit, dans ses sentimens et
dans ses vertus, des

p130

charmes toujours nouveaux, qui ne se trouvent point
dans la beauté toute seule. L'hyménée qui affoiblit
souvent les passions les plus vives, et le goût
presque invincible qu'ont tous les hommes pour le
changement, ne diminuoient en rien la tendresse
mutuelle de ces heureux amans ; ils vécurent ainsi
plusieurs années. Cassandane donna deux fils à
Cyrus, *Cambyse* et *Smerdis* , et deux filles
nommées *Aristone* et *Meroé* ; elle mourut
enfin, quoique dans la fleur de son âge.
Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un

amour véritable fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation de Cyrus : il perdoit tout par la mort de Cassandane ; le goût, la raison, le

p131

plaisir et le devoir, s' étoient unis pour augmenter sa passion pour la fille de Farnaspe : en l' aimant il avoit goûté tous les charmes de l' amour, sans connoître ni ses peines, ni ses dégoûts ; il sentit la grandeur de sa perte, et refusa toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les heros ; les ames nobles et généreuses ne sont sensibles qu' aux maux qui interessent le coeur. Cyrus se livre tout entier à sa douleur ; il ne peut la soulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes ; les grandes passions se taisent toujours ; un torrent de larmes succede enfin à ce profond silence. Mandane et Araspe qui ne

p132

le quittoient point, ne cherchent à le consoler qu' en pleurant avec lui : les discours ne guérissent point la douleur ; l' amitié ne soulage les peines qu' en les partageant.

Après un long abattement, Cyrus retourna voir Zoroastre qui avoit autrefois éprouvé un malheur semblable au sien ; la conversation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ses peines, mais elles ne se dissipèrent que peu-à-peu par les voyages qu' il continua pendant quelques années.

LIVRE 3

p133

L' empire des medes jouïssoit alors d' une paix profonde ; Cambyse crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce temps qu' en sortant de la Perse, pour apprendre les moeurs, les loix, et la religion des autres

p134

peuples ; il le fit appeller un jour, et lui parla ainsi :

le grand Oromaze vous destine à étendre vos conquêtes sur toute l'Asie ; il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en égypte qui est la mere des sciences ; de-là dans la Grece où se voyent plusieurs républiques fameuses ; vous irez ensuite en Crete étudier les loix de Minos ; vous reviendrez enfin par Babylone, et vous rapporterez ainsi dans votre patrie toutes les connoissances nécessaires pour polir l'esprit de vos sujets, et pour vous rendre capable de remplir

p135

vos haute destinée. Allez, mon fils, allez voir et étudier la nature humaine sous toutes ses formes différentes ; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, est un tableau trop borné, pour pouvoir juger par là de l'humanité en général. Cyrus obéit aux ordres de son pere, et quitta bien-tôt la Perside avec Araspe son ami ; deux fidelles esclaves faisoient toute sa suite ; il vouloit voyager inconnu : il descend l'Agradate, s'embarque sur le golfe Persique, et aborde bien-tôt au port de Gerra sur les côtes de l'Arabie heureuse. De-là il continue sa route vers la ville de Macoraba ; dans ce

p136

séjour délicieux la serenité du ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l'air, une nature variée, féconde et riante de toute part, charmoient tous les sens. Cyrus ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés de ce pays, lorsqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grave, et qui sembloit enseveli dans une profonde méditation ; il étoit déjà près de Cyrus, sans s'en être appercû ; le prince interrompit la rêverie du vieillard, pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo, où il devoit s'embarquer pour l'égypte. Amenophis, c'est ainsi qu'il s'appelloit, salua Cyrus et Araspe avec politesse ; et leur ayant représenté

p137

que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans sa retraite.

Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêtres ; une fontaine sortoit du penchant de la colline ; son onde transparente en s' enfuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné, et formoit ensuite un ruisseau, dont le doux murmure étoit le seul bruit qu' on entendoit dans ces lieux tranquilles. Amenophis servit à ses hôtes des fruits secs, et des vins exquis, et pendant le repas il les entretint agréablement ; une joye naïve et paisible regnoit sur son visage, ses

p138

discours étoient pleins de sens et de sentimens, il avoit toute la politesse d' un homme élevé à la cour des rois : c' est ce qui donna à Cyrus la curiosité de sçavoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d' Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, et le sujet de ses voyages ; il lui fit ensuite entrevoir son desir, avec ce respect modeste qu' on doit avoir pour le secret d' un inconnu. Amenophis plein de reconnoissance pour le prince, et encore plus touché de sa délicatesse et de sa retenue, commença ainsi l' histoire de sa vie et de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d' une des plus anciennes familles d' égypte, cependant par la succession

p139

des temps et la triste vicissitude des choses humaines, la branche dont je sors est tombée dans une grande pauvreté : mon pere vivoit près de Diospolis ville de la haute égypte, et cultivoit de ses propres mains son champ paternel ; il m' élevoit à goûter les vrais plaisirs dans la simplicité d' une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l' étude de la sagesse, et à trouver dans l' agriculture, la chasse et les beaux arts, mes plus douces occupations.

C' étoit l' usage du roy Apriés de parcourir de temps en temps les différentes provinces de son royaume ; un jour qu' il passa par les forêts voisines du lieu où j' habitois, il m' aperçut à l' ombre

p140

d' un palmier où je lisois les livres sacrés d' Hermés.

Je n'avois pas plus de seize ans, ma jeunesse et mon maintien attirèrent les regards du roy ; il s'approcha de moi, et me demanda mon nom, mon état, et ce que je lisois ; mes réponses lui plurent ; il me fit conduire à sa cour, avec le consentement de mon pere, et ne négligea rien pour mon éducation. Le goût qu' Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance ; elle paroissoit augmenter à mesure que j' avançois en âge, et je me livrois sans réserve aux sentimens de tendresse et de reconnoissance. Comme j' étois jeune et sans expérience, je croyois que les princes étoient capables d' amitié ;

p141

j' ignorois que les dieux leur ont refusé cette douce consolation, pour contre-balancer leur grandeur. Après avoir suivi le roy dans ses guerres contre les sidoniens et les cypriotes, je devins son unique favori ; il me communiqua les secrets les plus importants de l' état, et m' honora de la premiere charge auprès de sa personne. Je ne perdis jamais de vûe l' obscurité d' où le roy m' avoit tiré ; je n' oubliai point que j' avois été pauvre, et je craignis d' être riche ; je conservois ainsi mon integrité au milieu des grandeurs : j' allois de temps en temps voir mon pere dans la haute égypte dont j' étois gouverneur ; je visitois avec plaisir le bocage où Apriés m' avoit

p142

rencontré : heureuse solitude, *disois-je en moi-même*, où j' ai puisé d' abord les maximes de la vraie sagesse ! Malheur à moi, si j' oublie l' innocence et la simplicité de mes premieres années, où je ne sentois point les faux desirs, et ne connoissois pas les objets qui les excitent ! Je fus souvent tenté de renoncer à la cour, pour rester dans cette aimable solitude ; c' étoit sans doute un pressentiment des disgraces qui devoient m' arriver ; ma fidélité devint bien-tôt suspecte à Apriés. Amasis qui me devoit sa fortune, tâcha de lui inspirer ces défiances ; c' étoit un homme d' une basse naissance, mais d' une grande

p143

valeur ; il avoit tous les talens naturels et

acquis, mais les sentimens cachés de son coeur étoient corrompus : quand on a beaucoup d' esprit, et que rien n' est sacré, il est aisé de réussir auprès des princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon coeur, et je ne me défiois pas d' un homme que j' avois comblé de bienfaits ; il se couvrit du voile d' une profonde dissimulation, pour me mieux trahir.

Je n' aimois point la basse flatterie, mais je n' étois pas insensible aux louanges délicates ; Amasis sentit bien-tôt ma foiblesse, et s' en servit adroitement ; il affectoit, pour me plaire, une candeur, une noblesse, et un désintéressement

p144

qui me charmerent ; enfin il gagna tellement ma confiance, qu' il étoit à mon égard, ce que j' étois à l' égard du roy. Je le presentai à Apriés comme un homme très-capable de le servir ; il eut bien-tôt un accès libre auprès du prince.

Le roy avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par sa volonté absolue ; il s' étoit déjà affranchi des loix, il n' écoutoit plus le conseil des trente juges.

Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours de suivre les regles d' une exacte prudence, et mon attachement pour le roy me porta souvent à lui parler avec trop de force, et sans assez de ménagement. Je m' aperçus peu-à-peu de sa

p145

froideur, et de la confiance qu' il prenoit en Amasis ; loin de m' en allarmer, je me réjouissois de l' élévation d' un homme que je croyois non seulement mon ami, mais encore zélé pour le bien public.

Amasis me disoit souvent avec des regrets qui paroisoient sinceres : je ne goûte point le plaisir de la faveur du prince, puisque vous en êtes privé. N' importe, *lui disois-je*, par qui le bien se fasse, pourvû qu' il soit fait.

Ce fut alors que les villes principales de la haute égypte m' adresserent leurs plaintes, sur les subsides extraordinaires que le roy exigeoit.

J' écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les esprits ; Amasis fit saisir ces lettres, et contrefit

p146

exactement mon caractere ; il manda dans celles

qu' il envoya en mon nom aux habitans de Diospolis
ma patrie, que si je ne pouvois pas gagner le roy
par la persuasion, j' irois moi-même me mettre à leur
tête, pour le forcer à les traiter avec moins de
rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la révolte, et
s' imaginant que j' étois auteur de ces lettres, il
crut entrer avec moi dans un traité secret ; Amasis
entretint cette correspondance sous mon nom pendant
plusieurs mois, croyant enfin avoir des preuves
suffisantes de mon infidélité, il alla se jeter
aux pieds du prince, lui découvrit toute la
prétendue conspiration, et lui montra les lettres
supposées.

p147

Je fus arrêté sur le champ, et mis dans une étroite
prison ; le jour fut fixé pour me faire mourir avec
éclat. Amasis me vint voir ; il parut d' abord
chancelant dans ses idées, incertain de ce qu' il
devoit croire, arrêté par la connoissance qu' il
avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves,
attendri sur mon sort.

Après l' avoir entretenu quelque temps, il sembla
convaincu de mon innocence, me promit de parler au
prince, et de travailler à découvrir les auteurs
de la perfidie.

Pour mieux cacher ses noirs projets, il alla trouver
le roy, et tâchant foiblement de l' engager à me
pardonner, il lui fit entrevoir qu' il n' agissoit
que par reconnoissance, et

p148

par compassion pour un homme à qui il devoit sa
fortune ; il le confirma ainsi adroitement dans la
persuasion où il étoit de mon crime ; le roy
naturellement soupçonneux et défiant fut inexorable.
Le bruit de ma trahison se répandit par toute
l' égypte ; les peuples des différentes provinces
accoururent à Saïs, pour voir le spectacle inhumain
qu' on préparoit ; enfin le jour fatal étant arrivé,
plusieurs de mes amis parurent à la tête d' une foule
nombreuse, et m' arracherent au supplice qui m' étoit
destiné ; les troupes du roy firent d' abord quelque
résistance, mais la multitude se déclara pour moi ;
j' étois maître alors de faire la même révolution dans

p149

l' égypte qu' Amasis fit depuis ; mais je ne profitai

de cette conjoncture heureuse, que pour me justifier auprès d' Apriés ; je lui enviai un de mes libérateurs pour l' assurer que son injustice ne me faisoit pas oublier mon devoir, et que je ne voulois que le convaincre de mon innocence.

Il m' ordonna de l' aller trouver dans son palais ; Amasis étoit avec lui ; ce perfide, en continuant toujours sa dissimulation, courut au-devant de moi avec empressement, et me présentant lui-même au roy, que j' ai de joye, *lui dit-il*, de voir que la conduite d' Amenophis ne vous laisse plus aucun prétexte de douter de sa fidélité ; je vois bien, *répondit froidement Apriés*, qu' Amenophis

p150

n' aspire point à la royauté, et je lui pardonne d' avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ses concitoyens. Je répondis au roy que je n' étois point coupable des crimes qu' on avoit voulu m' imputer, et que j' en ignorois l' auteur ; Amasis chercha alors à faire tomber les soupçons de sa trahison, sur les meilleurs amis et les plus fidèles serviteurs du roy. Je sentis que l' esprit du prince n' étoit point guéri de ses défiances, et pour prévenir de nouvelles accusations, je me retirai de Saïs ; je retournai dans ma première solitude, et je ne rapportai de la cour, que mon innocence et ma pauvreté. Apriés envoya des troupes à

p151

Diospolis, pour en empêcher le soulèvement, et ordonna de veiller sur ma conduite ; il s' imaginoit sans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vécu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amasis devint maître absolu de l' esprit du roy, Apriés se livra aveuglément à lui ; ce favori lui rendit suspects ses meilleurs sujets, et les fit exiler, afin d' écarter du trône ceux qui pouvoient empêcher l' usurpation qu' il méditoit. Une occasion se presenta bien-tôt pour executer ses projets.

Les cyrenéens, colonie de grecs, qui s' étoient établis en Afrique, ayant pris aux lybiens une

p152

grande partie de leurs terres, les lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir sa protection : le roy d' égypte envoya une grande armée dans la

Lybie pour faire la guerre aux cyrenéens ; cette armée où il y avoit beaucoup de mécontents qu' Amasis avoit eu soin d' éloigner, fut taillée en pièces ; les égyptiens s' imaginèrent qu' Apriés avoit eu dessein de la faire périr, afin de régner plus despotiquement ; cette pensée les irrita, il se forma une ligue dans l' égypte inférieure, le peuple se souleva, et prit les armes.

Le roy leur envoya Amasis pour les appaiser, et les faire rentrer dans le devoir, c' est alors qu' éclaterent les desseins de ce perfide ; loin de

p153

calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus, il se mit à la tête des séditieux, et se fit proclamer roy ; la révolte devint bien-tôt universelle ; Apriés fut obligé de quitter Saïs, et de se sauver dans la haute égypte.

Il se retira à Diospolis ; j' engageai les habitans de cette ville à oublier ses injustices, et à le secourir dans ses malheurs : pendant tout le temps qu' il y demeura, j' avois un accès libre auprès de lui, mais j' évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir des disgraces qu' il m' avoit fait essayer.

Apriés tomba bien-tôt dans une mélancolie profonde ; cet esprit si fier dans la prospérité, qui s' étoit vanté qu' il n' étoit pas au pouvoir

p154

des dieux même de le détrôner, ne put soutenir l' adversité ; ce prince d' une valeur si renommée, n' avoit point le vrai courage d' esprit ; il avoit mille et mille fois méprisé la mort, il ne sçavoit pas mépriser la fortune. Je tâchai de le calmer, de le soutenir, et d' éloigner de son esprit toutes les funestes idées qui l' accabloient ; je lui lisois souvent les livres d' Hermés, il étoit frappé sur-tout de ce passage, *lorsque les dieux aiment les princes, ils versent dans la coupe du sort, un mélange de biens et de maux, afin qu' ils n' oublient pas qu' ils sont hommes.*

ces réflexions le tranquilliserent, et adoucirent peu-à-peu ses chagrins ; je sentoisi un plaisir infini de

p155

voir que le prince commençoit à goûter la vertu, et qu' elle le rendoit paisible au milieu des malheurs.

Après n'oublia rien pour se retirer de la triste situation où il étoit ; il ramassa trente mille cariens et ioniens, qui s'étoient établis en égypte sous son règne ; je sortis avec lui de Diospolis ; nous marchâmes contre l'usurpateur, et nous lui donnâmes bataille près de Memphis ; comme nous n'avions que des troupes étrangères, nous fumes entièrement défaits.

Amasis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s'étoit répandu, et vingt années s'étant écoulées depuis ma retraite de la cour, je fus confondu avec les autres

p156

prisonniers, et mis dans une haute tour à Memphis. Le roy fut amené à Saïs ; Amasis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours : pour sonder les inclinations du peuple, il proposa de le rétablir ; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter la vie ; tous les égyptiens demanderent la mort du prince, Amasis le leur abandonna, il fut étranglé dans son propre palais, et l'usurpateur fut couronné solennellement.

à peine le peuple fut-il calmé, qu'il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la multitude ; on commença à mépriser la basse naissance d'Amasis, et à

p157

murmurer contre lui ; ce politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, et prévenir la révolte.

Les rois d'égypte avoient coutume de donner des festins solennels à leurs courtisans ; les conviés lavoient alors les mains avec le roy dans une cuvette d'or, destinée de tout temps à cet usage ; Amasis fit faire de cette cuvette une statue de Serapis, qu'il exposa à la vénération des peuples ; il vit avec joye les hommages empressés qu'on rendoit de toutes parts à sa nouvelle divinité ; il assembla les égyptiens, et leur fit cette harangue : citoyens, écoutez-moi ; cette statue que vous adorez aujourd'hui, vous servoit autrefois pour

p158

les usages les plus vils ; c'est ainsi que tout dépend de votre choix, et de votre opinion ; toute autorité réside originellement dans le peuple ; arbitres absolus de la religion et de la royauté,

vous créez également vos dieux, et vos souverains :
je vous affranchis des craintes frivoles des uns et
des autres, en vous apprenant vos véritables
droits ; tous les hommes naissent égaux, votre
volonté seule les distingue ; quand il vous plaît
d' élever quelqu' un au rang suprême, il ne doit y
demeurer que parceque vous le voulez, et autant que
vous le voulez : je ne tiens mon autorité que de
vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un
autre qui vous rendra plus heureux

p159

que moi ; montrez-moi cet homme, je descends du
trône avec plaisir, et me confonds dans la
multitude.

Par ce discours impie, mais flateur pour le peuple,
Amasis affermit solidement son autorité ; on le
conjura de rester sur le trône ; il parut accepter
la royauté comme une grace qu' il faisoit au peuple ;
il est adoré par les égyptiens qu' il gouverne avec
douceur et modération ; la politique le demande, et
son ambition est satisfaite ; il vit à Saïs dans
un éclat qui ébloüit ceux qui l' approchent, rien ne
paroît manquer à son bonheur ; mais on m' assure que
le dedans est bien différent de ce qui paroît au
dehors ; il croit que tous les hommes

p160

qui l' entourent lui ressemblent, et qu' ils veulent
le trahir comme il a trahi son maître ; ces
défiances continuelles l' empêchent de jouïr du fruit
de son crime ; c' est par-là que les dieux l' ont puni
de son usurpation : les cruels remords déchirent
sans cesse son coeur, et les noirs soucis se
répandent souvent sur son front ; la colere du grand
Osiris le poursuit par-tout ; la splendeur de la
royauté ne sçauroit le rendre heureux, parcequ' il ne
goûte ni la paix du coeur, ni l' amitié des hommes,
ni la douce confiance qui fait le principal charme
de la vie.

Amenophis alloit continuer son histoire, mais
Cyrus l' interrompit pour lui demander comment

p161

Amasis avoit pris un tel ascendant sur l' esprit
d' Apriés.

Le roy, *reprit Amenophis*, ne manquoit ni de
talens, ni de vertus, mais il n' aimoit point à être
contredit ; il ordonnoit souvent à ses ministres de

lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéissoient ; il aimoit la flatterie, en affectant de la haïr : Amasis s'aperçut de cette foiblesse, et la ménagea avec art. Lorsqu' Apriés résistoit aux maximes despotiques que son ministre lui inspiroit, ce perfide insinuoit au roy que la multitude incapable de raisonner, doit être menée par l' autorité absolue, et que les princes étant dépositaires du pouvoir des dieux, peuvent agir comme

p162

eux, sans rendre raison de leur conduite ; il assaisonna ses conseils de tant de principes apparens de vertu, et de tant de louanges délicates, que le prince séduit s' étoit rendu haïssable à ses sujets sans s' en apercevoir. Alors Cyrus attendri sur le sort du roy d' égypte, dit à Amenophis : il me semble qu' Apriés est plus à plaindre qu' à blâmer ; comment les princes peuvent-ils reconnoître la perfidie, quand elle se cache avec tant d' art ? Le bonheur du peuple, *répondit Amenophis*, fait celui du prince ; leurs véritables intérêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu' on fasse pour les separer. Quiconque inspire aux princes des maximes

p163

contraires, doit être regardé comme ennemi de l' état. De plus, les rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, et qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d' autres preuves de la corruption d' un ministre, que de voir qu' il préfere la faveur, à la gloire de son maître. Enfin un prince habile doit sçavoir mettre à profit les talens de ses ministres, mais il ne doit point s' abandonner aveuglement à leurs conseils ; il peut se prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s' y livrer. Ah ! *s' écria Cyrus*, que la condition des rois est malheureuse ! Ils ne peuvent, *dites-vous*, que se

p164

prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s' y livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l' amitié. Que je suis à plaindre, si la royauté est

incompatible avec le plus grand de tous les biens.
Quand un prince bien né, *répondit Amenophis*,
n'oublie point qu'il est homme, il peut trouver des
amis qui n'oublieront pas qu'il est roy : mais son
amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par
inclination dans les affaires de l'état. Comme
particulier, il peut jouir des plaisirs d'une tendre
amitié, mais comme prince, il doit ressembler aux
immortels qui n'ont aucune passion.
Après ces réflexions, Cyrus impatient de sçavoir
le sort d'Amenophis,

p165

lui demanda comment il étoit sorti de prison, et le
sage égyptien continua ainsi son récit.
Je fus oublié quelques années dans ma prison à
Memphis. Je ne pouvois voir ni entretenir
personne ; abandonné à la solitude, sans aucune
consolation, je souffris les maux les plus cruels
de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même
qu'un vuide affreux qui le desole ; son bonheur ne
vient que des amusemens qui l'empêchent de sentir
son insuffisance naturelle. Je desirai la mort avec
ardeur, mais je respectai les dieux, et je n'osai
me la procurer, persuadé que ceux qui m'ont donné
la vie, ont seuls le droit de me l'ôter.

p166

Un jour que j'étois accablé des plus tristes
réflexions, j'entendis tout à coup un bruit sourd,
comme si l'on avoit voulu percer le mur de ma
prison. Ce bruit étoit causé par un homme qui
cherchoit à se sauver ; il aggrandit assez
l'ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma
chambre. Ce prisonnier quoiqu'étranger, parloit
parfaitement la langue égyptienne ; il m'apprit
qu'il étoit tyrien, qu'il se nommoit *Arobal* ,
qu'il avoit servi Apriés dans les troupes des
cariens, et qu'il avoit été pris dans le même temps
que moi ; il avoit l'esprit vif, naturel, et
aimable ; il s'énonçoit avec feu, délicatesse, et
grace ; en redisant les mêmes choses, il ne les
répétoit jamais. Le

p167

plaisir que je trouvois dans les entretiens de cet
étranger, me fit oublier la perte de ma liberté, je
contractai bien-tôt avec lui une étroite amitié.
Nous ne fumes tirés de prison que pour subir de

nouvelles peines, on nous condamna aux mines : nous n'esperions plus de ressource que dans la mort, mais l'amitié soulagea nos maux, et nous conservâmes assez de courage pour nous faire des amusemens au milieu des malheurs même, par l'observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre. Rien ne se produit par hazard ; tout est l'effet d'une circulation qui unit, entretient, et renouvelle sans cesse toutes les parties de la nature :

p168

les pierres, et les métaux, sont des corps organisés qui se nourrissent, et croissent comme les plantes ; les feux, et les eaux, renfermés dans les cavités de la terre, semblables à notre soleil, et à nos pluies, fournissent une chaleur, et un suc nourricier convenables à cette espece de végétaux. Nous nous promenions avec plaisir au milieu de ces beautés inconnues à la plûpart des mortels : mais hélas ! La lumiere du jour y manque ; nous ne pouvions rien distinguer que par la sombre lueur des lampes. Nous commencions déjà à nous accoutumer à cette nouvelle espece de malheur, lorsque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible, et inespéré.

p169

Les feux souterrains rompent quelquefois leurs prisons avec une violence qui paroît ébranler la nature jusques dans ses fondemens, semblables au tonnerre qui brise les nues pour vomir par-tout des flammes, et remplir l'air de ses éclats. Nous entendîmes souvent ces bruits horribles. Un jour les secousses redoublerent, la terre sembla mugir ; nous n'attendions plus que la mort, lorsque ces feux impetueux nous ouvrirent un passage dans une caverne spacieuse : ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté. Nous marchâmes long-temps à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour ; nous l'aperçûmes à la fin. Le souterrain aboutissoit

p170

à un vieux temple que nous connûmes avoir été consacré à Osiris, par les bas reliefs qu'on remarquoit sur l'autel ; nous nous prosternâmes, et nous adorâmes la divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des

libations ; pour tout sacrifice nous jurâmes d' aimer toujours la vertu.

Ce temple étoit situé près du golfe Arabique. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Muza. Nous traversâmes une grande partie de l' Arabie heureuse, et nous arrivâmes enfin dans cette solitude. Les dieux semblent avoir caché les plus beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoissent point le

p171

prix d' une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois et dans ces forêts, des hommes d' un naturel doux et humain, pleins de bonne foi et de justice. Nous nous rendîmes bien-tôt celebres parmi eux ; Arobal leur apprenoit à tirer de l' arc, et à lancer le javelot, pour detruire les bêtes feroces qui ravageoient leurs troupeaux : je leur apprenois la religion d' Hermés, et je guerissois leurs maladies par le secours des simples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui se remarquoient en eux ; leur joye naïve, leur simplicité ingenuë, et leur tendre reconnoissance.

p172

Nous comprîmes alors que les grandes villes, et les cours magnifiques n' ont que trop servi à corrompre les moeurs et les sentimens ; en réunissant une multitude d' hommes dans le même lieu, elles n' ont fait souvent que réunir leurs passions, et les multiplier. Nous remerciâmes les dieux d' être désabusés des faux plaisirs, et même de ces fausses vertus politiques et militaires, que l' amour propre a introduites dans les grandes sociétés, pour tromper les hommes, et pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas ! Quelle est l' inconstance des choses humaines ; quelle est la foiblesse de l' esprit de l' homme ; Arobal, cet ami si vertueux,

p173

si tendre, si généreux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, et l' esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d' une vie simple et uniforme : né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits ; et plus philosophe par l' esprit que par le coeur, il m' avoüa qu' il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d' une vie champêtre. Il me

quitta, et je ne l' ai point revû depuis.
Je suis un être isolé sur la terre ; *Apriés*
m' a persécuté, *Amasis* m' a trahi, *Arobal*
m' abandonne. Je trouve par-tout un vuide affreux :
je sens que l' amitié le plus grand de tous les
biens, est difficile à rencontrer ; les passions,
les foiblesses, mille contrariétés la réfroïdissent,

p174

ou la dérangent ; on s' aime trop soi-même pour bien
aimer son ami : je connois à present les hommes ;
cependant je ne les haïs point, mais je ne sçaurois
les estimer ; je leur veux, et je leur fais du bien
sans espoir de récompense.

Tandis qu' *Amenophis* parloit, on voyoit sur le
visage de *Cyrus* les sentimens et les passions que
tous ces différens événemens devoient faire naître
en lui ; il conçut une haute estime pour le
philosophe égyptien, et ne put se résoudre qu' avec
peine à s' en séparer. Si j' étois né dans une
condition privée, *lui dit-il*, je me trouverois
heureux de passer le reste de mes jours avec vous
dans cette retraite ;

p175

mais le ciel me destine aux travaux de la
royauté : j' obéis à ses ordres, moins, ce me
semble, pour satisfaire mon ambition, que pour
contribuer au bonheur de la Perside.

Allez, *Cyrus*, allez la rendre heureuse, *répondit*
Amenophis, il n' est permis de goûter le repos,
qu' après avoir travaillé long-temps pour la patrie ;
l' homme n' est pas né pour lui-même, mais pour la
société. Cependant tout étoit préparé pour le départ
du prince ; *Cyrus* et *Araspe* reprirent leur
chemin, et traverserent le pays des sabéens.
Pendant le voyage, *Araspe* paroïsoit quelquefois
triste et rêveur ; *Cyrus* s' en aperçut, et lui en
demanda la raison ; *Araspe* lui répondit :

p176

vous êtes prince, et je n' ose vous parler à coeur
ouvert. Oublions le prince, *dit Cyrus*, et
parlons en amis. Eh ! Bien, *reprit Araspe*,
j' obéis. Tout ce qu' *Amenophis* nous a dit sur
l' instabilité du coeur humain dans l' amitié,
m' effraye. Je sens souvent ces contrariétés dont il
a parlé ; vos moeurs trop ennemies du plaisir, me
blessent quelquefois, sans doute mes défauts vous

sont incommodes à leur tour ; que je serois malheureux, si cette différence de sentimens pouvoit altérer notre amitié.

Tous les hommes ont leurs foiblesses, *repliqua Cyrus* ; celui qui cherche un ami parfait, cherche inutilement : on n' est pas toujours

p177

également content de soi-même, comment le seroit-on de son ami ? Vous avez vos foiblesses, j' ai aussi les miennes ; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, et notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié. C' est traiter son ami comme soi-même, que de lui montrer son ame toute nue ; cette simplicité fait disparaître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il suffit d' être sincere, en ne paroissant jamais ce que l' on n' est pas ; mais avec son ami, il faut être simple, jusqu' à se montrer tel qu' on est.

C' est ainsi qu' ils s' entretenoient ensemble pendant leur voyage ; ils arriverent enfin sur les bords du

p178

golfe Arabique, où ils s' embarquerent pour passer en égypte.

Cyrus fut surpris de trouver dans l' égypte une nouvelle espece de beautés, qu' il n' avoit pas vû dans l' Arabie heureuse : là tout étoit l' effet de la simple nature ; ici l' art avoit tout perfectionné.

Il pleut rarement dans l' égypte, mais le Nil l' arrose par ses debordemens réglés. Elle est traversée d' une infinité de canaux, qui portent par-tout la fécondité avec leurs eaux, qui unissent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer Rouge, et qui entretiennent par-là, le commerce au

p179

dedans et au dehors du royaume.

Les villes élevées avec des travaux immenses, paroissent comme des isles au milieu des eaux, et dominant sur la plaine inondée, et rendue fertile par ce fleuve bienfaisant. Lorsque ses inondations sont trop abondantes, de vastes réservoirs faits exprès reçoivent ses eaux débordées, pour en empêcher les ravages ; des écluses ouvrent ou ferment ces réservoirs selon les besoins. Tel est

l'usage du lac Meris, creusé par un des anciens rois d'égypte dont il porte le nom ; son tour est de cent quatre-vingt lieües.

Les villes d'égypte sont nombreuses, grandes, bien peuplées, et

p180

pleines de temples magnifiques, et de palais superbes, ornés de statües, et de colonnes.

Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, et alla ensuite voir le fameux labyrinthe bâti par les douze nomarques : ce n'est pas un seul palais, mais un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s'arrangent autour de douze salles, et ne laissent point de sortie à ceux qui s'y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus ; ces souterrains sont destinés à la sépulture des rois.

Dans ce palais magnifique on voit par-tout sur les murs, des bas reliefs représentant l'histoire des

p181

rois ; les princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sépultures, de sorte que le même palais contient des monumens qui montrent aux monarques, et leur grandeur, et leur néant.

Outre les temples consacrés pour le culte des dieux, et les palais destinés pour l'habitation des princes, on voit encore dans l'égypte, et sur-tout près de Memphis, des pyramides qui servent de tombeaux aux grands hommes : ce sage peuple croyoit devoir élever des monumens superbes aux morts, pour éterniser le mérite, et perpétuer l'émulation.

Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s'appliqua à connoître l'histoire, la politique, et

p182

les loix de l'ancienne égypte, qui ont été le modèle de celles de la Grece.

Il apprit que les prêtres égyptiens avoient composé leur histoire d'une suite immense de siecles ; ils se perdoient avec plaisir dans cet abyme infini de temps, pendant lequel Osiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales sur le régime des dieux, et des demi-dieux, ne sont que des allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur descente dans des corps mortels.

Selon eux, l' égypte étoit alors le séjour favori des dieux, et le lieu de l' univers où ils se plaisoient le plus. Après l' origine du mal, et

p183

la grande révolution arrivée par la révolte du monstre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé et le moins défiguré ; arrosé par le fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le reste de la nature étoit stérile ; ils regardoient l' égypte comme la mere des hommes, et des animaux.

Leur premier roy se nomma *Menés* ; depuis son temps leur histoire se renferme dans des bornes raisonnables, et se réduit à trois âges. Le premier, jusques aux rois pasteurs, contient huit cens ans. Le second, depuis les rois pasteurs jusques à Sesostris, contient cinq siecles. Le troisième, depuis Sesostris jusques à Amasis, renferme plus de sept cens ans.

p184

Pendant le premier âge, l' égypte fut divisée en plusieurs dynasties, ou gouvernemens, qui avoient chacune leurs rois. Leurs principaux sieges étoient à Memphis, à Thanis, à This, à Elephantis, et à Thebes ; cette derniere dynastie absorba toutes les autres, et en devint la maitresse. L' égypte, sans avoir aucun commerce au dehors, se bornoit alors à l' agriculture, et à la vie pastorale ; les bergers étoient heros, et les rois étoient philosophes. Dès ce temps vivoit le premier *Hermés* , qui pénétra tous les secrets de la nature, et de la theologie ; c' étoit le siecle des sciences occultes. Les grecs, *disent les égyptiens*, s' imaginent que le monde dans son enfance étoit ignorant,

p185

mais ils ne pensent ainsi que parcequ' ils sont toujours enfans eux-mêmes ; ils ne sçavent rien de l' origine du monde, de son antiquité, ni des révolutions qui y sont arrivées. Les hommes du siecle de Mercure se souvenoient encore de leur premier état sous le règne d' Osiris, et avoient plusieurs connoissances traditionnelles que nous avons perdues. Les arts d' imitation, la poësie, la musique, la peinture, tout ce qui est du ressort de l' imagination, ne sont que des jeux d' esprit en comparaison des hautes sciences, connues des

premiers hommes. La nature, *ajoutoient-ils*,
obéissoit alors à la voix

p186

des sages : ils sçavoient remuer tous ses ressorts
cachés ; ils produisoient, quand ils vouloient, les
prodiges les plus merveilleux ; les génies aériens
leur étoient soumis ; ils entroient souvent en
commerce avec les esprits étherées, et quelquefois
avec les pures intelligences qui habitent
l'empyrée. Nous avons perdu, *dirent les prêtres à
Cyrus*, ces connoissances sublimes, il ne nous
en reste que quelques vestiges sur nos anciens
obelisques, qui sont les monumens de notre
theologie, de nos mysteres, et de nos traditions
sur la divinité et sur la nature, et nullement les
annales de notre histoire civile, comme s' imaginent
les ignorans.

p187

Le second âge fut celui des rois pasteurs venus
d' Arabie ; ils inonderent l' égypte avec une armée
de deux cens mille hommes : la barbarie de ces
arabes grossiers et ignorans, fit mépriser et oublier
les sciences sublimes et cachées ; ils ne pouvoient
rien imaginer qui ne fût matériel et sensible :
c' est depuis leur temps que le génie des égyptiens
changea tout-à-fait, se tourna du côté des arts, de
l' architecture, de la guerre, et de toutes les
connoissances superficielles, inutiles à ceux qui
sçavent se contenter de la simple nature : c' est
alors que l' idolatrie entra dans l' égypte ; la
sculpture, la peinture, et la poësie, obscurcirent
toutes les idées pures, et les transformerent

p188

en images sensibles ; le vulgaire s' y arrêta, sans
pénétrer le sens caché des allégories.
Peu de temps après cette invasion des arabes,
plusieurs égyptiens qui ne pouvoient supporter le
joug étranger, quitterent leur pays, et allerent
établir des colonies dans toute la terre ; de-là
sont venus tous les grands hommes fameux dans les
autres nations ; le Belus des babyloniens, le
Cecrops des atheniens, le Cadmus des béotiens ;
de-là vient que tous les peuples de l' univers
doivent leurs loix, leurs sciences, et leur
religion à l' égypte. C' est ainsi que les prêtres
parloient à Cyrus.

Dans ce siècle vivoit le second Hermés appelé
Trismegiste ; il fut

p189

le restaurateur de l' ancienne religion ; il recueillit les loix et les sciences du premier Mercure, et les rédigea en quarante-deux volumes, qu' on appelloit *le trésor des remedes de l' ame* , parcequ' ils guérissent l' esprit de son ignorance, source de tous les maux. Le troisième âge fut celui des conquêtes et du luxe ; les arts se perfectionnerent de plus en plus ; les villes, les édifices et les pyramides, se multiplierent. Le pere de Sesostris fit amener à sa cour tous les enfans qui naquirent le même jour que son fils, et les fit élever avec le même soin que ce jeune prince. Lorsque le roy mourut, Sesostris leva une armée formidable, et choisit pour officiers les

p190

jeunes gens qui avoient été élevés avec lui ; il y en avoit près de deux mille, capables d' inspirer à toute l' armée, le courage, les vertus militaires, et l' attachement pour le prince, qu' ils regardoient tout ensemble comme leur maître, et comme leur frere. Sesostris forma le dessein de conquerir le monde entier ; il pénétra dans les Indes plus loin que Bacchus et Hercule ; les scythes se soumirent à son empire ; la Thrace et l' Asie mineure sont pleines des monumens de ses victoires ; on y voit les superbes inscriptions de Sesostris roy des rois, et seigneur des seigneurs. Ayant étendu ses conquêtes depuis le Gange jusques au Danube, et depuis le Tanaïs jusqu' aux

p191

extrémités de l' Afrique, il revint après neuf années d' absence, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, se faisant traîner dans un char par les rois qu' il avoit soumis. Son gouvernement fut tout-à-fait militaire et despotique ; il diminua l' autorité des pontifes, et la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces chefs, et continua pendant trois générations ; ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis et soumis à un seul maître. Sous Anysis l' aveugle, Sabacon éthyopien profita de leurs discordes pour envahir l' égypte ; ce prince

religieux rétablit le pouvoir des prêtres,
gouverna pendant cinquante

p192

ans dans une paix profonde, et retourna ensuite
dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses dieux.
Le royaume abandonné, tomba entre les mains de
Sethon pontife de Vulcain ; il anéantit l' art
militaire, et méprisa les gens de guerre ; le régime
de la superstition qui amollit les coeurs, succéda
au despotisme, qui les avoit trop abattus.
Depuis ce temps, l' égypte ne se soutint plus que
par des troupes étrangères, elle tomba peu-à-peu
dans l' anarchie ; douze nomarques ou gouverneurs
choisis par le peuple, partagerent le royaume
entr' eux. Un d' eux nommé *Psammetique* , se
rendit maître de tous les autres ; l' égypte se
rétablit un peu

p193

durant cinq ou six régnes ; enfin cet ancien
royaume devint tributaire de Nabucodonosor roy de
Babylone.
La source de tous ces maux vint des conquêtes de
Sesostris. Cyrus sentit par là que les princes
insatiables de conquérir, sont ennemis de leur
postérité ; à force de vouloir trop étendre leur
domination, ils sapent les fondemens de leur
puissance.
L' autorité des anciennes loix d' égypte, avoit été
fort affoiblie dès le regne de Sesostris ; du tems
de Cyrus il n' en restoit plus que le souvenir. Ce
prince recueillit avec soin ce qu' il en put
apprendre des grands hommes, et des sages
vieillards qui vivoient alors. Ces loix

p194

peuvent se réduire à trois, d' où dépendent toutes
les autres : elles regloient la conduite des rois,
la police, et la jurisprudence.
Le royaume étoit hereditaire, mais les rois étoient
obligés plus que les autres à vivre selon les loix.
Les égyptiens regardoient comme une usurpation
criminelle sur les droits du grand Osiris, et
comme une présomption insensée dans un homme, de
mettre son caprice à la place de la raison.
Le roy se levoit au point du jour, et dans ce
premier moment où l' esprit est le plus pur, et
l' ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée

claire et nette de ce qu' il avoit à décider
pendant la journée ; mais avant que de prononcer

p195

le jugement, il alloit au temple invoquer les dieux
par des sacrifices : là environné de toute sa cour,
et les victimes étant à l' autel, il assistoit à une
priere pleine d' instruction, dont voici la formule.
Grand Osiris, oeil du monde, et lumiere des
esprits, donnez au prince votre image, toutes les
vertus royales, afin qu' il soit religieux envers
les dieux, et doux envers les hommes, modéré, juste,
magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de
ses passions, punissant au-dessous du crime, et
récompensant au-dessus du mérite.
Le pontife représentoit ensuite

p196

au roy les fautes qu' il avoit faites contre les
loix, mais on supposoit toujours qu' il n' y tomboit
que par surprise, ou par ignorance, et l' on
chargeoit d' imprécations les ministres qui lui
avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui
avoient déguisé la vérité.
Que ne devoit-on pas esperer d' un prince accoutumé
à entendre chaque jour les vérités les plus fortes
et les plus salutaires, comme une partie essentielle
de sa religion ? Il est arrivé aussi que la plûpart
des anciens rois d' égypte ont été si chers de leur
peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle
d' un pere.
La seconde loi regardoit la police, et la
subordination des

p197

rangs ; les terres étoient séparées en trois
parties : la premiere faisoit le domaine des rois ;
la seconde appartenoit aux pontifes ; et la
troisième aux gens de guerre. Il paroissoit absurde
d' employer pour le salut de la patrie, des hommes
qui n' eussent aucun intérêt à la défendre.
Le peuple étoit divisé en trois classes, les
laboureurs, les bergers, et les artisans : ces trois
sortes d' hommes faisoient de grands progrès dans
chacune de leurs professions ; ils profitoient des
expériences de leurs ancêtres ; chaque famille
transmettoit ses connoissances à ses enfans ; il
n' étoit permis à personne de sortir de son rang, ni
d' abandonner les emplois paternels ;

par-là les arts étoient cultivés, et conduits à une grande perfection ; et les troubles causés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-dessus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que personne n'eût honte de la bassesse de son état, les arts étoient en honneur ; dans le corps politique comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque chose à la vie commune ; il paroissoit insensé en égypte, de mépriser un homme, parcequ'il sert la patrie par un travail pénible ; on conservoit ainsi la subordination des rangs, sans que les uns fussent enviés, ni les autres méprisés.

La troisième loi regardoit la jurisprudence ; trente juges tirés

des principales villes, composoient le conseil suprême qui rendoit la justice dans tout le royaume ; le prince leur assignoit des revenus suffisans pour les affranchir des embarras domestiques, afin qu'ils pussent donner tout leur temps à composer et à faire observer les bonnes loix ; ils ne tiroient d'autre profit de leurs travaux, que la gloire et le plaisir de servir la patrie.

Pour éviter les surprises dans les jugemens, on défendoit dans les plaidoyers la fausse éloquence qui ébloüit l'esprit, et qui anime les passions ; on exposoit la vérité des faits avec une précision claire, nerveuse, et dépoüillée des faux ornemens du discours ; le chef du

sénat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appelloit *la vérité* ; il l'appliquoit au front et au coeur de celui en faveur de qui la loi décidoit ; c'étoit la maniere de prononcer les jugemens.

Il y avoit en égypte une forme de justice, inconnue aux autres peuples : aussi-tôt qu'un homme avoit rendu le dernier soupir, on l'amenoit en jugement ; l'accusateur public étoit écouté ; si l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux loix, on condamnoit sa mémoire, et on lui refusoit la sépulture ; s'il n'étoit accusé

d' aucun crime contre les dieux, ni contre la patrie, on

p201

faisoit son éloge, et on l' ensevelissoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles et on les mettoit dans une urne que le pontife levoit vers le soleil, en faisant cette priere au nom du mort : grand Osiris, vie de tous les êtres, recevez mes manes, et réunissez-les à la société des immortels ; pendant ma vie j' ai tâché de vous imiter, par la vérité, et par la bonté ; je n' ai commis aucun crime contre les devoirs de la société ; j' ai respecté les dieux de mes peres, et j' ai honoré mes parens ; si j' ai commis quelque faute par foiblesse humaine, par intemperance,

p202

ou par le goût du plaisir, ces viles dépouilles de moi-même en sont la cause. En prononçant ces paroles, on jettoit l' urne dans la riviere, et l' on dépositoit le reste du corps embaumé dans les pyramides.

Telles étoient les idées des anciens égyptiens ; remplis des esperances de l' immortalité, ils s' imaginoient que les foiblesses humaines étoient expiées par notre séparation d' avec le corps, et qu' il n' y avoit que les vices contre les dieux et contre la société, qui empêchoient l' ame de se réunir à son origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s' instruire à fond de l' ancienne religion d' égypte ; pour cet effet

p203

il alla à Thebes. Cette ville fameuse, dont Homere a chanté les cent portes, disputoit en magnificence, en grandeur, et en puissance, à toutes les villes de l' univers ; on dit qu' elle pouvoit autrefois faire sortir dix mille combattans par chacune de ses portes ; il y a sans doute ici de la fiction poétique, mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adressé par Zoroastre à Sonchis souverain pontife de Thebes, afin qu' il l' instruisît dans tous les mysteres de la religion de son pays ; Sonchis conduisit le prince dans une salle

spatieuse, ornée par trois cens statües de grands prêtres égyptiens ; cette longue succession de pontifes donna

p204

au prince une haute idée de l' antiquité de leur religion, et une grande curiosité d' en sçavoir les principes.

Pour vous faire connoître, *lui dit le pontife*, l' origine de notre culte, de nos symboles, et de nos mysteres, il faut vous apprendre l' histoire d' Hermés Trismegiste, qui en est le fondateur. Siphosas, ou Hermés second du nom, étoit de la race de nos premiers souverains ; pendant que sa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un sacrifice à Jupiter Hammon ; en cotoyant l' Afrique, il s' éleva subitement un orage qui fit périr le vaisseau près d' une isle déserte ; la mere d' Hermés y fut jettée toute seule par

p205

une protection particuliere des dieux.

Là elle vécut solitaire jusques au moment de son accouchement ; elle en mourut ; l' enfant demeura abandonné à l' inclemence des saisons, et à la fureur des bêtes ; mais le ciel qui avoit de grands desseins sur lui, le préserva au milieu de ces malheurs : une jeune chèvre, dont il y avoit grande abondance dans cette isle, accourut à ses cris, et l' allaita jusqu' à ce qu' il fut sorti de l' enfance. Il brouta pendant ses premieres années l' herbe tendre avec sa nourrice, ensuite les dattes et les fruits sauvages lui parurent une nourriture plus convenable ; il sentit par les premiers rayons de raison qui

p206

commencerent à luire en lui, que sa figure n' étoit pas la même que celle des animaux, qu' il avoit plus d' esprit, plus d' invention, plus d' adresse qu' eux, et par conséquent qu' il pouvoit être d' une nature différente.

La chèvre qui l' avoit nourri, mourut accablée de vieillesse ; il fut fort surpris de ce nouveau phénomène qu' il n' avoit pas remarqué auparavant ; il ne put comprendre pourquoi elle demouroit si long-temps immobile et froide, il l' examina pendant plusieurs jours, il compara tout ce qu' il voyoit en elle, avec ce qu' il sentoit en lui, et s' aperçut

enfin qu' il avoit un battement dans le coeur qu' elle n' avoit pas, et qu' il y avoit un principe

p207

de mouvement en lui, qui n' étoit plus en elle ; il la vit peu-à-peu pourrir, se dessécher, se dissiper, rien ne restoit que les os : l' esprit parle à soi-même, sans sçavoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées ; Hermès raisonna ainsi : la chèvre ne s' est point donné ce principe de vie, puisqu' elle l' a perdu, et qu' elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité naturelle, il chercha long-temps quelle pouvoit être la cause de ce changement ; il remarqua que les plantes et les arbres sembloient mourir, et revivre tous les ans par l' éloignement et le retour du soleil ; il s' imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

p208

Il ramassa les os dessechés de sa mere nourrice, et les exposa aux rayons du soleil, mais la vie ne revint point ; il vit par-là qu' il s' étoit trompé, et que le soleil ne donnoit pas la vie aux animaux. Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre ; mais il observa que la nuit, les étoiles n' avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiere que le soleil, et que toute la nature sembloit languir pendant l' absence du jour ; il sentit que les astres n' étoient point le premier principe de vie. à proportion qu' il avança en âge, son esprit se meurit, et ses réflexions devinrent plus profondes. Il avoit remarqué que les corps inanimés ne se remuoient point par

p209

eux-mêmes ; que les animaux ne se rendoient point le mouvement, lorsqu' ils l' avoient perdu, et que le soleil ne ranimoit point les corps morts ; de-là il conclut qu' il y avoit un premier moteur plus puissant que le soleil et les astres.

En réfléchissant ensuite sur lui-même, et sur toutes les remarques qu' il avoit faites depuis le premier usage de sa raison, il observa qu' il y avoit en lui quelque chose qui sentoit, qui pensoit, et qui comparoit ses pensées ; après avoir médité plusieurs années entieres sur toutes les operations de son esprit, il conclut enfin que le premier moteur

pouvoit avoir de l' intelligence aussi-bien que de la force, et que sa bonté devoit égaler sa puissance.

p210

La solitude de l' homme, au milieu des êtres qui ne peuvent le secourir, est un état affreux ; mais lorsqu' il découvre l' idée d' un être qui peut le rendre heureux, rien n' égale ses esperances, et sa joye.

L' amour du bonheur, inséparable de notre nature, fit souhaiter à Hermés de voir ce premier moteur, de le connoître, et de l' entretenir ; si je pouvois, *disoit-il*, lui faire entendre mes pensées et mes desirs, sans doute il me rendroit plus heureux que je ne suis. Ses esperances et sa joye furent bientôt troublées par de grands doutes : hélas ! *disoit-il*, si le premier moteur est aussi bon et aussi bienfaisant que je me l' imagine, pourquoi

p211

ne le vois-je pas ? Pourquoi ne s' est-il point fait connoître à moi ? Et sur-tout pourquoi suis-je dans une si triste solitude, où je ne vois rien qui me ressemble, rien qui me paroisse raisonner comme moi, rien qui puisse me secourir ?

Dans ces agitations, la raison impuissante gardoit le silence, et ne pouvoit rien répondre ; le coeur parla, se tourna vers le premier principe, et lui dit par ce langage muet, que les dieux entendent mieux que les paroles : vie de tous les êtres, montrez-vous à moi, faites-moi sçavoir qui vous êtes, et ce que je suis ; venez me secourir dans l' état solitaire et malheureux où je me trouve.
Le grand Osiris aime les coeurs

p212

purs, il écoute toujours leurs desirs ; il ordonna au premier Hermés ou Mercure, de prendre une figure humaine, et de l' aller instruire.

Un jour que le jeune Trismegiste s' étoit endormi au pied d' un chêne, Hermés vint s' asseoir auprès de lui ; Trismegiste en s' éveillant fut surpris de voir une figure semblable à la sienne ; il forme des sons à l' ordinaire, mais ils n' étoient pas articulés ; il montre tous les mouvemens différens de son ame par les transports, les empressemens, et les démonstrations ingenües et naïves, que la nature enseigne aux hommes, pour exprimer ce qu' ils

sentent vivement.
En peu de temps Mercure apprit

p213

au philosophe sauvage la langue égyptienne ; il l'instruisit ensuite de ce qu' il étoit, de ce qu' il alloit devenir, et de toutes les sciences que Trismegiste enseigna depuis aux égyptiens ; il commença alors à voir dans la nature ce qu' il n' y avoit pas remarqué auparavant, des caracteres d' une sagesse et d' un pouvoir infini répandus par-tout ; il reconnut par-là l' impuissance de la raison humaine, quand elle est toute seule, et abandonnée à elle-même sans instruction ; il fut étonné de sa premiere ignorance, mais ses nouvelles lumieres produisirent en lui de nouveaux embarras. Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l' homme, de la dignité de sa nature, de l' immortalité

p214

qui l' attend, Hermés lui dit : si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d' où vient donc qu' ils naissent dans une telle ignorance ? D' où vient qu' il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténèbres ? Hélas ! Si vous n' étiez point venu m' éclairer, j' aurois cherché long-temps sans découvrir le premier principe de toutes choses, tel que vous me l' avez fait connoître ; alors Mercure lui développa ainsi tous les secrets de la theologie égyptienne. L' état primitif de l' homme étoit bien différent de ce qu' il est aujourd' hui : au dehors toutes les parties de l' univers étoient dans

p215

une harmonie constante, au dedans tout étoit soumis à l' ordre immuable de la raison ; chacun portoit sa loi dans son coeur, et toutes les nations de la terre n' étoient qu' une république de sages. Les hommes vivoient alors sans discorde, sans ambition, sans faste, dans une paix, dans une égalité, dans une simplicité parfaite ; chacun avoit pourtant des qualités, et des inclinations différentes, mais tous les gouts conduisoient à l' amour de la *vertu* , et tous les talens conspiraient à la connoissance du *vrai* ; les beautés de la nature, et les perfections de son auteur, faisoient les spectacles, les jeux, et

l' étude des premiers hommes.
L' imagination réglée ne présentait

p216

alors que des idées justes et pures ; les passions
soumises à la raison, ne troublaient point le coeur,
et l' amour du plaisir étoit toujours conforme à
l' amour de l' ordre ; le dieu *Osiris* , la déesse
Isis , et leur fils *Orus* , venoient souvent
converser avec les hommes, et leur apprenoient tous
les mysteres de la sagesse.

Cette vie terrestre, quelque heureuse qu' elle fut,
n' étoit pourtant que l' *enfance* de notre être,
où les ames se préparoient à un *développement*
successif d' intelligence et de bonheur : après avoir
vêcu un certain temps sur la terre, les hommes
changeoient de forme sans mourir, et s' envoient
dans les astres ; là, avec de nouveaux sens, et de
nouvelles lumieres, ils jouissoient

p217

de nouveaux plaisirs, et de nouvelles
connoissances ; de-là ils s' élevoient dans un autre
ciel, ensuite dans un troisième, et parcouroient
ainsi les espaces immenses par des métamorphoses
sans fin.

Un siecle entier, et selon quelques-uns, plusieurs
siecles s' étoient passés de cette sorte ; il arriva
enfin un triste changement dans les esprits, et
dans les corps : Typhon et ses compagnons, avoient
habité autrefois le séjour des hommes ; mais enivrés
par leur orgueil, ils s' oublièrent jusqu' à vouloir
escalader les cieux ; ils furent précipités, et
ensevelis dans le centre de la terre.

Ils sortirent de leurs abymes, percerent l' oeuf du
monde, y répandirent le mauvais principe, et

p218

corrompirent par leur commerce l' esprit, le coeur,
et les moeurs de ses habitans ; l' ame du grand
Osiris abandonna son corps, qui est la *nature* ;
elle devint comme un cadavre ; Typhon en déchira,
en découpa, et en dispersa tous les membres ; il en
flétrit toutes les beautés.

Depuis ce temps, le corps devint sujet aux maladies
et à la mort, et l' esprit à l' erreur et aux
passions ; l' imagination de l' homme ne lui presenta
plus que des chimeres ; sa raison ne servit qu' à
contredire ses penchans, sans pouvoir les redresser ;

la plûpart de ses plaisirs sont faux et trompeurs,
et toutes ses peines même imaginaires, sont des
maux réels ; son coeur est une source

p219

féconde de desirs inquiets, de craintes frivoles,
de vaines esperances, de goûts déréglés qui le
tourmentent tour à tour ; une foule de pensées
vagues, et de passions turbulentes, causent en lui
une guerre intestine, le soulevent sans cesse contre
lui même, et le rendent en même temps idolatre et
ennemi de sa propre nature.

Ce que chacun sent en soi, est une image de ce qui
se passe dans la société des hommes. Trois empires
différens s' élèvent dans le monde, et partagent
tous les caracteres : l' empire de *l' opinion* ,
celui de *l' ambition* , et celui de la
volupté ; l' erreur préside dans l' un, la force
domine dans l' autre, et le frivole régne dans le
troisième.

p220

Voilà l' état de la nature humaine : la déesse Isis
va par toute la terre chercher les ames égarées,
pour les ramener à l' empyrée, tandis que le dieu
Orus attaque sans cesse le mauvais principe ; on
dit qu' il rétablira enfin le règne d' Osiris, et
bannira à jamais le monstre Typhon ; jusqu' à ce
temps les bons princes peuvent adoucir les maux des
hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait.
Vous êtes, *continue Mercure*, de l' ancienne race
des rois d' égypte : le grand Osiris vous destine
pour aller réformer ce royaume par vos sages loix ;
il ne vous a conservé que pour rendre un jour les
hommes heureux ; bien-tôt, cher Trismegiste, vous
reverrez votre patrie.

p221

Il dit, et soudain il s' élève dans les airs, et
disparoît comme l' étoile du matin qui s' enfuit
devant l' aurore ; son corps devient transparent ;
un nuage léger et pur, peint de toutes les couleurs,
l' enveloppe comme un vêtement ; il avoit une
couronne sur la tête, des aîles aux pieds, et tenoit
dans la main un caducée ; on voyoit sur sa robe
flotante tous les hieroglyphes dont Trismegiste
s' est servi depuis pour exprimer les mysteres de la
theologie, et de la nature.

Meris Premier qui regnoit alors en égypte, fut

averti en songe par les dieux, de ce qui se passoit dans l' isle déserte ; il envoya chercher le philosophe sauvage, et voyant la conformité de l' histoire d' Hermés

p222

avec le songe divin, il l' adopta pour son fils ; après la mort de ce prince, Trismegiste monta sur le trône, et rendit long-temps l' égypte heureuse, par la sagesse de ses loix.

Il écrivit plusieurs livres, qui contenoient la theologie, la philosophie, et la politique des égyptiens. Le premier Hermés avoit inventé l' art ingénieux d' exprimer toutes sortes de sons par les différentes combinaisons de peu de lettres ; invention merveilleuse par sa simplicité, et qui n' est pas assez admirée, parcequ' elle est commune ; outre cette maniere d' écrire, il y en avoit une autre consacrée aux choses divines, et que peu de personnes entendoient.

p223

Trismegiste désignoit les vertus et les passions de l' ame, les actions et les attributs des dieux, par les figures des animaux, des insectes, des plantes, des astres, et par plusieurs caracteres symboliques ; c' est pour cela qu' on voit des vaches, des chats, des reptiles, et des crocodiles dans nos anciens temples, et sur nos obelisques ; mais ils ne sont pas les objets de notre culte, comme les grecs se l' imaginent follement.

Trismegiste cachoit les mysteres de la religion sous des hieroglyphes et des allégories, et ne laissoit voir au commun des hommes que la beauté de sa morale ; c' est ainsi qu' en ont usé les sages de tous les temps, et les législateurs de tous

p224

les pays ; ils sçavoient, ces hommes divins, que les esprits corrompus ne pouvoient gouter les vérités célestes, tant que leur coeur ne seroit pas purgé des passions ; c' est pourquoi ils répandirent sur la religion un voile sacré, qui s' entrouvre, et disparoît, lorsque les yeux de l' esprit peuvent en soutenir l' éclat ; c' est le sujet de l' inscription qu' on voit à Saïs sur la statue d' Isis : *je suis tout ce qui est, qui a été, et qui sera, et nul mortel n' a encore ôté le voile qui me couvre.*

Cyrus comprit par cette histoire d' Hermés, que l' Osiris, l' Orus, et le Typhon des égyptiens, étoient les mêmes que l' Oromaze, le Mythras, et l' Arimane des perses, et

p225

que la mythologie de ces deux nations étoit fondée sur les mêmes principes : ce n' étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées : celles des orientaux étoient plus simples, plus claires, et plus dépouillées d' images sensibles ; celles des égyptiens étoient plus allégoriques, plus obscures, et plus enveloppées de fictions.

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduisit au temple, où il lui fit voir les cérémonies et les mystères du culte égyptien, privilege qu' on n' avoit jamais accordé auparavant à aucun étranger, qu' après les plus rudes épreuves.

Le prince de Perse passa plusieurs

p227

jours avec le pontife ; il partit enfin de Thebes, et sortit de l' égypte, sans se faire connoître à Amasis dont il détestoit le caractere et l' usurpation.

LIVRE 4

En quittant l' égypte, Cyrus résolut de passer en Grece ; il descendit le Nil depuis Memphis jusques à l' embouchure de ce fleuve, et s' embarqua sur la grande mer dans un vaisseau phénicien, qui faisoit voile pour l' Argolide.

p228

Tandis que les vents favorables enfloient les voiles, Cyrus rappelant les idées de Zoroastre et des mages, s' entretenoit avec Araspe de toutes les merveilles qu' on découvre dans le vaste empire des ondes ; de la conformation de ses habitans proportionnée à leur élément ; de l' usage de leurs nageoires, dont ils se servent, tantôt comme de rames, et tantôt comme d' aîles pour fendre l' eau en les remuant, ou pour s' arrêter en les étendant ; des membranes délicates qu' ils contiennent dans leur sein, et qu' ils enflent ou resserrent pour se rendre plus ou moins légers, selon qu' ils veulent monter

ou descendre dans l' eau ; de la structure admirable
de leurs yeux

p229

parfaitement ronds, pour rompre, et pour réunir plus
promptement les rayons de lumière, sans quoi ils
ne verroient pas dans l' élément humide.

Ils parlerent ensuite des lits de sel et de bitume,
cachés dans le fond de l' océan ; la pesanteur de
chaque grain de ces sels est réglée de telle façon,
que le soleil ne peut les attirer en-haut ; ce qui
fait que les vapeurs et les pluies qui retombent sur
la terre n' en sont pas surchargées, et deviennent
des sources fécondes d' eaux douces.

Ils raisonnerent long-temps du flux et du reflux,
qui se fait moins sentir dans cette mer que dans le
grand océan ; de l' action de la

p230

lune, qui cause ces mouvemens réglés ; de la
distance et de la grandeur de cette planète
sagement proportionnée à nos besoins : si elle étoit
plus grande, *dirent-ils*, si elle étoit plus
près de nous, ou s' il y en avoit plusieurs, la
pression augmentée par-là, rendroit les marées trop
abondantes, et la terre seroit inondée à tout moment
par des déluges ; s' il n' y en avoit point, si elle
étoit plus petite, ou plus éloignée, l' océan ne
contiendrait dans son vaste sein que des eaux
dormantes, dont les exhalaisons empestées se
répandroient par-tout, et détruiroient les plantes,
les animaux et les hommes. Ils s' entretenrent enfin
de cette puissance souveraine, qui a arrangé toutes
les

p231

parties de l' univers avec tant d' art et de symétrie.

Après quelques jours de navigation, le vaisseau
entre dans le golfe Saronique, aborde bien-tôt à
épidaure, et le prince se hâte d' aller à Sparte.

Cette ville fameuse étoit d' une figure ronde, et
semblable à un camp de guerriers ; elle étoit située
dans un vallon sauvage et stérile, où coule
l' Eurotas fleuve impétueux, qui ravage souvent le
pays par ses inondations : ce vallon est entouré
d' un côté par des montagnes inaccessibles, et de
l' autre par des collines arides, qui produisoient à
peine ce qui est nécessaire pour soulager les
véritables besoins de la nature ; la situation

du pays avoit beaucoup contribué au génie militaire et feroce de ses habitans.

En entrant dans la ville, Cyrus n' y découvrit que des bâtimens simples et uniformes, bien différens des palais superbes qu' il avoit vûs dans l' égypte ; tout y ressenoit encore la simplicité primitive des spartiates, mais leurs moeurs alloient se corrompre sous le règne d' Ariston et d' Anaxandride, si Chylon un des sept sages de la Grece n' avoit pas prévenu ce malheur : ces deux rois de l' ancienne race des Heraclides, partageoient entre eux la puissance suprême ; l' un gouvernoit l' état, l' autre commandoit les troupes.

Ariston d' un naturel aimable,

bien-faisant, et doux, se confioit également à tous ceux qui l' environnoient ; Anaxandride étoit d' un caractere opposé, sombre, soupçonneux, et défiant. Prytanis favori d' Ariston, élevé dès sa jeunesse à Athenes, s' étoit abandonné à toutes sortes de voluptés ; comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables ; il sçavoit s' accommoder à tous les goûts, et parler le langage de tous les caracteres ; il étoit sobre avec les spartiates, poli avec les atheniens, et sçavant avec les égyptiens ; il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper, (car il n' étoit pas méchant,) mais pour flatter sa passion dominante,

qui étoit l' envie de plaire, et de devenir l' idole des hommes ; en un mot c' étoit un composé de ce qu' il y avoit de plus aimable, et de plus déréglé ; Ariston aimoit Prytanis, et se livroit entierement à lui.

Le favori entraîna son maître ; les spartiates commencerent à s' amollir ; le roy répandoit ses bienfaits sans distinction, et sans connoissance. Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais aussi ruineuse pour l' état ; ne sçachant point discerner les coeurs sinceres et droits, il croyoit tous les hommes faux, et que ceux qui paroisoient bons, ne differoient des autres, que parcequ' ils ajoutoient

l'hypocrisie à leur malice cachée ; les meilleurs officiers de son armée lui devinrent suspects, et sur-tout Leonidas.

C' étoit le principal et le plus habile de ses généraux ; il avoit une probité exacte, et une valeur distinguée : il aimoit sincèrement la vertu ; mais il n' en avoit pas assez, pour supporter les défauts des autres hommes ; il les méprisoit trop ; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bienfaits ; il ne ménageoit ni les princes, ni leurs courtisans : à force de haïr le vice, ses moeurs étoient devenues sauvages et ferores : il cherchoit toujours le parfait, et comme il ne le trouvoit jamais, il n' avoit de liaison intime avec personne.

p236

Nul ne l' aimoit, tous le craignoient ; c' étoit un abrégé des vertus les plus respectables, et les plus incommodes : Anaxandride s' en dégouta, et l' exila ; c' est ainsi que ce prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu' Ariston en corrompoit les moeurs.

Chylon qui avoit élevé les deux jeunes princes, les alla trouver, et leur parla ainsi : mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m' autorisent à vous parler avec franchise : vous vous perdez l' un et l' autre par des défauts contraires ; Ariston s' expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs ; et vous Anaxandride, vous vous exposez à n' avoir jamais de véritables amis.

p237

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu' ils méritent, c' est ferocité, ce n' est pas justice ; mais une bonté trop générale, qui ne sçait pas punir le *mal* avec vigueur, ni récompenser le *bien* avec choix, n' est pas une vertu, c' est une foiblesse ; elle fait souvent d' aussi grands maux que la malice même.

Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l' état que la bonté trop confiante d' Ariston : pourquoi vous défier des hommes sur de simples soupçons, quand leurs talens et leur capacité vous les ont rendus nécessaires ? Lorsqu' un prince a une fois donné sa confiance à un ministre pour de bonnes raisons, il ne doit

p238

jamais la retirer qu' après des preuves invincibles de perfidie : il est impossible de tout faire par soi-même ; il faut avoir le courage de hasarder quelquefois d' être trompé, plutôt que de manquer les occasions d' agir ; il faut sçavoir se servir sagement des hommes, sans s' y livrer aveuglément, comme fait Ariston. Il y a un milieu entre la défiance outrée, et la confiance excessive ; il faut vous corriger, autrement votre empire ne peut être de longue durée.

Les réflexions, et l' expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d' Ariston, il éloigna Brytanis ; mais le naturel farouche d' Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs ; dans ses guerres contre

p239

les atheniens il fut souvent défait, et sentit enfin la nécessité de rappeler Leonidas.

Cyrus se fit connoître aux deux rois, qui le reçurent avec une politesse plus grande que les spartiates n' en marquoient ordinairement pour les étrangers : il alla ensuite voir Chylon. Ce philosophe avoit acquis par sa sagesse une grande autorité auprès des rois, dans le sénat, et sur le peuple ; on le regardoit comme un second Lycurgue, sans lequel rien ne se faisoit à Lacédemone.

Le sage spartiate, pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs loix, de leurs moeurs, et de la forme de leur gouvernement, le mena d' abord dans le conseil des gerontes établi par Lycurgue.

p240

Ce conseil où les deux rois présidoient, se tenoit dans une salle tendue de nattes et de joncs, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l' attention : il étoit composé d' environ quarante sénateurs, et n' étoit point exposé au tumulte et à la confusion, qui régnoient souvent dans les délibérations populaires d' Athenes.

L' autorité des rois de Sparte avoit été absolue jusqu' au temps de Lycurgue : Eurytion un de ces rois s' étant relâché de ses droits pour complaire au peuple, il se forma un parti républicain qui devint audacieux et turbulent ; les rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir, et ce combat continuel

p241

de puissances opposées, déchiroit sans cesse l' état.
Pour tenir en équilibre le pouvoir royal et le
pouvoir populaire, qui panchoient tour à tour vers
la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit
un conseil de vingt-huit vieillards ; cette autorité
mitoyenne entre la sujettion tyrannique, et
l' excessive liberté, sauva Sparte de ses dissensions
domestiques.

Cent trente ans après lui, Theopompe ayant remarqué
que ce qui étoit résolu par les rois et par leur
conseil, n' étoit pas toujours agréable à la
multitude, établit des éphores dont la magistrature
ne duroit qu' un an ; ils étoient choisis par le
peuple, et concouroient

p242

en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les
rois, et par le sénat ; chacun regardoit ces
délibérations unanimes comme faites par lui-même, et
c' étoit dans cette union des chefs et des membres,
que consistoit la vie du corps politique à Sparte.
Après que Lycurgue eut réglé la forme du
gouvernement, il donna aux spartiates des loix
propres à prévenir tous les excès que causent dans
les autres états l' avarice, l' ambition, et l' amour.
Pour bannir de Lacédemone le luxe, et l' envie, ce
grand législateur voulut en chasser à jamais la
richesse, et la pauvreté : il persuada à ses
citoyens de faire un partage égal de tous les biens,
et de toutes les

p243

terres ; il décria l' usage de l' or, et de l' argent,
et ordonna qu' on ne se serviroit que de monnoye de
fer, qui n' avoit point de cours dans les pays
étrangers ; il aima mieux priver les spartiates des
avantages du commerce avec leurs voisins, que de les
exposer à rapporter de chez les autres peuples, les
instrumens d' un luxe, qui pouvoit les corrompre.
Pour affermir l' égalité parmi les citoyens, ils
mangeoient tous ensemble dans des salles publiques,
mais séparées ; chaque société éliosoit librement
son convive, nul n' y étoit admis que par le
consentement de tous, afin que la paix ne fût pas
troublée par la différence des humeurs ; précaution

p244

nécessaire pour des hommes d' un naturel guerrier,

et sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge ; ils étoient entourés d' enfans qui les servoient ; leur temperance, et l' austerité de leur vie étoient si grandes, que les autres nations disoient, qu' il valoit mieux mourir que de vivre comme les spartiates : en mangeant ils s' entretenoient de matieres graves et sérieuses, des interêts de la patrie, de la vie des grands hommes, de la différence du bon et du mauvais citoyen, et de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires : leurs discours renfermoient un grand sens

p245

en peu de paroles ; c' est pour cela que le style laconique a été admiré dans toutes les nations : en imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, et donnoit le plaisir de pénétrer un sens profond : les graces et les délicatesses attiques étoient inconnues à Lacédemone, on y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le jour d' une fête solemnelle, Cyrus et Araspe assisterent aux assemblées des jeunes spartiates : dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sieges de gazon élevés en amphitheâtre, les jeunes filles presque nues et les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, et de tous les

p246

exercices pénibles. Il n' étoit permis aux spartiates d' épouser, que celles qu' ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui régnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d' un sexe different, et il ne put s' empêcher de le représenter à Chylon : il me paroît, *lui dit-il*, qu' il y a une grande contradiction dans les loix de Lycurgue ; il ne veut qu' une republique de guerriers, endurcis à toutes sortes de travaux, et cependant il n' a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages. Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, *reprit Chylon*, étoit de conserver et de perpetuer

p247

les vertus guerrieres dans sa republique. Ce grand
legislateur avoit une profonde connoissance de la
nature humaine. Il sçavoit combien les inclinations,
et les dispositions des meres influent sur les
enfans. Il a voulu que les femmes spartiates fussent
des héroïnes, afin qu' elles ne donnassent à la
republique que des héros.

Au reste, *continua Chylon*, l' amour délicat et
la volupté grossiere sont également inconnus à
Lacedemone. Ce n' est que dans ces fêtes publiques
qu' on souffre cette liberté qui vous choque.

Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en
accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui
l' excitent. Dans tous les autres

p248

temps, les filles sont fort retirées : il n' est
même permis suivant nos loix aux personnes
nouvellement mariées, de se voir que rarement et en
secret. On forme ainsi la jeunesse à la temperance,
et à la modération dans les plaisirs même les plus
légitimes.

D' un autre côté, le coeur et le goût ont peu de
part à nos unions : par-là les amours furtifs, et la
jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades
ou avancés en âge, prêtent leurs femmes à d' autres,
et les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes
se regardent comme appartenant plus à l' état, qu' à
leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, et
souvent sans connoître d' autre mere que

p249

la republique, ni d' autres peres que les senateurs.
Cyrus rappelant ici sa tendresse pour
Cassandane , et la pureté de leur union, soupira
en lui-même, ayant horreur de ces maximes. Il
méprisoit la volupté qui amollit les coeurs, mais il
ne pouvoit goûter la férocité spartiate qui
sacrifioit à l' ambition, les plus doux charmes de la
société, et qui croyoit les vertus guerrieres
incompatibles avec les sentimens tendres ; sçachant
néanmoins que Chylon ne sentiroit point ces
délicatesses, il se contenta de lui dire.

L' amour paternel me paroît d' une grande ressource
dans un état. Les peres ont soin de l' éducation de
leurs enfans, cette éducation

p250

oblige les enfans à la reconnoissance : de-là naissent les premiers liens de la société. La patrie n'est que l'union de toutes les familles ensemble. Si l'amour de la famille est affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en depend. Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous pretexte de vouloir la perfectionner. Les spartiates, *répond Chylon*, ne font tous qu'une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, et les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs reciproques ; il confia l'éducation des enfans à plusieurs vieillards, qui se regardant comme les peres communs, ont un soin égal de tous.

p251

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte : on leur apprenoit principalement à bien obéir, à supporter le travail, à vaincre dans les combats, et à montrer du courage contre les douleurs et contre la mort. Ils alloient la tête, et les pieds nus, couchoient sur des roseaux, et mangeoient très-peu. Encore falloit-il qu'ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n'est pas qu'on autorisât à Sparte les vols, et les larcins. Comme tout étoit commun dans cette republique, ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu ; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre, à surprendre l'attention de ceux

p252

qui veilloient sur eux, et à s'exposer avec courage aux punitions les plus séveres, s'ils n'avoient point l'adresse qu'on exigeoit d'eux. Lycurgue avoit senti que les speculations subtiles et les raffinemens des sciences, ne servoient souvent qu'à gâter l'esprit, et qu'à corrompre le coeur, c'est pourquoi il en fit peu de cas ; on ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans, le goût de la pure raison, et pour donner de la force à leur jugement ; mais toutes les connoissances qui ne servoient point aux bonnes moeurs, étoient regardées comme des occupations inutiles, et dangereuses. Les spartiates croyoient que dans

p253

cette vie, l' homme est fait moins pour connoître,
que pour agir ; et que les dieux l' ont formé,
plûtôt pour la société, que pour la contemplation.
Cyrus alla ensuite dans les gymnases, où s' exerçoit
la jeunesse ; Lycurgue avoit renouvelé les jeux
olympiques institués par Hercule, et avoit dicté à
Iphitus les statuts et les cérémonies de ces
fêtes. La religion, le génie guerrier, et la
politique, s' unissoient pour en maintenir l' usage ;
elles servoient non seulement à honorer les dieux,
à célébrer la vertu des héros, à disposer les corps
aux fatigues de la guerre, mais aussi à rassembler
de temps en temps dans un même lieu, et à réunir

p254

par des sacrifices communs, divers peuples dont
l' union faisoit la force.
Les exercices par lesquels on se préparoit à
disputer les prix dans ces jeux, faisoient le seul
travail des citoyens de Lacedemone ; les islotes
qui étoient leurs esclaves, labouroient les champs,
et exerçoient tous les métiers ; les spartiates
regardoient comme vile, toute occupation qui se
bornoit au simple entretien du corps.
L' agriculture et les arts, *dit Cyrus*, sont
absolument nécessaires pour préserver le peuple de
l' oisiveté qui enfante les discordes, la mollesse,
et tous les maux ruineux pour la société : il me
paroît que Lycurgue s' écarte toujours

p255

un peu trop de la nature dans toutes ses loix.
Les plaisirs tranquilles, *reprit Chylon*, et le
doux loisir qu' on goûte dans une vie champêtre,
paroissoient à Lycurgue contraires au génie
guerrier ; au reste les spartiates ne sont jamais
oisifs ; on les occupe sans cesse, comme vous le
voyez, à tous les travaux qui sont des images de la
guerre, et sur-tout à marcher, à camper, à ranger
les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à
bâtir, et à détruire des forteresses.
Par-là on entretient dans les esprits pendant la
paix, une noble émulation, sans exciter la haine,
et sans répandre de sang : chacun y dispute le prix
avec ardeur,

p256

et les vaincus se font gloire de couronner les

vainqueurs ; on oublie les fatigues par les plaisirs qui accompagnent ces spectacles, et ces fatigues empêchent que le repos n'amollisse les courages. Ce discours donna curiosité à Cyrus de connoître la discipline militaire des spartiates, il le témoigna à Chylon : le lendemain les deux rois ordonnerent à Leonidas d'assembler les troupes de Lacédemone, dans une grande plaine près de la ville, pour les passer en revûe devant Cyrus, et lui montrer tous les exercices en usage chez les grecs. Leonidas parut revêtu de ses habits militaires, son casque étoit

p257

orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l'aigrette ; sur sa cuirasse se voyoit une tête de meduse, et sur son bouclier hexagone étoient représentés tous les attributs du dieu Mars ; il tenoit dans sa main un bâton de commandement. Cyrus et Araspe monterent deux coursiers superbes, et sortirent de la ville avec le général spartiate, qui, sçachant le goût que le jeune prince avoit de s'instruire, l'entretint ainsi pendant le chemin.

La Grece est partagée en plusieurs républiques, et chaque état entretient une armée proportionnée à sa grandeur : nous ne voulons pas, comme les asiatiques, des armées énormes, mais des troupes

p258

bien disciplinées ; les grands corps sont difficiles à mouvoir, et coûtent trop à l'état. Nous avons pour regle invariable de camper sûrement, afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous ; une petite armée bien aguerie, peut en se retranchant à propos, dissiper les plus nombreuses troupes, qui se détruisent d'elles-mêmes, faute de vivres. Lorsqu'il s'agit de la défense commune de la Grece, tous ces corps séparés se réunissent, et alors il n'y a aucun état qui osât nous attaquer. à Lacédemone tous les citoyens sont soldats ; dans les autres républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choisit les meilleurs citoyens,

p259

hardis, robustes, à la fleur de leur âge, et endurcis aux travaux pénibles : les qualités requises dans les chefs, sont l'intrepidité, la

temperance, et l' expérience ; il faut qu' ils passent par les plus rigoureuses épreuves, avant que d' être élevés à ces emplois ; il faut qu' ils ayent donné des marques éclatantes de toutes les différentes especes de courage, en entreprenant, en executant, et sur-tout en se montrant supérieurs même aux plus funestes événemens ; par ce moyen chaque république a toujours une milice réglée, des chefs habiles, des soldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuses, mais invincibles.

p260

à Sparte, on modere dans le tems des guerres la sévérité des exercices, et l' austerité de la vie ; les lacédemoniens sont le seul peuple du monde à qui la guerre est une espece de repos ; nous jouissons alors de tous les plaisirs qu' on nous refuse pendant la paix.

Le jour d' une bataille nous disposons nos troupes de telle sorte, qu' elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des égyptiens ; mais elles se succèdent, et se soutiennent sans s' embarasser jamais. Nous n' opposons point à l' ennemi un ordre de bataille semblable au sien, et nous mettons les plus vaillans soldats aux aîles, afin qu' ils puissent s' étendre et enveloper l' armée ennemie.

p261

Quand elle est en déroute, Lycurgue nous a ordonné d' exercer envers les vaincus toute sorte de clemence, non seulement par humanité, mais encore par politique. Nous adoucissons ainsi la férocité de nos ennemis ; l' esperance d' être bien traités, s' ils rendent les armes, les empêche de se livrer à cette fureur qui est souvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu' il parloit, ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient assemblées. Leonidas les fit passer devant Cyrus ; elles étoient divisées en plusieurs cohortes à pied et à cheval. à leur tête se voyoient les polemarques, et les commandans des différentes bandes. Les soldats étoient vêtus de rouge,

p262

afin que dans la chaleur du combat, la vûe de leur sang ne pût les effrayer, ni allarmer leurs compagnons.

Tous marchoient au son des flûtes, la tête

couronnée de fleurs, en chantant l' hymne du castor.
Leonidas ordonne, et tout d' un coup les troupes
s' arrêtent. Au moindre signal de leurs chefs, les
différentes cohortes se rassemblent, se separent,
s' entrelassent, s' étendent, doublent, redoublent,
s' ouvrent, se reserrent, et se forment par plusieurs
évolutions et conversions, en quarrés parfaits, en
quarrés longs, en lozanges, en figures triangulaires
pour ouvrir les rangs de l' ennemi.

p263

L' armée se partage ensuite en deux corps separés,
pour représenter un combat. L' un s' avance contre
l' autre, les piques se baissent, chaque phalange se
serre, le bouclier touche au bouclier, le casque au
casque, l' homme à l' homme, les deux corps
s' attaquent, se mêlent, se combattent, et
s' enfoncent. Enfin après beaucoup de résistance,
les uns remportent la victoire, les autres fuyent
et gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoissoit pas alors dans la Grece les
machines guerrieres inventées depuis ; on attaquoit
ordinairement les villes en disposant les troupes
dans un ordre que l' on appelloit la *tortue* .

Leonidas parle, et soudain les

p264

assiégeans se réunissent ; les premiers rangs se
couvrent de leurs boucliers quarrés, les autres les
levant par-dessus leurs têtes, les serrent les uns
contre les autres, et se baissant par degrés,
forment ensemble un toit penchant impénétrable aux
flèches. Un triple étage de *tortues* s' élève
jusqu' à la hauteur des murs ; les assiégés font
pleuvoir une grêle de pierres et de dards, mais
enfin les assiégeans se rendent maîtres de la place.

Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa
dans son esprit tout ce qu' il avoit vû et entendu,
il se forma de grandes idées sur l' art militaire, et
résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis
il dit à Araspe lorsqu' ils furent seuls.

p265

Il me paroît que la republique de Sparte est un
camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers
toujours sous les armes. Quelque respect que j' aye
pour Lycurgue, je ne sçaurois admirer cette forme
de gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour
la guerre, qui n' ont d' autre travail, d' autre étude,

d' autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la société. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque état, mais même à la sûreté de tous les états voisins ; se détacher du reste du genre humain, se regarder comme fait pour le conquérir, c' est armer toutes

p266

les nations contre soi. C' est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, et à la justice : en accoutumant chaque citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des spartiates ressemble à celle des avars, ils sont avides de tout ce qu' ils n' ont pas, tandis qu' ils se refusent la jouissance de tout ce qu' ils possèdent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les loix, les moeurs, et l' art militaire des spartiates, il quitta Lacedemone, pour aller visiter les autres républiques de la Grece.

Chylon et Leonidas le conduisirent jusqu' aux frontières de leur pays : il leur jura à tous deux une

p267

amitié éternelle, et promit d' être toujours l' allié fidèle de leur république. Il garda sa promesse ; les perses n' ont jamais eû du tems de ce conquérant aucune guerre avec les grecs.

Avant que de quitter le Peloponese, Cyrus voulut en parcourir les villes les plus considerables ; il passa à *Argos* , et à *Mycenes* , où avoit régné Persée, de qui descendoient les rois de la Perside ; il alla ensuite à *Sicyone* , il s' arrêta enfin à *Corinthe* , qui étoit la plus florissante république de la Grece, après celles de Sparte et d' Athenes.

En entrant dans la ville, il fut surpris d' y voir tout le peuple en deuil ; il apperçut une pompe funebre, plusieurs joueurs de flûtes

p268

la devançoient, et augmentoient la douleur publique par leurs sons lugubres : quarante jeunes filles, pieds nus, et les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches, entouroient le cercueil, et fondoient en larmes en chantant les louanges du mort ; peu après suivoient les soldats, d' un pas

lent, d' un air triste, les yeux baissés, et les piques renversées ; un vieillard vénérable marchoit à leur tête, son air noble et militaire, sa taille haute et majestueuse, la douleur amere qui étoit peinte sur son visage, attirerent les regards de Cyrus ; le jeune prince ayant demandé son nom, apprit que c' étoit le roy Periandre, qui conduisoit au tombeau son fils Lycophon.

p269

Cyrus et Araspe, se mêlent parmi la foule qui alloit vers une forteresse appelée *acro-Corinthe* ; elle étoit bâtie sur le sommet d' une haute montagne, d' où l' on découvroit la mer égée et la mer Ionienne, ce qui la fit nommer *l' oeil de la Grece* .

Periandre étant arrivé à la forteresse, lieu de la sépulture des rois, versa d' abord sur le corps de son fils, du vin, du lait, et du miel ; il alluma ensuite lui-même le bucher sur lequel on avoit répandu de l' encens, des aromates, et des huiles odoriferantes ; il demeura muet, immobile, et les yeux noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes consumoient le corps ; après avoir arrosé de liqueurs parfumées

p270

les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d' or, puis il fit signe au peuple qu' il vouloit parler, et rompit ainsi le silence qu' il avoit gardé jusques alors : *peuple de Corinthe, les dieux ont pris soin eux-mêmes de vous vanger de mon usurpation, et de vous délivrer de la servitude ; Lycophon est mort, toute ma race est éteinte, je ne veux plus régner ; citoyens, reprenez vos droits, et votre liberté.*

après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à toute l' assemblée de se retirer, fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur, et s' enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle, voulut en sçavoir la cause ; voici ce qu' on lui raconta :

p271

Corinthe avoit été gouvernée d' abord par des rois, mais la monarchie ayant été abolie, l' on établit à leur place des prytanes, ou des magistrats annuels ; ce gouvernement populaire dura pendant

un siecle entier, et Corinthe augmentoit tous les jours en richesses et en splendeur, lorsque Cypsele pere de Periandre usurpa l' autorité royale : après avoir régné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son coeur, la raison reprit ses droits, et il vit avec horreur le crime qu' il avoit commis ; il résolut de délivrer les

p272

corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint ; il appella Periandre en expirant, et lui fit jurer de rendre la liberté à ses citoyens ; le jeune prince aveuglé par son ambition, oublia bien-tôt ses sermens, voilà la premiere source de tous ses malheurs.

Les corinthiens chercherent à le détrôner, et se souleverent plusieurs fois contre lui, mais il dompta les rebelles, et affermit de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l' abri de ces insultes populaires, il rechercha l' alliance de Melisse heritiere de la couronne d' Arcadie, et l' épousa en secondes nôces ; c' étoit la plus belle princesse de son siecle, d' une vertu parfaite, et d' un grand courage.

p273

Plusieurs années après son mariage, Periandre déclara la guerre aux corcyréens, et se mit à la tête de ses troupes ; pendant son absence les corinthiens se révolterent de nouveau : Melisse se renferma dans la forteresse, en soutint vigoureusement le siege, et envoya demander du secours à Procles roy d' épidaure, qui avoit toujours paru l' allié fidèle de Periandre : le tyran d' épidaure qui méditoit depuis long-temps d' étendre sa domination sur toute la Grece, profita de cette occasion pour s' emparer de Corinthe ; il la regardoit comme une ville très-propre à devenir la capitale d' un grand empire ; il y arriva avec une armée nombreuse,

p274

et s' en rendit maître en peu de jours. Melisse qui ignoroit ses desseins, ouvrit les portes de la forteresse, et le reçut comme l' ami de Periandre et son libérateur ; Procles se voyant maître de Corinthe, y établit le siege de son royaume, et fit dire à Periandre de se contenter de régner à Corcyre, que ce prince venoit de conquérir.

Melisse s'aperçut bien-tôt que l'usurpation de Procles n' étoit pas le seul crime dont il étoit coupable ; il avoit conçu pour la reine une passion violente, il essaya tous les moyens de la satisfaire ; après avoir employé en vain les caresses et les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec son fils Lycophron

p275

dans une haute tour située sur le bord de la mer. Cependant Periandre apprit la trahison de Procles, et son amour pour Melisse ; on l' assura en même temps qu' elle avoit non seulement favorisé les projets perfides du tyran d' épidaure, mais même qu' elle répondoit à sa passion.

Le roy de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies, la jalousie s' empara de son coeur ; il équipe une grande flotte, et s' embarque pour Corinthe, avant que Procles pût en être averti ; il étoit prêt à entrer dans le port, lorsqu' une tempête violente s' élève et dissipe ses vaisseaux : Melisse ignoroit les sentimens de Periandre, et benissoit déjà les dieux de sa délivrance

p276

prochaine, quand elle vit périr devant ses yeux une partie de la flotte ; le reste poussé par les vents sur les côtes de l' Afrique, y fit naufrage ; le vaisseau où étoit Periandre, échappa seul à la fureur des flots irrités.

Ce prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une tristesse profonde ; son courage lui avoit fait supporter la perte de ses états, mais il ne pouvoit soutenir l' idée du crime dont il croyoit Melisse coupable : il l' avoit aimée uniquement ; il succombe sous le poids de sa douleur, son esprit se trouble et s' égare.

Cependant Melisse enfermée dans la tour, croyoit Periandre mort, et le pleuroit amerement ;

p277

elle se voyoit de nouveau exposée aux insultes d' un prince barbare, qui n' avoit pas d' horreur des plus grands crimes.

Tandis qu' elle imploroit le secours des dieux, et les conjuroit de protéger son innocence, celui que Procles avoit commis à sa garde, touché de ses malheurs lui apprend que Periandre étoit vivant, et s' offre de la conduire à Corcyre avec son fils ; ils

se sauverent tous trois par un souterrain ; en marchant la nuit par des routes détournées, ils sortirent en peu de jours du pays de Corinthe, mais ils errerent long-temps sur les côtes de la mer égée, avant que de pouvoir passer à Corcyre. Procles désespéré de leur évasion,

p278

fit passer des avis secrets pour confirmer Periandre dans tous ses soupçons, et le faire avertir que Melisse alloit bien-tôt arriver dans l' isle de Corcyre pour l' empoisonner ; l' infortuné roy de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir sa jalousie, et redoubler sa rage. Cependant Melisse et Lycophon arriverent à Corcyre avec leur conducteur, et se hâterent d' aller trouver Periandre ; il n' étoit pas dans son palais, mais dans une sombre forêt où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur : si-tôt qu' il voit de loin Melisse, la jalousie et la fureur s' emparent de son ame ; il court ; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant

p279

près d' elle il lui plonge un poignard dans le sein ; elle tombe en lui disant : ah ! Periandre, est-ce ainsi que vous récompensez mon amour et ma fidélité ? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d' une vie pleine de malheurs, et son ame s' envole vers les champs élysées, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophon voit sa mere nageant dans son sang, fond en larmes, et s' écrie : justes dieux vangez la mort d' une mere innocente, sur un pere barbare que la nature me défend de punir : après ces paroles, il ne parla plus, il s' enfonça dans le bois, et ne voulut jamais revoir son pere. Le fidèle corinthien qui l' accompagnoit, instruisit alors Periandre

p280

de l' innocence, et de la fidélité de Melisse, et de tous les maux que Procles lui avoit fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux roy de Corinthe s' aperçoit trop tard de sa crédulité, se livre à son desespoir, et se frappe du même poignard ; mais le coup ne fut point mortel ; il alloit lever le bras une seconde fois, on le retient ; il se jette sur le corps de Melisse, et repete souvent ces paroles : grand

Jupiter, consommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever. Ah, Melisse ! Melisse ! L'union la plus tendre devoit-elle finir par la cruauté la plus barbare ?
En prononçant ces mots, il porte

p281

ses mains à sa blessure qu'il veut déchirer, mais on l'arrête, et on le conduit à son palais ; il continue de refuser tout soulagement, et reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu'il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu'en lui montrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Procles ; cette esperance l'appaise, il se laisse guérir.

Si-tôt qu'il fut rétabli, il alla chez ses alliés représenter ses disgraces, et les crimes de l'usurpateur ; les thebains lui prêterent des troupes ; il assiege Corinthe, prend Procles prisonnier, et le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

p282

Lycophron resta toujours à Corcyre, et refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir dans un pere, le meurtrier d'une mere vertueuse qu'il avoit aimée tendrement. Periandre traîna le reste d'une vie malheureuse, sans jouir de sa grandeur ; il avoit poignardé une femme qu'il adoroit ; il aimoit un fils qui ne pouvoit soutenir sa presence ; il résolut enfin de se démettre de la royauté, de faire couronner son fils, et de se retirer à Corcyre pour y pleurer à jamais ses malheurs, et pour expier dans la retraite les crimes qu'il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaisseau qu'il envoya à Corcyre, pour chercher Lycophron, et pour

p283

le ramener à Corinthe ; le roy alloit souvent sur les bords de la mer impatient de voir arriver son fils ; le vaisseau parut enfin, Periandre courut avec empressement sur le rivage ; mais quelle fut sa surprise et sa douleur, lorsqu'il vit Lycophron dans un cercueil.

Les corcyréens gémissans sous le joug de Periandre, dont ils détestoient la barbarie, s'étoient révoltés ; et pour détruire à jamais la race du

tyran, ces cruels insulaires assassinerent
Lycophon, et le renvoyerent mort dans le vaisseau
pour marque de leur haine éternelle.
Periandre frappé de cet horrible spectacle, rentre
profondement en lui-même reconnoit la vengeance

p284

céleste, et s'écrite : j' ai violé les sermens faits
à un pere mourant ; je n' ai pas voulu rendre la
liberté à mes citoyens ; ô Melisse ! ô Lycophon !
ô dieux vangeurs ! Je n' ai que trop mérité tous les
maux qui m' accablent. Il fit préparer ensuite une
pompe funebre, et commanda à tout le peuple de s' y
trouver.

Cyrus qui avoit été present à ces funerailles,
apprit quelques jours après que Periandre avoit
ordonné à deux esclaves d' aller la nuit dans un lieu
qu' il leur marqua, tuer le premier homme qu' ils
rencontroient, et de jetter son corps dans la mer.
Periandre s' y rendit lui-même et fut assassiné. On
n' a jamais pû retrouver son

p285

corps, ni lui rendre les honneurs de la sépulture.
Ce prince s' étant livré à un désespoir sans
exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que
son ombre errante et vagabonde sur les rives du
Styx ne passat jamais dans le séjour des heros.
Quelle affreuse suite de crimes et de malheurs ! Le
mari poignarde sa femme, des sujets rebelles
assassinent leur prince, et le roy se fait immoler
lui-même. La justice vangeresse des dieux après
avoir éteint toute la famille du tyran, le poursuit
encore au-delà du tombeau. Quel spectacle, et
quelle instruction pour Cyrus ?
Il se hâte de quitter un lieu si plein d' horreurs,
et passe à Thebes, où il vit des nouveaux monumens

p286

des malheurs des rois. Il visita le tombeau
d' Oedipe et de Jocaste, et apprit l' histoire de
leur race infortunée, livrée à des discordes
éternelles. Il remarqua sur-tout que cette ville
fameuse avoit changé la forme de son gouvernement
qui pour lors étoit populaire. Il avoit vû des
révolutions semblables dans plusieurs villes de la
Grece. Tous ces petits états avoient été d' abord
monarchiques, mais par la foiblesse, ou la

corruption des princes, ils s' étoient changés en republiques.

LIVRE 5

p287

En sortant de Thebes, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l' Attique, et arriva bien-tôt à Athènes où regnoit Pisistrate : le jeune prince fut saisi d' admiration à la vûe des temples, des édifices et des richesses éclatantes d' une ville, où les sciences

p288

et les beaux arts fleurissoient ; il parvint enfin au palais du roy : l' architecture en étoit noble, et simple, et tous les ornemens en paroissoient nécessaires : sur les frizes se voyoient en bas relief les travaux d' Hercule, les exploits de Thesée, la naissance de Pallas et la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d' ordre ionien, dans une grande galerie ornée de peintures, de statues de bronze, et de marbre, et de tout ce qui pouvoit arrêter, et charmer les yeux. Pisistrate reçut le prince de Perse avec joye, et le fit asséoir auprès de lui : autour d' eux étoient rangés sur de riches tapis, les principaux senateurs et plusieurs jeunes athéniens. Un magnifique

p289

repas fut servi selon la mode du pays : on versa des vins les plus exquis dans des coupes d' or richement cizelées ; mais le sel attique, et la politesse athénienne qui regnoient dans la conversation de Pisistrate, faisoient le plus grand agrément du festin.

Pendant le repas le roy d' Athenes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées sous son regne, des causes de son exil, et de son rétablissement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inspirer de l' horreur. Il assaisonna ses discours de recits agréables, de traits vifs, et de tours ingenieux, qui repandoient la joye dans toute l' assemblée.

p290

Pisistrate se servoit ainsi avec adresse des charmes de la conversation, et de la liberté qui regne dans les festins, pour affermir son autorité, et se concilier l' amitié de ses citoyens. Les sénateurs et les jeunes athéniens qui l' écoutoient, sembloient en le regardant oublier leur aversion naturelle pour la monarchie.

Cyrus sentit avec plaisir par cet exemple, l' empire que les princes aimables peuvent acquérir sur le coeur des hommes, même les plus ennemis de leur puissance.

Le jour suivant Cyrus marqua à Pisistrate son impatience de connoître Solon, dont la réputation s' étoit répandue dans toute l' Asie. Ce philosophe avoit refusé de revenir

p291

à Athènes après ses voyages, parceque Pisistrate s' étoit fait déclarer roy ; mais ayant appris la sagesse, et la moderation de ce prince, il se réconcilia avec lui.

Solon avoit choisi sa demeure sur la colline de Mars, où se tenoit le fameux conseil de l' aréopage, près du tombeau des amazones. Pisistrate voulut y conduire le jeune prince, et le présenter lui-même au législateur d' Athènes.

Ce philosophe conservoit encore dans un âge très-avancé, les restes de son ancienne vivacité, cet enjouement, et ces graces qui ne vieillissent jamais. Il embrassa Cyrus avec cet attendrissement naturel aux vieillards, qui voyent

p292

de jeunes gens rechercher leurs conseils et leurs entretiens pour apprendre la sagesse. Pisistrate sachant que le dessein de Cyrus en visitant Solon, étoit de s' instruire à fond des loix d' Athènes, se retira, et les laissa seuls.

Pour s' entretenir avec plus de liberté et d' agrément, Solon conduisit Cyrus sur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable, et s' assirent au pied d' un chêne sacré.

De ce lieu l' on découvroit les plaines fertiles, et les montagnes escarpées de l' Attique qui bernoient la vûe d' un côté, et formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant et de plus sauvage. De l' autre part, le golfe Salonique

p293

en s' élargissant peu-à-peu, laissoit voir plusieurs isles qui sembloient flotter sur les ondes. Plus loin les côtes élevées de l' Argolide paroissoient se perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu' on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d' objets differens. Au-dessous d' eux la ville d' Athènes s' étendoit sur la pente d' un long côleau. Ses nombreux édifices s' élevoient les uns au-dessus des autres, et leur diversité monroit encore les differens âges de la republique. On y retrouvoit la premiere simplicité des temps héroïques, et l' on y admiroit la magnificence naissante dans le siecle de Solon.

p294

Ici l' on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins, et plusieurs maisons superbes d' une architecture réguliere. Là des tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d' une figure bizarre qui sentoît l' antiquité rustique et guerrière. La riviere d' Illissus qui couloit près de la ville, ajoutoit en serpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l' art. Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l' état général de la Grece, et sur-tout celui d' Athènes : le sage legislateur satisfit ainsi sa curiosité. Toutes les familles grecques descendent

p295

d' Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois differens peuples de la Grece ; aux éoliens, aux doriens, et aux ioniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs villes, et de ces villes sortirent Hercule, Thesée, Minos, et tous ces premiers heros à qui l' on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être recompensée dignement que dans les cieux. L' égypte inspira d' abord aux grecs le goût des arts et des sciences, les initia dans ses mysteres, et leur donna des dieux, et des loix. La Grece ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs republiques. Le conseil suprême

p296

des amphyctions, composé des deputés des principales villes, les réunissoit toutes dans la même vûe ;

c' étoit de conserver l' independance au dehors, et l' union au dedans.

Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrenée, et leur inspiroit l' amour d' une liberté soumise aux loix : mais ces idées pures ne subsisterent pas toujours. Tout dégenere chez les hommes : la sagesse et la vertu ont leurs vicissitudes dans le corps politique, comme la santé et la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces republicues, Athènes, et Lacédemone sont sans comparaison les principales. L' esprit, les graces, la politesse,

p297

toutes les vertus aimables, et propres pour la societé forment le caractere d' Athènes. La force, la temperance, les vertus guerrieres et la raison toute pure dépouillée d' ornemens, composent le génie des spartiates. Athènes aime les sciences et les plaisirs, tous ses goûts tendent à la volupté. La vie des spartiates est dure et sévere : toutes leurs passions se tournent du côté de l' ambition. De ce génie different des peuples, sont venues les differentes formes, et révolutions de leurs gouvernemens.

Lycurgue suivit son naturel austere, et le génie féroce de ses concitoyens, lorsqu' il réforma les abus de Lacédemone. Il crut que

p298

le bonheur de la patrie consistoit dans les conquêtes et dans la domination, c' est sur ce plan qu' il forma toutes les loix dont on vous a instruit à Sparte : je ne pouvois pas l' imiter.

Athènes dans sa naissance eut des rois, mais ils n' en avoient que le nom. Ils n' étoient point absolus comme à Lacédemone. Le génie des athéniens, si different de celui des spartiates leur rendit la royauté insupportable. Toute la puissance des rois presque restraite au commandement des armées, s' évanouissoit dans la paix : on en compte dix depuis Cecrops jusqu' à Thesée, et sept depuis Thesée jusqu' à Codrus qui s' immola lui-même pour le salut de la patrie : ses

p299

enfants Medon et Nilée disputerent pour la royauté. Les athéniens en prirent occasion de l' abolir tout-à-fait, et déclarerent Jupiter seul

roy d' Athènes ; spécieux prétexte pour favoriser la révolte, et secouer le joug de toute autorité réglée.

à la place des rois, ils créèrent sous le nom d' Archontes, des gouverneurs perpetuels ; mais cette foible image de la royauté parut encore trop odieuse. Pour en anéantir jusqu' à l' ombre, ils établirent des archontes decennaux : ce peuple inquiet et volage, ne se borna pas là, il ne voulut enfin que des archontes annuels, afin de resaisir plus souvent l' autorité suprême, qu' il ne transféroit qu' à regret à ses magistrats.

p300

Une puissance aussi limitée contenoit mal des esprits si remuans ; les factions, les brigues et les caballes renaissoient tous les jours : chacun venoit le livre des loix à la main disputer du sens de ces loix. Les génies les plus brillans sont ordinairement les moins solides ; ils croient que tout est dû à leurs talens superficiels : sous prétexte que tous les hommes naissent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, et ne prêchent cette égalité chimerique, que pour dominer eux-mêmes.

L' areopage institué par Cecrops, si reveré dans toute la Grece, et si célèbre par son intégrité qu' on dit que les dieux même ont deféré à son jugement, n' avoit

p301

plus d' autorité : le peuple s' en étoit emparé ; il jugeoit de tout en dernier ressort, mais ses décisions n' étoient pas fixes, parceque la multitude est toujours bizarre et inconstante. Tout irritoit les presumptueux ; tout soulevoit les imprudens ; tout armoit les furieux corrompus par une liberté excessive.

Athènes demeura ainsi long-temps hors d' état d' étendre sa domination ; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la dechiroient. C' est dans cette situation, que je trouvai ma patrie, lorsque j' entrepris de remedier à ses maux.

Dans ma jeunesse je m' étois abandonné au luxe, à l' intemperance,

p302

et à toutes les passions de cet âge : je n' en fus

guéri que par l' amour des sciences : les dieux m' en avoient donné le goût dès mon enfance. Je m' appliquai à l' étude de la morale et de la politique ; et ces connoissances eurent pour moi des charmes qui me degouterent bien-tôt d' une vie dereglée.

L' yvresse des passions s' étant dissipée par les réflexions serieuses, je vis avec douleur le triste état de ma patrie ; je formai le dessein de la secourir, et je communiquai mes vûes à Pisistrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeunesse.

Vous voyez, *lui dis-je*, les malheurs qui nous menacent. Une licence

p303

effrenée a pris la place de la vraye liberté ; vous descendez de Cecrops, je descens de Codrus : nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la royauté, mais gardons-nous bien d' y aspirer. Ce seroit faire un dangereux échange de passions, que d' abandonner la volupté qui ne fait tort qu' à nous-mêmes, pour suivre l' ambition qui pourroit ruiner la patrie : tâchons de la servir, sans vouloir y dominer.

Une occasion se presenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les athéniens me choisirent pour chef d' une expedition contre les mégariens qui s' étoient emparés de l' isle de Salamine. Je fis armer cinq cent hommes ; je débarquai

p304

dans l' isle, je pris la ville, et j' en chassai les ennemis. Ils s' opiniâtrèrent à soutenir leurs droits, et eurent recours aux lacedemoniens, qu' ils prirent pour juges : je plaidai la cause commune, et je la gagnai.

Ayant acquis par-là du crédit parmi mes citoyens, ils me presserent d' accepter la royauté, mais je la refusai ; je me contentai de la dignité d' archonte, et je m' appliquai à remedier aux maux publics. La premiere source de ces maux venoit des excès de l' autorité populaire. La monarchie moderée par un sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J' aurois voulu imiter Lycurgue en l' établissant ;

p305

mais je connoissois trop le naturel de mes citoyens

pour l' entreprendre. Je sçavois que s' ils se
laissoient dépouiller pour un moment de la puissance
souveraine, ils la reprendroient bien-tôt à force
ouverte. Je me contentai donc de moderer le pouvoir
excessif du peuple.

Je sentis que nul état ne peut subsister sans
subordination ; je distribuai le peuple en quatre
classes ; je choisis cent hommes de chaque classe
que j' ajoutai au conseil de l' areopage ; je montrai
à ces chefs que l' autorité suprême de quelque espece
qu' elle soit, est un mal nécessaire, pour empêcher
de plus grands maux ; et qu' on ne doit l' employer
que pour réprimer les passions des hommes. Je
représentai

p306

au peuple les malheurs qu' il avoit souffert en
s' abandonnant à ses propres fureurs : par-là je
disposai les uns à commander avec modération, et les
autres à obéir avec docilité.

Je fis punir séverement ceux qui enseignoient que
tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul
doit regler les rangs, et que le plus grand mérite
est l' esprit. Je fis sentir les funestes suites de
ces fausses maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle, est une
chimere fondée sur les fables poétiques des
compagnons de Cadmus, et des enfans de Deucalion ;
qu' il n' y a jamais eû de temps où les hommes soyent
sortis de la terre avec toute la force

p307

d' un âge parfait ; que c' étoit manquer de sens que
de donner ainsi des jeux d' imagination pour des
principes ; que depuis le siecle d' or l' ordre de la
génération avoit mis une dépendance, et une
inégalité nécessaire entre les hommes ; et qu' enfin
l' empire paternel avoit été le premier modèle de
tous les gouvernemens.

Je fis une loi, par laquelle il fut arrêté que tout
homme qui n' avoit jamais donné d' autres preuves de
son esprit que les saillies vives de son
imagination, les discours fleuris, et le talent de
parler de tout sans avoir jamais rien approfondi,
seroit incapable des charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, et

p308

lui dit : il me semble que le mérite seul distingue

les hommes. L' esprit est le moindre de tous les mérites, parcequ' il est toujours dangereux lorsqu' il est seul ; mais la sagesse, la vertu, et la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul doit commander aux autres, qui a plus de *sagesse* pour découvrir ce qui est juste, plus de *vertu* pour le suivre, et plus de *courage* pour le faire exécuter.

Le mérite, *reprit Solon*, distingue essentiellement les hommes, il devrait seul décider des rangs : mais l' ignorance et les passions nous empêchent souvent de le connoître ; l' amour propre fait que chacun se l' attribue : ceux qui en

p309

ont le plus, sont toujours modestes, et ne cherchent point à dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n' est quelquefois qu' un masque trompeur.

Les disputes, les discordes, les illusions seroient éternelles s' il n' y avoit point quelque moyen plus fixe, et moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite seul.

Dans les petites républiques ces rangs se reglent par *élection* : dans les grandes monarchies par la *naissance* . J' avoue que c' est un mal d' accorder les dignités à ceux qui n' ont aucun vrai mérite ; mais c' est encore un mal nécessaire, et cette nécessité est la source de presque tous les établissemens politiques : voilà la différence entre

p310

le droit *naturel* et le droit *civil* . L' un est toujours conforme à la plus parfaite justice : l' autre souvent injuste dans les suites qui en resultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confusion et le desordre.

Les rangs et les dignités ne sont que les ombres de la vraie grandeur : le respect extérieur et les hommages qu' on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n' appartient qu' à la vertu seule. N' est-ce pas une grande sagesse dans les premiers législateurs, d' avoir conservé l' ordre de la société en établissant des loix, par lesquelles ceux qui n' ont que l' *ombre* des vertus, se contentent de l' *ombre* de l' estime.

p311

Je vous conçois, dit Cyrus : la souveraineté, et les rangs sont des maux nécessaires pour contenir

les passions. Les petits doivent se contenter de mériter l'estime intérieure des hommes par leur vertu simple et modeste, et les grands doivent se persuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu'ils n'aient le vrai mérite. Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur bassesse, et les autres ne s'enorgueilleront point de leur grandeur. Les hommes sentiront qu'il faut des rois, et les rois n'oublieront point qu'ils sont hommes : chacun se tiendra à sa place, et l'ordre de la société ne sera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe : j'ai grande

p312

impatience d'apprendre vos autres loix. La seconde source, dit Solon, de tous les maux d'Athènes, étoit la richesse excessive des uns, et la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuse dans un gouvernement populaire, causoit des discordes éternelles. Pour remédier à ces desordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens. Le génie des athéniens qui les porte vers le luxe et les plaisirs, n'auroit jamais souffert cette égalité. Pour diminuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les sommes qui m'étoient dûes ; j'affranchis mes esclaves, et je ne voulus

p313

plus qu'il fut permis d'emprunter en engageant sa liberté. Jamais je n'ai goûté tant de plaisir qu'en soulageant les misérables : j'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parceque je n'avois pas de quoi distribuer à tous les malheureux. J'établis à Athènes cette grande maxime, que les citoyens d'une même république doivent sentir et plaindre les maux les uns des autres, comme membres d'un même corps. La troisième source de nos maux étoit la multiplicité des loix, marque aussi évidente de la corruption d'un état, que la diversité des remèdes en est une des maladies du corps. C'est encore ici où je ne pouvois

p314

pas imiter Lycurgue : la communauté des biens, et l'égalité des citoyens, avoient rendu inutile à

Sparte cette foule de loix, et de formes qui sont absolument nécessaires par-tout où se trouve l' inégalité des rangs et des biens. Je me contentai de rejeter toutes les loix qui ne servoient qu' à exercer le génie subtil des sophistes, et la science des jurisconsultes : je n' en réservai qu' un petit nombre, simples, courtes et claires : par-là j' évitai la chicanne, monstre inventé par la vaine subtilité des hommes pour anéantir la justice. Je fixai des temps pour finir les procès, et j' ordonnai des punitions rigoureuses, et deshonorantes pour les magistrats qui les étendoient

p315

au-de-là des bornes. J' abolis enfin les loix trop sévères de Dracon qui punissoient également de mort les moindres foiblesses, et les plus grands crimes : je proportionnai les punitions aux fautes. La quatrième source de nos maux étoit la mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités superficielles, le bel esprit, l' imagination brillante, la politesse effeminée. On négligeoit le coeur, la raison, les sentimens, et les vertus solides. On mettoit le prix aux hommes et aux choses selon les apparences, et non selon la réalité. On regardoit le frivole sérieusement, et les choses solides comme trop abstraites.

p316

Pour prévenir ces abus, j' ordonnai à l' areopage de veiller à l' éducation des enfans : je ne voulois pas qu' ils fussent élevés dans l' ignorance comme les spartiates, ni qu' on se bornât, comme auparavant, à leur apprendre *l' éloquence, la poësie et les sciences* qui ne servent qu' à orner l' imagination : je voulus qu' on les appliquât à toutes les connoissances qui fortifient la raison, et qui accoutument l' esprit à l' attention, à la pénétration, et à la justesse : la proportion des nombres, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l' univers, la grande science de remonter aux principes, descendre aux conséquences, et dévoiler l' enchaînement des vérités.

p317

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu' à exercer, et à former l' esprit pendant la tendre jeunesse. Dans un âge plus mûr les athéniens

étudient les *loix* , la *politique* , et
l' *histoire* , pour connoître les révolutions des
empires, les causes de leur établissement, et les
raisons de leur décadence ; en un mot, ils
s' instruisent de tout ce qui peut contribuer à la
connoissance de l' homme, et des hommes.
La cinquième et dernière source de nos maux étoit le
goût effrené des plaisirs : je sçavois que le génie

p318

des athéniens demandoit des amusemens et des
spectacles. Je sentis que je ne pouvois dompter ces
ames républicaines et indociles qu' en me servant de
leur penchant pour le plaisir, afin de les captiver
et de les instruire.

Je leur fis représenter dans ces spectacles, les
funestes suites de leur désunion et de tous les
vices ennemis de la société. Les hommes assemblés
dans un même lieu passaient ainsi des heures
entières à entendre une morale sublime : ils auroient
été choqués de préceptes, et de maximes ; il falloit
les éclairer, les réunir et les corriger sous
prétexte de les amuser : telles étoient mes loix.
Je vois bien, *dit Cyrus*, que vous

p319

avez plus consulté la nature que Lycurgue, mais
n' avez-vous pas aussi trop accordé à la foiblesse
humaine. Dans une république qui a toujours aimé la
volupté, il me paroît dangereux de vouloir unir les
hommes par le goût des plaisirs.

Je ne pouvois pas, *reprit Solon*, changer la
nature de mes citoyens. Mes loix ne sont pas
parfaites, mais elles sont les meilleures qu' ils
puissent supporter. Lycurgue trouva dans ses
spartiates, un génie propre pour toutes les vertus
heroïques ; je trouvai dans les athéniens, un
penchant pour tous les vices qui rendent effeminés.
J' ose dire que les loix de Sparte en outrant les
vertus, les transforment en

p320

défauts : mes loix au contraire, tendent à rendre
les foiblesses mêmes utiles à la société. Voilà tout
ce que peut faire la politique ; elle ne change
point les coeurs, elle ne fait que mettre à profit
les passions.

Je crus, *continua Solon*, avoir prévenu et guéri
la plûpart de nos maux par l' établissement de ces

loix ; mais l' inquiétude d' un peuple accoutumé à la licence, me causoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blâmoient mes reglemens ; les autres feignoient de ne les pas entendre : quelques-uns vouloient y ajouter ; d' autres vouloient en retrancher. Je sentis alors l' inutilité des plus excellentes loix, quand on n' a point une autorité fixe et stable

p321

pour les faire executer. Que le sort des mortels est malheureux ! En évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court risque de tomber dans l' esclavage : en fuyant les inconveniens de la royauté, on s' expose peu-à-peu à l' anarchie. De tout côté le chemin politique est bordé de precipices. Je vis que je n' avois encore rien fait. J' allai trouver Pisistrate, et je lui dis :
vous voyez tout ce que j' ai entrepris pour soulager les maux de l' état. Tous mes remedes sont inutiles, puisqu' il n' y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l' empire de la raison même ; l' autorité des loix le revolte ; chacun veut

p322

les reformer à sa mode. Je vais m' absenter pendant dix ans de la patrie ; j' éviterai par-là les embarras où je suis exposé tous les jours de gêner la simplicité de mes loix, en les multipliant, et en y ajoutant : tâchez pendant mon absence d' y accoutumer les athéniens : n' y souffrez aucun changement. Je n' ai pas voulu accepter la royauté qui m' étoit offerte ; un vrai législateur doit être desinteressé : mais pour vous, Pisistrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, et votre naturel doux vous empêchera d' abuser de votre autorité. Rendez les athéniens soumis, sans être esclaves, et reprimez leur licence, sans leur ôter la liberté. Fuyez le

p323

nom de *roy* , et contentez vous de celui d' *archonte* .
Après avoir pris cette resolution je partis aussi-tôt, et j' allai voyager en égypte et en Asie. Pendant mon absence, Pisistrate monta sur le trône malgré l' aversion des athéniens pour la royauté : son adresse et son courage l' y éleverent, sa douceur

et sa moderation l' y maintiennent. Il ne se distingue de ses citoyens, que par une exacte soumission aux loix ; il mene une vie simple et sans faste. De plus, étant descendu de Cecrops, les athéniens le respectent, parcequ' il n' a repris l' autorité de ses ancêtres, que pour le bien de la patrie. Pour moi, je vis ici solitaire, sans me mêler du gouvernement ;

p324

je me contente de présider à l' *areopage* , et d' expliquer mes loix, quand il s' élève quelque dispute.

Le prince de Perse comprit par les discours de Solon, les inconveniens d' un gouvernement populaire, et sentit que le despotisme de la multitude, est encore plus insupportable que l' autorité absolue d' un seul.

Cyrus instruit des loix de Solon, et du gouvernement des athéniens, s' appliqua ensuite à connoître leurs forces militaires ; elles consistoient principalement dans leurs flottes. Pisistrate conduisit Cyrus à Phalere, ville maritime située à l' embouchure de l' Illissus : c' étoit la retraite ordinaire des

p325

vaisseaux athéniens. Le fameux port de Pyrée fut bâti depuis par Themistocle.

Ils descendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d' Araspe, et de plusieurs sénateurs. Pendant qu' une musique delicieuse charmoit l' oreille, et regloit la manoeuvre des rames, Pisistrate entretenoit le prince des forces navales des athéniens, des projets qu' il meditoit pour les augmenter, des avantages qu' on pourroit en tirer pour la sureté de la Grece contre les invasions étrangères, et enfin de l' utilité du *commerce* pour la *marine* .

Jusques ici, *dit-il*, les athéniens ont songé plutôt à s' enrichir, qu' à s' agrandir ; c' est ce qui a été la

p326

source de notre luxe, de notre licence, et de nos discordes populaires. Par-tout où les citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs trésors, l' état n' est plus une république, mais une société de marchands, qui n' ont d' autre lien que la passion de s' enrichir ; ils ne songent plus à l' amour

généreux de la patrie ; ils croient pouvoir y renoncer, quand le bien général est contraire à leurs intérêts particuliers.

J' ai tâché de prévenir ces inconveniens ; nos vaisseaux subsistent par leur negoce pendant la paix, et pendant la guerre, ils servent à défendre la patrie. Par là le commerce contribue non seulement à enrichir les citoyens, mais

p327

aussi à augmenter les forces de l' état. Il ne diminue point les vertus militaires, et le bien public s' accorde avec celui de chaque particulier. C' est ainsi que Pisistrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere : son port s' étendoit en forme d' un croissant ; de grosses chaînes le traversoient pour servir de barriere aux vaisseaux : plusieurs tours régnoient de distance en distance pour faire la sureté du mole.

Pisistrate avoit fait préparer un combat naval. Les vaisseaux s' arrangent, une forêt de mâts forme d' une part trois allées à perte de vûe, tandis qu' une triple flotte se recourbant en demie lune, éleve sur l' onde une forêt

p328

opposée. Les soldats pesamment armés étoient placés sur les ponts, les archers et les frondeurs occupoient la proue et la poupe.

La trompette guerriere donne le signal : les navires se reculent d' abord, s' avancent ensuite, et se choquent avec impetuosité ; ils s' entrepercent et se fracassent avec leurs éperons pointus, armés de fer : ceux-ci heurtent à la proue, ceux-là à la poupe, d' autres aux deux côtés, tandis que les vaisseaux attaqués avancent leurs rames pour rompre la violence du choc. Les deux flottes s' entremêlent, s' accrochent, s' attaquent de près. Ici les soldats s' élancent de l' un à l' autre bord ; là ils jettent des ponts pour passer dans les vaisseaux ennemis.

p329

La mer est déjà couverte d' hommes qui nagent au milieu des avirons rompus, et des bancs de rameurs. On continue ce spectacle pendant plusieurs heures, pour montrer au prince toute la différente manoeuvre des vaisseaux, pendant un combat naval. Aussi-tôt qu' il fut fini, Cyrus descendit au port pour voir la construction des navires, et pour

s' instruire des noms et des usages de chacune de leurs différentes parties.

Le lendemain il monta avec Pisistrate dans un char superbe : ils retournerent ensemble à Athènes par une terrasse qui régnoit le long des bords de la riviere d' Illissus.

Pendant le chemin, le prince

p330

de Perse pria le roy d' Athènes de lui apprendre le détail des différentes révolutions qui étoient arrivées sous son règne ; et Pisistrate contenta ainsi sa curiosité.

Vous sçavez que deux factions dechiroient l' état, lorsque je montai sur le trône : Lycurgue et Megacles en étoient les chefs. Solon appaisa nos discordes par la sagesse de ses loix, et partit bien-tôt après pour l' Asie : pendant son absence, je tâchai de gagner le coeur des athéniens ; j' obtins par mes artifices et par mon adresse, des gardes pour ma personne ; je m' emparai de la forteresse, et je me fis proclamer roy.

p331

Pour me concilier de plus en plus l' amitié du peuple, je meprisai l' alliance de tous les princes de la Grece, et j' épousai Phya, fille d' un riche athénien de la tribu péanée. L' amour s' accordoit avec la politique ; Phya ajoutoit à une beauté merveilleuse, toutes les qualités dignes du trône, et toutes les vertus d' une ame noble : je l' avois aimée dès ma tendre jeunesse ; mais l' ambition m' avoit distrait de cet amour.

Après avoir gouverné paisiblement pendant quelques années, l' inconstance des athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles, et du peuple contre moi, sous prétexte que j' épuisais les tresors de l' état

p332

pour entretenir des flottes inutiles : il répandit avec art que je ne faisois augmenter les forces navales, que pour me rendre maître de la Grece, et pour detruire ensuite la liberté des athéniens ; il trama une conspiration secrette contre ma vie ; il communiqua ses desseins à Megacles qui en eut horreur, et m' en fit avertir.

Je pris toutes les precautions nécessaires pour ne pas devenir la victime de la jalousie de Lycurgue :

mais il trouva le moyen de soulever le peuple, dont la fureur alla jusqu' à mettre le feu à mon palais pendant la nuit. Je courus vers l' appartement de Phya, il étoit déjà consumé par les flammes : je n' eus que le temps de me sauver

p333

avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l' obscurité, et je m' enfuis dans l' isle de Salamine, où je fus caché deux années entieres. Je croyois que Phya étoit perie dans l' incendie, et quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon épouse, que la perte de ma couronne.

Pendant mon exil, la haine de Megacles se ralluma contre Lycurgue, et la ville fut livrée à de nouvelles discordes. Je fis instruire Megacles de mon sort et de ma retraite : il me fit proposer de revenir à Athènes, et m' offrit sa fille en mariage. Pour engager les athéniens à favoriser nos projets, nous eumes

p334

recours à la religion ; nous gagnâmes les prêtres de Minerve, et je quittai l' isle de Salamine.

Megacles me joignit à un temple qui étoit à quelques stades d' Athènes ; il étoit accompagné de plusieurs sénateurs, et d' une foule de peuple. On offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes ; le pontife déclara au nom de la déesse, que sa ville ne pouvoit être heureuse qu' en me rétablissant, et je fus couronné solennellement. Pour imposer davantage au peuple, Megacles fit choisir parmi les jeunes prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse ; on l' a fit armer comme la fille de Jupiter ; la redoutable Egide couvroit sa

p335

poitrine ; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé : je montai avec elle dans un char de triomphe, et nous fumes conduits à la ville, précédés par des trompettes et des herauts qui crioient à haute voix, *peuples d' Athènes, recevez Pisistrate que Minerve voulant honorer au-dessus des autres mortels, vous ramene par sa prêtresse .*

On ouvrit les portes de la ville, et nous allâmes à la forteresse, où l' on devoit célébrer mes

nôces ; la prêtresse descendit de son char, et me prenant par la main, elle me mena dans l'intérieur du palais : quand nous fûmes seuls, elle leva son voile,

p336

et je reconnus que c' étoit *Phya* ; jugez de mes transports ; mon amour et mon ambition étoient satisfaits et couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, comment elle s' étoit sauvée des flammes, et sa retraite dans le temple de *Minerve*, sur le bruit qui s' étoit répandu de ma mort certaine.

Megacles voyant ses projets déconcertés par le retour de la reine, ne songea qu' à me déposséder de nouveau : il se persuada que j' avois été de concert avec *Phya* pour le tromper : il fit répandre le bruit à Athènes que j' avois corrompu le pontife, et que je m' étois servi de

p337

la religion pour abuser le peuple. On se souleva une seconde fois contre moi, et on assiégea la forteresse : *Phya* voyant les cruelles extrémités où j' étois réduit, et craignant pour moi la fureur d' un peuple superstitieux, et irrité, prit la résolution de me quitter. Je n' appris son départ que par cette lettre.

il seroit injuste de priver les athéniens d' un roy comme Pisistrate ; il peut seul sauver la patrie de sa ruine : je veux me sacrifier au bonheur de mes citoyens, et Minerve m' inspire ce sacrifice pour sa ville favorite.

cet exemple de générosité me remplit d' admiration, me combla de douleur, et redoubla ma tendresse.

p338

Megacles ayant appris la fuite de *Phya* me fit offrir la paix à condition de répudier la reine pour épouser sa fille ; mais je résolus de renoncer à ma couronne plutôt que de trahir mon devoir et mon amour. Le siège recommença avec plus de fureur que jamais : enfin après une longue résistance, je fus obligé de céder. Je quittai l' Attique, et je me sauvai dans l' Eubée.

J' errai pendant long-temps, mais ayant été découvert et poursuivi par *Megacles*, je me retirai dans l' isle de *Naxos*. J' entrai dans un temple de

Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice
d' Athènes : après avoir achevé ma priere, je vis
sur l' autel une

p339

urne qui attira mes regards : je m' approchai et je
lus cette inscription. *ici reposent les cendres de
Phya qui aime Pisistrate et sa patrie, jusqu' à
se sacrifier pour leur bonheur.*

ce triste spectacle renouvela toutes mes peines,
cependant je ne pouvois m' arracher de ce lieu
funeste : j' y venois sans cesse pleurer mes
malheurs. C' étoit la seule consolation qui me
restoit dans une solitude affreuse, où je souffris
la faim, la soif, l' inclémence des saisons, et
toutes sortes de miseres.

Tandis que je m' y livrois aux plus cruelles
réflexions dans un profond silence, je ne sçai si
ce fut une vision ou un songe divin,

p340

mais le sommet du temple s' ébranla, et
s' entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle
qu' elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, et
je crus l' entendre prononcer ces paroles d' un ton
fier et ménaçant : *c' est ainsi que les dieux
punissent ceux qui abusent de la religion, pour
flatter leurs desirs ambitieux.* une sainte
horreur s' empare de mon ame, la présence de la
divinité me confond, et me dévoile tous mes crimes ;
je demeure long-temps immobile et insensible.
Dans ce moment mon coeur fut changé ; je reconnus
la vraie source de mes malheurs : je détestai la
fausse politique, qui se sert des ruses, des
artifices, et de la basse

p341

dissimulation. Je résolus de n' employer à l' avenir
que des voyes nobles, justes, et magnanimes, et de
rendre les athéniens heureux, si les dieux
s' appaisoient, et me permettoient de remonter sur
le trône. Les dieux s' appaisèrent en effet, et me
délivrèrent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les argiens, et plusieurs
villes de la Grece à me secourir. J' allai le
joindre dans l' Attique : je pris d' abord Marathon,
et je m' avançai vers Athènes. Les athéniens sortirent
de la ville pour me combattre : je fis monter à
cheval une troupe d' enfans pour leur dire que mon

dessein n' étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire

p342

régner les loix de Solon. Cette modération les rassura, ils me reçurent avec des acclamations de joye, et je remontai une troisième fois sur le trône. Depuis ce temps, mon règne ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athènes, Solon et Pisistrate le conduisirent aux spectacles publics. On ne connoissoit pas encore les théâtres superbes, les décorations pompeuses, ni les regles ingénieuses qu' on inventa depuis. La tragédie n' étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles, mais elle répondoit à toutes les vûes politiques qu' on avoit eû en l' établissant.

Les poètes grecs dépeignoient ordinairement dans leurs pièces

p343

dramatiques la tyrannie des rois, pour fortifier l' opposition que les athéniens avoient pour la royauté ; mais Pisistrate fit représenter la délivrance d' Andromede. Le poète avoit répandu dans sa tragedie plusieurs louanges, qui étoient d' autant plus délicates, qu' elles pouvoient être appliquées non seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce héros.

Après ce spectacle, Solon mena le jeune prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais aussi agréable que celui qu' il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique et les principales parties de la tragedie qu' il ne connoissoit

p344

pas encore. Solon qui étoit poète lui dit : le théâtre est un tableau vivant des vertus, et des passions humaines. L' esprit trompé par l' imitation croit voir les objets : tout paroît present et non représenté.

Vous avez lû autrefois notre poète Homere, on n' a fait que racourcir le poème épique pour composer le dramatique : l' un est une action recitée, l' autre est une action représentée ; l' un raconte le triomphe successif de la vertu sur les vices, et sur la fortune ; l' autre fait voir les maux inopinés

causés par les passions. Dans l' un on peut prodiguer le merveilleux et le surnaturel, parcequ' il s' agit des actions héroïques que les dieux seuls inspirent ;

p345

dans l' autre il faut joindre le surprenant au simple, et montrer le jeu naturel des passions humaines. En entassant merveilles sur merveilles, on transporte l' esprit au de-là des bornes de la nature, mais on ne fait qu' exciter l' admiration ; en peignant au contraire les effets que les vertus et les vices produisent au dehors et au dedans de nous, on ramene l' homme à lui-même, et l' on interesse le coeur en amusant l' esprit.

Pour atteindre au genre sublime, il faut que le poëte soit philosophe. Les fleurs, les graces, et les peintures les plus aimables ne flattent que l' imagination ; elles laissent notre coeur vuide, et notre esprit sans lumiere. Il faut répandre

p346

par-tout les principes solides, les sentimens nobles, et les divers caracteres, pour faire connoître la *vérité* , la *vertu* , et la *nature* . On doit peindre l' homme tel qu' il est, et tel qu' il paroît dans son naturel et dans ses déguisemens, afin de présenter à l' esprit un tableau conforme à l' original, où l' on voit presque toujours le contraste bizarre de defauts, et de vertus. Il faut cependant ménager la foiblesse de l' esprit, trop de moralités ennuyent, trop de raisonnemens refroidissent. On doit tourner les maximes en action, montrer les grandes idées par un seul trait, et instruire plutôt par les moeurs qu' on donne aux héros, que par leurs discours. Voilà les grandes regles fondées

p347

sur la nature de l' homme : voilà les ressorts qu' il faut remuer pour faire servir le plaisir à l' instruction. Je prévois qu' on pourra un jour perfectionner ces regles : jusqu' ici je me suis contenté de rendre le théâtre une école de philosophie pour les jeunes athéniens, et de faire servir les spectacles à leur éducation. C' est méconnoître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d' un coup à la sagesse par la contrainte et la severité. Dans une jeunesse vive et bouillante, on ne peut fixer l' attention de

l'esprit qu'en l'amusant. Cet âge est toujours en garde contre les préceptes : il faut pour les lui faire goûter, les déguiser sous la forme du plaisir.

p348

Cyrus admira les grandes vûes politiques et morales du poëme dramatique, et sentit en même temps que les principales regles de la tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient fait sur lui.

Je vois à present, *dit-il*, que les égyptiens ont grand tort de mépriser les grecs et sur-tout vos athéniens : ils regardent vos graces, vos délicatesses, et vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens superflus, des gentilleses qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, et la foiblesse

p349

de votre génie qui ne sçait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connoissez plus parfaitement la nature humaine, et que vous sçavez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut interesser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvemens violens, et les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous, les nuances fines des pensées, et des passions humaines, et que nous ne connoissons point ces plaisirs doux et tendres qui naissent des sentimens délicats.

Solon touché de la politesse de ce discours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embrassant avec

p350

tendresse : heureuse la nation gouvernée par un prince qui parcourt la terre et les mers pour rapporter dans sa patrie tous les trésors de la sagesse.

Cyrus se prépara enfin à partir d'Athènes : en quittant Pisistrate et Solon, il leur fit les mêmes promesses qu'il avoit fait à Chylon et à Léonidas, d'être toujours l'allié fidèle de la Grece : il s'embarqua avec Araspe au port de Phalere sur un vaisseau rhodien, qui faisoit voile pour la Crete.

Le dessein du prince de Perse en passant dans cette isle, étoit non seulement d' étudier les loix de Minos, mais aussi de voir Pythagore qui s' y étoit arrêté, avant que d' aller à Crotone : tous les mages de l' orient

p351

chez qui ce sage avoit voyagé, en avoient parlé à Cyrus avec éloge ; on le regardoit comme le plus grand philosophe de son siecle, et celui qui entendoit le mieux l' ancienne religion d' Orphée : ses disputes avec Anaximandre le physicien, avoient rempli la Grece, et partagé tous les esprits ; Araspe s' en étoit fait instruire par les philosophes d' Athènes, et voici ce qu' il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pythagore descendu des anciens rois de l' isle de Samos, avoit aimé la sagesse dès sa tendre enfance ; il marquoit dès-lors un génie supérieur, et un goût dominant pour la vérité. Comme il n' y avoit à Samos aucun philosophe

p352

qui pût remplir l' avidité qu' il avoit d' apprendre, il en sortit à l' âge de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu' il ne trouvoit pas dans sa patrie ; après avoir voyagé pendant plusieurs années en égypte et en Asie, il retourna enfin dans son isle, plein de toutes les sciences des chaldéens, des égyptiens, des gymnosophistes, et des hébreux ; la sublimité de son esprit égaloit l' étendue de ses connoissances, et les sentimens de son coeur surpassoient l' une et l' autre ; son imagination vive et féconde, ne l' empêchoit pas de raisonner avec justesse.

Anaximandre avoit passé de Milet sa patrie dans l' isle de Samos ; il avoit tous les talens qu' on

p353

peut acquerir par l' étude, mais son esprit étoit plus subtil que profond, ses idées plus brillantes que solides, et son éloquence séductrice étoit pleine de sophismes : impie jusques dans le fond de l' ame, il affectoit tous les dehors d' une superstition outrée ; il divinisoit les fables poétiques ; il s' attachoit au sens littéral des allégories ; il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgaires, afin de dégrader la religion, et de la rendre monstrueuse.

Pythagore s'opposa hautement à ces funestes
maximes, et tâcha de purifier la religion des
opinions absurdes qui la deshonorioient ;
Anaximandre se couvrant du voile d'une hypocrisie
profonde,

p354

prit de-là occasion de l'accuser d'impiété.
Il employa les ressorts les plus cachés pour aigrir
le peuple, et pour allarmer Polycrate, qui regnoit
à Samos ; il s'adressa aux philosophes de toutes
les sectes, et aux prêtres des divinités
différentes, pour leur persuader que le sage samien
en enseignant l'unité d'un seul principe, détruisoit
les dieux de la Grece : le roy estimoit et aimoit
Pythagore ; cependant il se laissa surprendre par
les discours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit
parvenir jusques à lui : le sage fut banni de la
cour, et obligé d'abandonner sa patrie.
Le récit de cet événement augmenta le desir qu'avoit
Cyrus, de

p355

voir le philosophe, et de connoître le détail de sa
dispute. Les vents continuerent à être favorables,
et le vaisseau aborda en peu de jours à l'isle de
Crete.

LIVRE Ë

p1

Cyrus ne fut pas plutôt
arrivé en Crete, qu'il
se hâta d'aller à Gnossus
capitale de cette isle, où l'on admire
le fameux labyrinthe de Dedale,
et le superbe temple de Jupiter
olympien : ce dieu y est représenté
sans oreilles, pour marquer

p2

que le souverain maître de
l'univers n'a pas besoin d'organes
corporels, pour entendre les
plaintes et les prieres des humains.
Dans une grande enceinte, au

milieu d' un bois sacré, s' élève un
magnifique bâtiment. On entre
d' abord par un portique de vingt
colonnes de granite oriental ; la
porte est de bronze d' une riche
sculpture ; deux grandes figures
ornent le portail, l' une représente
la *vérité* , l' autre la *justice* .
L' intérieur est une voute immense,
éclairée seulement par le
haut, pour dérober à la vûe tous
les objets du dehors, excepté celui
du ciel ; le dedans du temple

p3

est un peristyle de porphyre, et de
marbre numide.
L' on y voit de distance en distance
plusieurs autels consacrés
aux dieux célestes, et les statues
des divinités terrestres s' élèvent
entre chaque colonne. Le dôme
est couvert de lames d' argent, et
le dedans de ce dôme est orné des
simulachres des héros qui ont mérité
l' apothéose.
Cyrus entre dans ce temple ;
le silence et la majesté du lieu le
remplissent de crainte et de respect ;
il se prosterne, et adore la divinité
présente : il avoit appris de Zoroastre
que le Jupiter olympien

p4

des grecs, étoit le même que l' Oromaze
des perses, et l' Osiris des
égyptiens.
Il parcourt ensuite toutes les
merveilles de l' art qui éclatent
dans ce lieu ; il fut moins frappé
de la richesse, et de la magnificence
des autels, que de la noblesse
et de l' expression des statues :
comme il avoit appris la
mythologie des grecs, il reconnut
sans peine toutes les divinités,
et tous les mysteres qu' on
avoit dépeints dans les figures allégoriques
qui se présentoient à sa

vûe.

Ce qui attira sur-tout l' attention
du jeune prince, fut de voir que
chaque divinité céleste tenoit
dans sa main une table d' or : sur

p5

ces tables étoient gravées les hautes
idées de Minos sur la religion,
et les différentes réponses que les
oracles rendirent à ce législateur,
lorsqu' il les consulta sur la nature
des dieux, et sur le culte qu' ils
demandent.

Sur la table de Jupiter olympien
on lisoit ces paroles : *je donne
l' être, la vie, et le mouvement à
toutes les créatures... etc. .*

Sur celle de Pallas : *les dieux
se font sentir au coeur... etc. .*

p6

Sur celle de la déesse Uranie :
*les loix divines ne sont pas des
chaînes qui nous lient... etc. .*

Sur celle d' Apollon pythien,
on voyoit cet ancien oracle : *les
dieux habitent avec moins de plaisir
dans le ciel... etc. .*

Tandis que Cyrus méditoit le
sens sublime de ces paroles, un
vieillard vénérable entre dans le
temple, se prosterne devant la statue
d' Harpocrate, et y demeure
long-temps enseveli dans un profond
silence. Cyrus soupçonne

p7

que c' est Pythagore, mais il
n' ose interrompre sa priere.
Pythagore, car c' étoit lui-même,
ayant rendu ses hommages aux
dieux, se leve, et apperçoit les
deux étrangers : il croit voir dans
l' air et dans le visage de Cyrus,
les mêmes traits que Solon lui
avoit dépeints, en lui annonçant
le départ de ce prince pour la
Crete ; il l' aborde, le salue et se

fait connoître à lui.
Le sage Samien pour ne pas interrompre
plus long-temps le silence
qu' on doit garder dans un
lieu destiné au culte des immortels,
mena Cyrus et Araspe dans
le bois sacré voisin du temple.
Alors Cyrus lui dit : ce que j' ai
vû sur les tables d' or, me donne

p8

une haute idée de votre religion.
Je me suis hâté de venir ici non-seulement
pour connoître les loix
de Minos, mais encore pour apprendre
de vous la doctrine d' Orphée
sur le siecle d' or : on m' a dit
qu' elle ressemble à celle des perses
sur l' empire d' Oromaze, et à
celle des égyptiens sur le regne
d' Osiris. Je me plais à voir dans
tous les pays les traces de ces grandes
vérités ; daignez me développer
ces traditions antiques.
Solon, *reprit Pythagore*, m' a
fait sçavoir votre départ pour cette
isle ; je devois aller à Crotone,
mais j' ai differé mon voyage pour
avoir le plaisir de voir un héros,
dont la naissance et les conquêtes
ont été prédites par les oracles

p9

de presque toutes les nations : je
ne vous cacherai rien des mysteres
de la sagesse, parceque je sçai que
vous ne deviendrez un jour le conquerant
de l' Asie, que pour en
être le législateur.
Ils s' assirent ensuite près d' une
statue de Minos placée au milieu
du bois sacré, et le philosophe
leur enseigna la mythologie des
premiers grecs, en se servant du
style poétique d' Orphée, qui rendoit
sensibles par ses peintures,
les vérités les plus sublimes.
Pendant le siecle d' or les
habitans de la terre vivoient dans

une innocence parfaite : tels que
sont les champs élysées pour les

p10

héros, tel étoit alors l' heureux
séjour des hommes ; on n' y connoissoit
point les intemperies de
l' air, ni le combat des élemens ;
les aquilons n' étoient pas encore
sortis de leurs grottes profondes ;
les zephirs seuls animoient tout
par leurs douces haleines : on n' y
ressentoit jamais ni les ardeurs de
l' été, ni les rigueurs de l' hiver ; le
printemps couronné de fleurs, s' unissoit
à l' automne chargée de
fruits ; la mort, les maladies et
les crimes n' osoient approcher de
ces lieux fortunés.
Tantôt ces premiers hommes
se reposant dans les bocages odoriferans
sur des gazons toujours
verts, goutoient les plaisirs purs
de l' *amitié* ; tantôt assis à la table

p11

des dieux, ils se rassasioient de
Nectar et d' Ambroisie ; quelquefois
Jupiter suivi de toutes les divinités
atteloit son char aîlé, et les
conduisoit au-dessus des cieux : les
poètes n' ont point connu ni célébré
ce *lieu suprême* ; là les ames
voyoient la verité, la justice et la
sagesse dans leur source ; là elles
contemploient par les yeux du pur
esprit, l' essence premiere dont Jupiter
et les autres dieux ne sont
que des rayons ; là elles se nourrissoient
de cette vûe, jusqu' à ce
que n' en pouvant plus soutenir la
splendeur, elles redescendoient
dans leur séjour ordinaire.
Les dieux frequentoient alors
les jardins des Hesperides, et prenoient
plaisir à converser avec les

p12

hommes : les bergeres étoient aimées

des dieux, et les déesses ne
dédaignoient point l' amour des
bergers ; les graces les accompagnoient
par-tout, et ces graces
étoient les vertus mêmes. Mais
hélas ! Ce siecle d' or ne dura pas
long-temps.

Un jour les hommes ne suivirent
point le char de Jupiter, ils
resterent dans le champ d' Hecate,
s' enyvrent de nectar, perdirent
leur goût pour la verité
pure, et diviserent l' amour du *plaisir* ,
d' avec l' amour de l' *ordre* . Les
bergeres se regarderent dans les
fontaines, et devinrent idolatres
de leur propre beauté ; chacune
ne fut plus occupée que d' elle-même ;
l' amour abandonna

p13

la terre, et avec l' amour toutes les
divinités célestes disparurent : les
dieux silvains furent changés en
satyres, les napées en bacchantes,
et les nayades en syrenes ;
les vertus et les graces se séparèrent,
et le faux amour de soi-même,
pere de tous les vices, enfanta
la volupté source de tous les
maux.

Toute la nature change de forme
dans cette sphere inférieure :
le soleil n' a plus la même force
ni la même douceur, sa lumiere
s' obscurcit ; la terre s' enveloppe
d' une croute épaisse, opaque, et
difforme ; les jardins des Hesperides
sont détruits, notre globe s' écroule ;
les abymes s' ouvrent, et
l' inondent ; il se divise par les

p14

mers en isles et en continens ; les
collines fertiles s' élevent en rochers
escarpés ; les vallons agréables
deviennent des précipices affreux :
on ne voit plus que les ruines
de l' ancien monde noyé dans

les eaux.

Les aîles de l' ame sont abbatues ;
son char subtil se brise, et les esprits
sont précipités dans des corps
mortels, où ils subissent plusieurs
metempsychoses, jusqu' à ce qu' ils
soient purgés de leurs crimes par
des peines expiatrices. C' est ainsi
que le siecle de fer succeda au siecle
d' or : il durera dix mille ans ;
pendant ce temps Saturne se cache
dans une retraite inaccessible ;
mais à la fin il reprendra les rênes
de son empire, et rétablira l' univers

p15

dans son premier éclat : alors
toutes les ames seront réunies à leur
principe.

Voilà, *continue Pythagore*, l' allégorie
par laquelle Orphée et les
sybilles nous ont fait comprendre
le premier état de l' homme, et le
malheur où il est tombé. Le corps
mortel qui nous enveloppe est la
punition de nos crimes, et le désordre
de notre coeur, est une
marque évidente de notre dégradation.
Je vois bien, *dit Cyrus*, que les
principes de Zoroastre, d' Hermés,
et d' Orphée sont les mêmes :
toutes leurs allégories sont pleines
des vérités les plus sublimes. Pourquoi
donc vos pontifes veulent-ils
tout reduire au seul culte extérieur ?

p16

Ils ne m' ont parlé de Jupiter que
comme d' un legislateur qui promettoit
son nectar et son ambroisie,
non aux vertus solides, mais
à la croyance de certaines opinions,
et à l' observance de quelques
cérémonies extérieures qui
ne servent ni à éclairer l' esprit,
ni à épurer le coeur.

La corruption des prêtres, et
leur avarice, est, *reprend Pythagore*,
la source de tous ces maux. Les

ministres des dieux établis d'abord
pour rendre les hommes
bons, tournent souvent le sacerdoce
en un vil métier, et ne s'attachent
quelquefois qu'au spectacle
de la religion. Les hommes vulgaires
n'entendant plus le sens mystérieux
des rites sacrés, tombent

p17

dans la superstition, pendant que
les esprits téméraires se livrent à
l'impiété.

Voilà la source des différentes
sectes qui inondent la Grèce : les
unes méprisent ce que l'antiquité
a de plus pur ; les autres nient la
nécessité d'un culte ; d'autres attaquent
la sagesse éternelle, à
cause des maux et des crimes qui
arrivent ici bas. Anaximandre et
son école audacieuse osent soutenir
*que la nature, et Dieu sont la
même chose* . Chacun se forme un
système à sa mode, sans respecter
la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer
Anaximandre, dit à Pythagore : on
m'a raconté la cause de vos disgrâces,
et de votre exil ; j'ai un grand

p18

désir de savoir le détail de votre
dispute avec le philosophe milesien :
apprenez-moi comment vous
avez combattu sa doctrine ? J'en
aurai peut-être besoin pour me
garantir de ces maximes dangereuses.
J'ai déjà vu à Écbatane plusieurs
mages qui parloient le même
langage qu'Anaximandre : les égarements
de l'esprit humain sont à-peu-près
les mêmes dans tous les
pays, comme dans tous les temps.
Le détail de cette dispute, *repond
Pythagore*, sera long, mais
je n'affecterai point de l'abréger,
de peur d'y jeter de l'obscurité.
En retournant à Samos, après

une longue absence, je trouvai
qu' Anaximandre, déjà fort avancé
en âge, avoit répandu par-tout

p19

sa doctrine impie : les jeunes gens
l' avoient adoptée ; le goût de
la nouveauté, l' envie de flatter
leurs passions, la vanité de se croire
plus habiles que les autres hommes,
les avoient éblouis et entraînés
dans ces erreurs.
Pour remédier à ces maux, j' attaquai
les principes du milesien : il
me fit citer devant un tribunal
de pontifes dans le temple d' Apollon,
où le roy et tous les
grands étoient assemblés : il commença
par présenter ma doctrine
sous la forme la plus odieuse ; il
donna des tours faux, et malins
à mes paroles ; il tâcha de me rendre
suspect de l' impiété dont il étoit
lui-même coupable. Alors je me
levai, et je parlai de cette manière.

p20

ô roy ! Image du grand Jupiter,
pontifes d' Apollon, et
vous citoyens de Samos, écoutez-moi
et jugez de mon innocence.
J' ai voyagé chez tous les
peuples de l' univers, pour apprendre
la sagesse, qui ne se rencontre
que dans la tradition des anciens :
j' ai découvert que dès l' origine des
choses on n' adoroit qu' un seul principe
éternel ; que tous les dieux
de la Grece ne sont que des noms
différens pour exprimer les attributs
de la divinité, les propriétés
de la nature, ou les vertus des
héros.
Je trouve que c' est une maxime
constante chez toutes les nations,
que les hommes ne sont plus ce
qu' ils étoient pendant le siècle d' or ;

p21

qu' ils se sont avilis et dégradés ;
que la religion est le seul moyen
de rétablir l' ame dans sa première
grandeur, de faire croître de nouveau
ses aîles, et de l' élever aux
régions étherées d' où elle est tombée.
Il faut d' abord devenir *homme*
par les vertus civiles et sociables ;
il faut ensuite ressembler aux dieux
par cet amour du *beau* , qui fait
aimer la vertu pour elle-même :
voilà le seul culte digne des immortels,
et voilà toute ma doctrine.
Anaximandre se leve au milieu
de l' assemblée ; son âge, ses talents
et sa réputation attirerent
l' attention, et firent regner partout
un profond silence. Pythagore,

p22

dit-il, détruit la religion par
ses raffinemens : son amour du
beau est une chimere. Consultons
la nature, pénétrons tous les plis et
les replis du coeur humain, interrogeons
les hommes de toutes les
nations, nous verrons que l' amour
propre est la source de toutes nos
actions, de toutes nos passions, et
même de toutes nos vertus. Pythagore
se perd dans les raisonnemens
abstraites : je me borne à la simple
nature, j' y trouve tous mes principes,
le sentiment de tous les
coeurs les autorise, et les preuves
de sentiment sont les plus courtes
et les plus convaincantes.
Anaximandre, *dis-je alors*, substitue
les passions à la place des
sentimens ; il affirme hardiment,

p23

mais il ne prouve rien : je n' agis
pas de même, voici mes preuves.
Les dieux font le bien pour le
seul amour du bien ; l' ame est une
parcelle de leur substance ; elle peut
par consequent les imiter, elle

peut aimer la vertu pour elle même :
telle est la nature primitive de
l' homme ; Anaximandre ne sçauroit
le nier, sans renverser la religion.
Cette doctrine influe sur tous
les devoirs de la société : si l' on ne
peut rien aimer que par rapport à
soi, tous les citoyens se regarderont
peu-à-peu comme des êtres
indépendans faits pour eux-mêmes.
On ne pourra plus sacrifier
ses intérêts particuliers pour le bien
général : on détruira les sentimens

p24

nobles, et les vertus héroïques.
Ce n' est pas tout : on autorisera
bien-tôt tous les crimes cachés. Si
la vertu n' est point aimable pour
elle-même, chacun l' abandonnera
lorsqu' il pourra se dérober aux
yeux du public ; on se livrera
au crime sans remords, quand
l' intérêt y pousse, et que la crainte
ne retient pas ; voilà l' anéantissement
de toute société. Soit donc
qu' on considère la religion ou la
politique, tout conspire à prouver
ma doctrine.
Ici Anaximandre réplique ; Pythagore
non-seulement ne connoît
point la nature humaine, il ignore
encore l' histoire des dieux. Il dit
qu' il faut leur ressembler ; les dieux
nagent là-haut dans les délices,

p25

rien ne trouble leur repos ; pour les
imiter, il faut aimer le plaisir. Ils
ne donnent des passions que pour
les satisfaire ; Jupiter lui-même
nous en montre l' exemple : le plaisir
est la grande loi des mortels,
et des immortels ; son attrait est
invincible, c' est l' unique ressort du
cœur humain.
Nous aimons toujours *avec* plaisir,
repondis-je, mais nous n' aimons
pas toujours *pour* le plaisir.

On peut aimer la justice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut aussi l'aimer pour elle-même : c'est ce qui fait la différence entre la vertu héroïque et la vertu commune. Le véritable héros fait de grandes actions par de grands motifs.
ô Samiens ! Anaximandre cherche

p26

à corrompre vos mœurs aussi-bien que votre esprit : il vous trompe en s'attachant trop au sens littéral de votre mythologie. Les dieux exempts de nos foiblesses ne descendent point sur la terre pour contenter leurs passions. Tout ce que la sage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, et des autres divinités, n'est qu'une allégorie ingénieuse pour représenter le pur commerce des mortels et des immortels pendant le siècle d'or : mais les poètes qui ne cherchent qu'à plaire, et qu'à frapper l'imagination en entassant merveilles sur merveilles, ont défiguré votre mythologie par leurs fictions. Anaximandre m'interrompit alors et s'écria : souffrirez-vous, ô samiens,

p27

qu'on anéantisse ainsi votre religion, en tournant ses mystères en allégories, en blasphémant contre les livres sacrés de vos poètes, en niant les faits les plus constants de la tradition. Pythagore renverse vos autels, vos temples, et votre sacerdoce, pour vous conduire à l'impie, sous prétexte de détruire la superstition. Un murmure confus s'élève aussi-tôt dans l'assemblée ; les sentimens se partagent ; la plupart des prêtres me traitent d'impie, et d'ennemi de la religion. Voyant alors la profonde dissimulation d'Anaximandre, et le zèle aveugle

d' un peuple séduit par des sophismes,
il me fut impossible de me
contenir, et je dis en élevant la voix :

p28

roy, pontifes, samiens, écoutez-moi
pour la dernière fois. Je
n' ai pas voulu dévoiler les mystères
du monstrueux système d' Anaximandre,
ni chercher dans une
assemblée publique à rendre sa personne
odieuse, comme il a tâché
de noircir la mienne. Jusqu' ici j' ai
respecté sa vieillesse, mais à présent
que je vois l' abyme dans lequel
il veut vous précipiter, je ne
sçaurois plus me taire, sans trahir
les dieux et la patrie.
Anaximandre vous paroît zélé
pour la religion, mais dans le
fond il ne cherche qu' à l' anéantir.
Voici les principes qu' il débite
et qu' il enseigne secrètement à
ceux qui veulent l' entendre.
Tout n' est que matière et mouvement.

p29

Dans le sein fécond d' une
immense nature tout se produit par
une révolution éternelle de formes ;
la destruction des unes fait
la naissance des autres ; le différent
arrangement des atomes fait seul
la différente sorte d' esprits, mais
tout se dissipe, et se replonge dans
le même abyme après la mort.
Selon Anaximandre, ce qui est à
présent pierre, bois, métal, peut
se dissoudre, et se transformer non-seulement
en eau, en air, en flamme
pure, mais même en esprit raisonnable :
selon lui nos craintes frivoles
ont creusé les enfers, et notre
imagination effrayée est la source
des fleuves fameux, qui coulent
dans le noir Tartare : notre superstition
a peuplé les régions célestes

p30

de dieux et de demi-dieux, et
notre vanité nous fait croire que
nous boirons un jour le nectar dans
leur société. Selon lui la bonté, la
malice, la vertu, le crime, la
justice, l'injustice, ne sont que des
noms que nous donnons aux choses,
suivant qu'elles nous plaisent
ou nous déplaisent : les hommes
naissent vicieux ou vertueux, comme
les ours naissent féroces, et les
agneaux doux : tout est l'effet
d'une fatalité invincible, et l'on
ne croit choisir que parce que le
plaisir cache par sa douceur, la force
qui nous entraîne. Voilà, ô samiens,
le précipice affreux dans lequel
Anaximandre veut vous conduire.
Tandis que je parlois les dieux

p31

se déclarent. On entend par-tout
gronder le tonnerre ; les vents impétueux
mêlent et confondent les
éléments ; tous sont remplis d'horreur
et d'épouvante. Je me prosterne
au pied des autels, et je
m'écrie : puissances célestes rendez
témoignage à la vérité dont vous
seules inspirez l'amour. Aussi-tôt un
calme profond succède à l'orage,
la nature s'apaise et se tait, une
voix divine semble sortir du fond
du temple, et parler ainsi : *les
dieux font le bien pour le seul amour
du bien : on ne peut les honorer dignement
qu'en leur ressemblant* .
Les prêtres et la multitude plus
frappés du *merveilleux* qu'ils ne
l'avoient été du *vrai* , changent

p32

de sentiment, et se réunissent en
ma faveur. Anaximandre s'en aperçoit,
et persuadé que j'avois
corrompû les pontifes pour séduire
le peuple, il s'enveloppe dans une
nouvelle espèce d'hypocrisie, et

dit à l'assemblée : l' oracle a parlé,
et je dois me taire ; je crois, mais
je ne suis pas encore éclairé ; mon
coeur est touché, mais mon esprit
n'est pas convaincu : je veux entretenir
Pythagore seul, et m' instruire
par ses raisonnemens.
Attendri par ces paroles que
je crus sinceres, j' embrasse le
vieillard avec des larmes de joye,
en présence du roy et des pontifes,
et je le conduis chez moi.
L' impie s' imaginant qu' on ne pouvoit
avoir de l' esprit, sans penser

p33

comme lui, croyoit que je n' affectois
ce zèle pour la religion,
qu' afin d' éblouir le peuple et de
gagner son suffrage. Quand nous
fûmes seuls, il changea de langage
et me dit :
notre dispute se réduit à sçavoir
si la nature éternelle agit avec
sagesse et dessein, ou si elle prend
toutes sortes de formes par une
nécessité aveugle. Ne nous éblouissons
point par les préjugés vulgaires ;
un philosophe ne doit
croire que lorsqu' il y est forcé par
une évidence entiere. Je ne raisonne
que sur ce que je vois, et
je ne vois dans toute la nature
qu' une *matiere immense* , et une
force infinie : cette matiere agissante
est éternelle ; or dans un temps

p34

infini, une force toute puissante
doit donner nécessairement toutes
sortes de formes à une matiere
immense. Elle en a eû d' autres que
celles que nous voyons aujourd' hui ;
elle en prendra de nouvelles :
tout a changé, tout change,
tout changera. Voilà le cercle éternel
dans lequel roulent les atomes.
Voilà, *repris-je*, un sophisme
et non une preuve. Vous ne voyez,

dites-vous, dans toute la nature
qu' une *force infinie* et une *matiere*
immense , j' en conviens : mais s' ensuit-il
que la force infinie soit une
propriété de la matiere. La matiere
est éternelle, *ajoutez-vous*,
cela se peut, parceque la force

p35

infinie toujours agissante l' a pû produire
de tout temps : mais concluez-vous
de-là qu' elle soit l' unique
substance existante. Je conviendrai
encore que la force toute puissante
peut donner dans un temps
infini toutes sortes de formes à une
matiere immense, mais est-ce là
une preuve que cette force agit
par une nécessité aveugle et sans
dessein. Quand j' admettrois vos
principes, je nierai cependant vos
conséquences qui me paroissent absolument
fausses : en voici les raisons.
L' idée que nous avons de la
matiere ne renferme point celle de
force ; elle ne cesse point d' être matiere
quand elle est dans un parfait
repos, elle ne sçauroit se rendre

p36

le mouvement lorsqu' elle l' a perdu :
de-là je conclus qu' elle n' est
pas active par elle-même, et par
consequent que la *force infinie* n' est
pas une de ses propriétés.
De plus, j' apperçois en moi et
dans plusieurs êtres qui m' environnent,
un *principe comparateur* qui
sent, qui raisonne, et qui juge :
or il est absurde de supposer qu' une
matiere sans pensée et sans sentiment,
puisse sentir et devenir intelligente
en changeant de lieu ou
de figure ; il n' y a aucune liaison
entre ces idées. Il est vrai que la
vivacité de nos *sentimens* , dépend
souvent du *mouvement* de nos *humeurs* ;
cela prouve que l' esprit et

le corps peuvent être *unis* , mais
nullement qu' ils sont *un* : de-là je

p37

conclus qu' il y a dans la nature
une autre substance que la matiere,
et par consequent qu' il peut
y avoir une intelligence souveraine
fort supérieure à mon ame, à la
vôtre, et à celles de tous les autres
hommes.

Pour sçavoir s' il y a une telle
intelligence, je parcours toutes les
merveilles de l' univers ; j' observe
la constance et la régularité de
ses loix, la fécondité et la variété
de ses productions, la liaison
et la convénance de ses parties,
la conformation des animaux, la
structure des plantes, l' ordre des
élemens, la révolution des astres :
alors je ne puis plus douter que
tout ne soit l' effet d' un dessein,
d' un art, et d' une sagesse suprême.

p38

De-là je conclus que la *force infinie*
que vous reconnoissez dans la
nature est une intelligence souveraine.
Je me rappelle, *dit Cyrus*, que
Zoroastre me dévoila autrefois
toutes ces vérités : une vûe superficielle
de ces prodiges peut laisser
l' esprit dans l' incertitude, mais
lorsqu' on descend dans le détail,
lorsqu' on entre dans le sanctuaire
de la nature, lorsqu' on étudie à
fond ses secrets, on ne peut plus
hésiter. Je ne vois pas comment
Anaximandre a pu résister à la
force de ces preuves.
Après lui avoir exposé, *reprit*
le sage Samien, les raisons qui me
faisoient croire, je le priaï de me
dire celles qui le portoient à douter.

p39

Un être infiniment sage et puissant,
répondit-il, doit avoir toutes

sortes de perfections ; sa bonté
et sa justice doivent égaler sa sagesse
et sa puissance : cependant
l'univers est rempli de défauts
et de vices ; je vois par-tout des
êtres malheureux et méchants :
or je ne saurois concevoir comment
les souffrances et les crimes
peuvent commencer ou subsister
sous l'empire d'un être souverainement
bon, sage et puissant ;
l'idée d'une cause infiniment
parfaite me paroît incompatible
avec des effets si contraires à sa
nature bienfaisante. Voilà la raison
de mes doutes.

Quoi, *repliquai-je*, nierez-vous
ce que vous voyez clairement parceque

p40

vous ne voyez pas plus loin.
La plus petite lumière nous porte
à croire, mais la plus grande obscurité
n'est pas une raison de nier.
Dans ce crépuscule de la vie humaine,
les lumières de l'esprit sont
trop foibles, pour nous montrer
les premières vérités dans une clarté
parfaite : on ne fait que les entrevoir
de loin par un rayon échappé
qui suffit pour nous conduire,
mais ce n'est pas une évidence qui
dissipe tous les nuages. Rejetterez-vous
les preuves les plus convaincantes
de l'existence d'une intelligence
souveraine, à cause que vous
ne voyez pas les raisons secrètes
de sa conduite. Vous niez la sagesse
éternelle, parceque vous ne
concevez pas comment le mal peut

p41

subsister sous son empire. ô Anaximandre,
est-ce là raisonner ! Une
chose n'est pas, parceque vous ne la
voyez point. Voilà à quoi se réduisent
toutes vos difficultés.

Vous me faites injustice, *reprit*
Anaximandre : je ne nie et je n'affirme

rien, mais je doute de tout,
parceque je ne vois rien de démontré ;
je suis dans la triste nécessité
de flotter éternellement
dans une mer d'incertitudes.
Je sentois que son aveuglement
l'alloit conduire à toutes sortes
d'absurdités ; je voulois le suivre
jusqu' au bord du précipice, et lui
montrer les horreurs de l' abyme

p42

où il se jettoit : examinons pas à
pas, *lui dis-je*, les conséquences
de votre système.
Démontrer, c' est prouver
non-seulement qu' une chose est,
mais encore l' impossibilité qu' elle
ne soit pas : l' on ne sçauroit prouver
ainsi l' existence des corps : oseriez-vous
en douter serieusement ?
On peut démontrer la liaison des
idées, mais les faits ne se prouvent
que par le témoignage des sens.
Demander des démonstrations où
il s' agit de sentimens, placer les
sentimens où il faut des démonstrations,
c' est renverser la nature des
choses, c' est vouloir voir des sons
et entendre des couleurs. Quand

p43

tout nous porte à croire, quand rien
ne nous force à douter, l' esprit doit
se rendre à cette évidence : ce n' est
pas une *démonstration* géométrique ;
ce n' est pas non plus une simple
probabilité ; mais c' est une *preuve*
suffisante pour nous déterminer.
Les sens nous trompent souvent,
s' écria-t-il, l' on ne doit point
se fier à leur témoignage : la vie
n' est peut-être qu' un songe perpetuel,
semblable aux illusions du
sommeil.

p44

Je conviens, *répondis-je*, que les
sens nous trompent souvent, mais

est-ce une preuve qu' ils nous trompent
toujours ? Je crois qu' il y a
des corps, non sur le témoignage
d' un seul, ni de plusieurs sens,
mais sur le consentement unanime
de tous les sens, dans tous les hommes,
dans tous les temps, et dans
tous les lieux : or comme les idées
universelles et immuables nous tiennent
lieu de démonstrations dans
les sciences, de même l' uniformité
continue, et la liaison constante
de nos sentimens, nous tiennent lieu
de preuves, lorsqu' il s' agit de faits.
Vous voilà, *dit Anaximandre*,
où je voulois vous conduire. Nos
idées sont aussi incertaines que nos
sentimens ; il n' y a point de démonstrations ;

p45

il n' y a point de vérités
immutables et universelles. Il
ne suffit pas qu' une chose soit vraie
parcequ' elle nous paroît telle ; tout
esprit qui se trompe souvent, peut
se tromper toujours, et cette simple
possibilité suffit pour me faire
douter de tout.
Telle est la nature de notre esprit,
repris-je, nous ne pouvons
pas refuser de rendre hommage à
la vérité quand elle est clairement
apperçue, nous sommes même forcés
d' y acquiescer : le doute n' est
pas libre ; or cette impossibilité de
douter, est ce qu' on appelle *conviction* :
l' esprit humain ne peut pas
aller plus loin. ô Anaximandre
vous croyez raisonner mieux que
les autres hommes, mais à force

p46

de subtiliser, vous anéantissez la pure
raison. Remarquez l' inconstance
de votre esprit et la contradiction
de vos raisonnemens. Vous avez
voulu d' abord me démontrer qu' il
n' y a point d' intelligence souveraine ;
quand je vous ai fait voir que vos

prétendues démonstrations étoient des suppositions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute universel ; votre philosophie se termine enfin à détruire la raison, à rejeter toute évidence, et à soutenir qu' il n' y a aucune regle qui puisse fixer nos jugemens : il est par consequent inutile de raisonner plus longtemps avec vous.

Ici je cessai de parler pour écouter ce qu' il alloit me répondre, mais voyant qu' il gardoit le silence,

p47

je continuai ainsi : je suppose que vous doutez sérieusement, mais est-ce le défaut de lumiere ou la crainte d' en être éclairé qui cause vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la sagesse se fait mieux sentir que comprendre : écoutez la voix de la nature qui parle en vous, elle se soulevra bien-tôt contre vos subtilités ; votre coeur né avec une soif insatiable de felicité, démentira votre esprit qui se réjouit dans l' *esperance dénaturée* de sa prochaine extinction ; encore une fois rentrez en vous-même, imposez silence à votre imagination, ne vous laissez plus éblouir par vos passions, et vous trouverez dans le fond de votre ame, un sentiment de la divinité

p48

qui dissipera vos doutes : c' est en écoutant ce sentiment intérieur que votre esprit sera d' accord avec votre coeur ; cet accord fait la tranquillité de l' ame, et c' est dans cette paix seule qu' on entend la voix de la sagesse, qui supplée à la foiblesse de nos raisonnemens.

Ici Pythagore cessa de parler, et Cyrus lui dit : vous unissez les sentimens les plus touchans avec les raisonnemens

les plus solides ; soit qu' on
consulte l' idée de la premiere cause
ou la nature de ses effets, le
bonheur de l' homme ou le bien
de la société, la raison ou l' experience,
tout conspire à prouver
votre système : mais pour penser
comme Anaximandre, il faut supposer

p49

contre toute raison, que le
mouvement est une propriété essentielle
de la matiere ; que la matiere
est l' unique substance existante ;
que la force infinie agit
sans connoissance, et sans dessein,
malgré toutes les marques de sagesse
répandues dans l' univers.
Je ne conçois pas comment les
hommes peuvent balancer entre
ces deux systèmes : l' un est ténébreux
pour l' esprit, désolant pour
le coeur, destructeur de la société ;
l' autre est plein d' idées consolantes,
il produit les sentimens nobles,
il nous affermit dans tous
les devoirs de la vie civile.
Ce n' est pas tout, il me semble
que vous avez été trop modeste
sur la force de vos preuves ; elles

p50

me paroissent invincibles, et démontrées.
Il faut que l' un des deux
systèmes soit vrai : la nature éternelle
est une *matiere aveugle* , ou
une *intelligence éclairée* ; il n' y a
point de milieu : vous avez prouvé
que la premiere opinion est
fausse et absurde ; il s' ensuit évidemment
que l' autre est véritable
et solide. Hâtez-vous sage Pythagore,
hâtez-vous de me dire l' impression
que firent vos entretiens
sur Anaximandre.
Il se retira, *répondit le philosophe*,
desespéré, et résolu de me perdre.
Tels que de foibles yeux que
la lumiere du soleil éblouit et aveugle,

tel étoit le coeur d' Anaximandre ;
ni les prodiges, ni les preuves,
ni les sentimens ne peuvent

p51

ébranler l' ame, lorsque l' erreur
s' est emparée de l' esprit par la corruption
du coeur.
Depuis mon départ de Samos,
j' apprens qu' il est tombé dans l' égarement
que j' avois prévû ; à force
de ne vouloir rien croire que
ce qu' on peut démontrer avec une
évidence géométrique, il est parvenu
non seulement à douter des
vérités les plus certaines, mais
même à croire les plus grandes absurdités.
Il soutient sans aucune allégorie
que tout ce qu' il voit n' est
qu' un songe ; que tous les hommes
qui l' entourent sont des fantômes ;
que c' est lui-même qui se parle,
et qui se répond ; que le ciel et la
terre, les astres, et les élémens,
les plantes et les arbres ne sont

p52

que des illusions, et enfin qu' il
n' y a rien de réel que lui.
Il vouloit d' abord anéantir l' essence
divine, pour substituer à sa
place une nature aveugle ; à present
il a détruit cette nature
même, pour soutenir qu' il est le
seul être qui existe dans l' univers.
Cyrus sortit de cet entretien pénétré
de la foiblesse de l' esprit humain ;
il sentit par l' exemple d' Anaximandre,
que les génies les plus
subtiles peuvent aller de degré en
degré depuis l' impiété jusques à

p53

l' extravagance, et tomber dans
un délire philosophique qui n' est
pas moins insensé que la folie la
plus grossiere.
Le jeune prince étant instruit
à fond de la religion des grecs,

alla le lendemain voir Pythagore
pour l' interroger sur les loix
de Minos.

La profonde paix qui regne dans
la Perse, *dit-il au sage samien*,
me donne le loisir de voyager ; je
cherche dans tous les pays à recueillir
des connoissances utiles ;
j' ai passé par l' égypte dont j' ai appris
les loix et le gouvernement ;
j' ai parcouru la Grece pour connoître
les différentes républiques
qui la composent, et sur-tout celles
de Lacédemone et d' Athènes.

p54

Les anciennes loix d' égypte
m' ont paru excellentes, et fondées
sur la nature, mais la forme de son
gouvernement étoit défectueuse ;
il n' y avoit aucun frein pour retenir
les rois ; les trente juges
ne partageoient point avec eux la
puissance suprême, ils n' étoient
que les interpretes des loix : le
despotisme et les conquêtes ont
enfin détruit cet empire.

Je crains qu' Athènes ne périclisse
par le défaut contraire ; son gouvernement
est trop tumultueux et
trop populaire : les loix de Solon
sont bonnes, mais il n' a pas eû
assez d' autorité pour réformer le
génie d' un peuple, qui a un goût
démessuré pour la liberté, pour le
luxe, et pour le plaisir.

p55

Lycurgue a remedié aux maux
qui ont ruiné l' égypte, et qui perdront
Athènes ; mais ses loix sont
trop contraires à la nature. L' égalité
des rangs et la communauté
des biens ne peuvent pas durer
long-temps : si-tôt que les lacédemoniens
auront étendu leur pouvoir
dans la Grece, ils s' affranchiront
sans doute de ces loix ;
elles bornent les passions d' un côté,

mais elles les flattent trop d' un
autre ; en proscrivant la volupté,
elles autorisent l' ambition.
Aucune de ces trois formes de
gouvernement ne me paroît parfaite :
on m' a dit que Minos en
établit une autrefois dans cette isle
qui remédie à tous ces excès.
Pythagore admira la pénétration

p56

du jeune prince, et le conduisit
au temple, où les loix de
Minos étoient conservées dans un
coffre d' or.
Cyrus y lut tout ce qui regardoit
la religion, la morale, et la
politique, et tout ce qui pouvoit
servir à la connoissance des dieux,
de soi-même, et des autres hommes :
il trouva dans ce livre sacré
ce qu' il y avoit de meilleur
dans les loix d' égypte, de Sparte,
et d' Athènes, et sentit par-là
que comme Minos avoit profité
des lumieres des égyptiens, de
même Lycurgue et Solon devoient
au legislateur de Crete ce
qu' il y avoit de plus excellent dans
leurs institutions. C' est aussi sur ce
modèle que Cyrus forma les loix

p57

admirables qu' il établit dans son
empire après avoir conquis l' Asie.
Pythagore lui expliqua ensuite
la forme du gouvernement de
l' ancienne Crete, et après lui avoir
montré comment elle prévenoit
également le despotisme et l' anarchie,
il lui dit : on croiroit qu' un
gouvernement si parfait dans toutes
ses parties auroit dû subsister
toujours, mais on n' en voit presque
plus aucun vestige. Les successeurs
de Minos regnerent pendant
quelques siecles en dignes
enfants d' un tel pere ; leurs descendans
dégenererent peu à peu : ils

ne se crurent pas assez grands pendant
qu' ils n' étoient que conservateurs
des loix ; ils voulurent substituer
à la place de ces loix leurs

p58

volontés absolues. Les cretois résisterent
aux innovations ; de-là naquirent
les discordes, et les guerres
civiles : dans ces tumultes les
rois furent détrônés, des usurpateurs
se mirent à leur place : ces
usurpateurs affoiblirent l' autorité
des nobles ; les députés du peuple
s' emparèrent de la puissance souveraine ;
la monarchie fut éteinte,
et le gouvernement devint
populaire.

Tel est le triste état des choses
humaines : le desir de l' autorité
sans bornes dans les princes, l' amour
de l' indépendance dans les
peuples, exposent tous les états à
des révolutions inévitables. Rien
n' est fixe, rien n' est stable parmi
les hommes.

p59

Cyrus comprit par ce discours
que ce n' est pas seulement dans la
sagesse des loix, mais plus encore
dans celle des souverains qu' on
trouve le salut et le bonheur d' un
état. Dans tous les pays cinq
ou six hommes hardis, artificieux,
éloquens, entraînent presque toujours
le monarque ou le senat.

Tous les gouvernemens sont bons,
lorsque ceux qui régntent ne cherchent
que le bien public ; mais ils
seront toujours défectueux, parceque
les hommes qui y président
sont imparfaits.

Après plusieurs entretiens semblables
avec le sage samien,
Cyrus se prépara enfin à continuer
ses voyages. En quittant
Pythagore, il lui dit : que j' ai

p60

de regret de vous voir abandonné
aux caprices du sort qui vous persecute !
Que je serois heureux de
passer ma vie avec vous dans la
Perse ! Je ne vous offrirais ni les
plaisirs, ni les richesses qui flattent
les autres hommes ; je sçai que
vous en seriez peu touché : vous
êtes au-dessus des faveurs des rois,
parceque vous êtes détrompé de
toutes les fausses grandeurs ; mais
je vous offre dans mes états, la
paix, la liberté, et le doux loisir
que les dieux accordent à ceux
qui aiment la sagesse.
J' aurois une vraie joye, *reprit*
Pythagore, de vivre sous votre
protection avec Zoroastre et les
mages, mais il faut que je suive
les ordres d' Apollon. Un grand

p61

empire s' élève en Italie qui deviendra
un jour maître de l' univers ;
la forme de son gouvernement
est semblable à celle que Minos
établit en Crete ; le génie de
ses peuples est aussi guerrier que
celui des spartiates ; l' amour généreux
de la patrie, le goût de la
pauvreté personnelle pour augmenter
la richesse publique, les
sentimens nobles et desinteressés
qui regnent parmi ses citoyens,
le mépris du plaisir qu' ils unissent
avec un zéle ardent pour la liberté,
les rendent propres à conquérir
le monde entier : j' y dois porter
la connoissance des dieux et
des loix. Je vous quitte, mais je
ne vous oublierai jamais ; mon
coeur vous suivra par-tout ; vos

p62

conquêtes s' étendront selon les
oracles ; puissent les dieux vous
préservir alors de l' yvresse de l' autorité
suprême ! Puissiez-vous sentir

long-temps le plaisir de ne régner
que pour rendre les hommes
heureux ! La renommée m' instruira
de votre sort ; je demanderai
souvent, la grandeur n' a-t-elle
pas changé le coeur de Cyrus ?
Aime-t-il toujours la vertu ? Craint-il
toujours les dieux ? Il faut que
je vous quitte, mais nous nous
rejoindrons dans le séjour des justes.
Ah Cyrus ! Qu' elle sera ma
joye de vous revoir après la mort
parmi les bons rois que les dieux
couronnent d' une gloire immortelle.
Adieu prince, adieu, souvenez-vous
de n' employer jamais

p63

votre puissance, que pour faire sentir
des effets de votre bonté.
Cyrus ne put rien répondre,
son coeur s' attendrit, il embrasse le
philosophe avec vénération, il
mouille son visage de ses larmes,
il fallut enfin se séparer. Pythagore
partit bien-tôt pour l' Italie,
et Cyrus s' embarqua sur un vaisseau
phénicien pour aller à Tyr.
En s' éloignant de Crete et des
côtes de la Grece, il les quitte
avec regret, et se ressouvenant de
tout ce qu' il avoit vû, il dit à
Araspe : quoi ! C' est donc là cette
nation qu' on croit superficielle et
frivole : j' y ai trouvé de grands
hommes de toutes les especes, des
philosophes profonds, des capitaines
habiles, de grands politiques,

p64

des génies capables d' atteindre
à tout, et de tout approfondir.
Ils préfèrent les connoissances
agréables aux idées abstraites, les
arts d' imitation aux recherches
subtiles ; mais ils ne méprisent pas
les sciences sublimes, au contraire
ils y excellent, quand ils veulent
s' y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que
ne font les autres nations, et par-là
leur pays mérite d'être appelé
la patrie commune du genre humain :
ils paroissent quelquefois
trop occupés de bagatelles et d'amusemens,
mais les grands hommes
parmi eux ont le secret de préparer
les affaires les plus importantes,
même en s'amusant. Ils sentent

p65

que l'esprit a souvent besoin de repos,
mais en se délassant ils savent
mouvoir les plus grandes machines
par les plus petits ressorts.
Ils regardent la vie comme un jeu,
mais un jeu semblable aux jeux
olympiques, où les danses enjouées
se mêlent avec les travaux
pénibles.
J'admire, *dit Araspe*, la politesse
des grecs, et toutes les qualités
qu'ils ont pour la société ;
mais je ne saurois estimer ni
leurs talens, ni leurs sciences. Les
chaldéens et les égyptiens les surpassent
infiniment dans toutes les
connoissances solides.
Je suis, *repliqua Cyrus*, d'un
sentiment bien différent du vôtre :
il est vrai qu'on trouve chez les

p66

chaldéens, et chez les égyptiens
de grandes idées, et des découvertes
utiles ; mais leur science
est souvent pleine d'obscurité : ils ne
savent pas comme les grecs parvenir
aux vérités inconnues par
l'enchaînement des vérités communes :
cette méthode ingénieuse
de mettre chaque idée à sa place,
de mener l'esprit par degrés des
vérités les plus simples aux vérités
les plus composées, avec ordre,
clarté, et précision, est un secret
peu connu des chaldéens et des
égyptiens qui se vantent d'avoir

plus de génie original ; c' est là
pourtant la véritable science qui
apprend à l' homme l' étendue et
les bornes de son esprit ; c' est par-là
que je préfère les grecs aux autres

p67

peuples, et non à cause de
leur politesse.

La vraie politesse est propre aux
ames délicates de toutes les nations,
et n' est point attachée à aucun
peuple en particulier. La civilité
extérieure n' est que la forme
établie dans les differens pays pour
exprimer cette politesse de l' ame.

Je préfère la civilité des grecs à
celle de tous les autres peuples,
parcequ' elle est plus simple, et
moins embarrassante ; elle rejette
toutes les formalités superflues ;
elle n' est occupée qu' à rendre la
société libre et agréable : la politesse
intérieure est bien différente
de cette civilité superficielle.

Vous n' étiez pas present le jour
que Pythagore m' en parla : voici

p68

comme il la définit, voici comme
il la pratique. C' est une égalité
d' ame qui exclut tout à la fois
l' empressement et l' insensibilité ;
elle suppose un discernement vif
qui s' apperçoit d' abord de tout ce
qui peut convenir aux différens
caractères : c' est une douce condescendance
qui sçait s' accommoder
au goût des autres, non pour
flatter, mais pour apprivoiser leurs
passions : c' est un oubli de soi-même
qui cherche avec délicatesse le plaisir
d' autrui, sans faire appercevoir
de cette recherche : elle sçait contredire
avec respect, elle sçait plaire
sans adulation, elle est également
éloignée de la fade complaisance, et de
la basse familiarité.

p69

Cyrus s'entretenoit ainsi avec
Araspe, lorsque les vents contraires
arrêterent leur course, et les
obligerent à relâcher dans l'isle
de Chypre. Le jeune prince profita
de cette occasion pour visiter
le temple de Paphos, et les bocages
d'Idalie, consacrés à la mere
des amours. En voyant ces lieux
fameux, il rappella les remarques
de Pythagore sur la corruption des
poètes grecs, et sur les effets
monstrueux de leur imagination
déreglée : ils avoient dégradé la
théologie primitive d'Orphée,
pour faire descendre de l'empyrée
les puissances célestes, pour les
placer sur les montagnes de la
Grece comme dans leur ciel suprême,
et pour leur attribuer non

p70

seulement les passions humaines,
mais encore les vices les plus honteux.
Il se hâta de quitter l'isle
profane, et débarqua bien-tôt à
Tyr.

LIVRE 7

p71

Le roy de Babylone ayant
détruit l'ancienne Tyr,
les habitans avoient bâti
une ville nouvelle dans une isle
voisine à trente stades du rivage.
Cette isle s'étendoit en croissant
pour embrasser un golfe où les
vaisseaux étoient à l'abri des vents :

p72

plusieurs allées de cedres régnoient
le long du port, et à chacune de
ses extrémités une forteresse inaccessible
faisoit la sureté de la ville,
et des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique
soutenu de douze rangs de colonnes,
formoit plusieurs galeries où
s'assembloient à certaines heures
du jour les négocians de tous les
pays : on y entendoit parler toutes
sortes de langues, et l'on y
distinguoit les moeurs des différentes
nations. La ville de Tyr sembloit
être la capitale de l'univers.
Un nombre prodigieux de vaisseaux
couvrait la mer ; les uns partoient,
les autres arrivoient. Ici
l'on replioit les voiles, tandis que
les rameurs fatigués goutoient le

p73

repos ; là on lançoit à la mer les
bâtimens nouvellement construits.
Une foule innombrable de peuple
inondoit le port : ceux-ci s'occupaient
à décharger les navires,
ceux-là à transporter les marchandises,
d'autres à remplir les magasins.
Tous étoient en mouvement,
tous s'empessoient au travail, tous
s'animoient au commerce.
Ce spectacle arrêta long-temps
la vûe de Cyrus, il s'avance ensuite
vers une des extrémités du
mole, et rencontre un homme
qu'il croit reconnoître. Me trompai-je,
s'écria le prince, n'est-ce
point Amenophis qui a quitté sa
solitude pour rentrer dans la société
des hommes ? C'est moi-même,
répliqua le sage égyptien ? j'ai abandonné

p74

l'Arabie heureuse pour me
retirer au pied du mont Liban.
Cyrus surpris de ce changement
lui en demanda les raisons. Arobal,
dit Amenophis, en est la cause,
cet Arobal dont je vous ai parlé,
autrefois prisonnier avec moi
à Memphis, et esclave dans les
mines d'égypte, étoit fils du roy
de Tyr, mais il ignoroit sa haute

naissance : il est remonté sur le trône
de ses ancêtres, et son véritable
nom est Ecnibal. Je jouis d' une
tranquillité parfaite dans ses états.
Venez voir un prince qui est digne
de votre amitié. Je m' intéressois
à son sort, *reprit Cyrus*, par
l' amitié que vous aviez conçu pour
lui, mais je ne pouvois lui pardonner
de vous avoir quitté. Je partage

p75

avec vous le plaisir d' avoir retrouvé
votre ami : apprenez-moi
ce qui lui est arrivé depuis votre
séparation.
Amenophis conduisit Cyrus et
Araspe dans l' enfoncement d' un
rocher d' où l' on découvroit la mer,
la ville de Tyr, et les campagnes
fertiles qui l' environnent. D' un côté
le mont Liban bornoit la vûe,
et de l' autre l' isle de Chypre sembloit
s' enfuir sur les eaux. Ils s' assirent
tous trois sur un lit de mousse,
et le sage égyptien se hâta de
raconter à Cyrus les aventures du
roy de Tyr.
Le pere d' Ecnibal, *dit-il*, mourut
pendant qu' il étoit encore au
berceau. Itobal son oncle aspirant
à la royauté résolut de se défaire

p76

du jeune prince. Bahal à qui
l' éducation d' Ecnibal avoit été
confiée, pour le soustraire à la cruauté
du tyran, répandit le bruit de
sa mort : il l' envoya dans une campagne
solitaire au pied du mont
Liban, où il le fit passer pour son
fils sous le nom d' Arobal, sans lui
découvrir sa naissance. Quand Ecnibal
eut atteint sa quatorzième
année, Bahal forma le dessein de
le rétablir sur le trône de ses ancêtres.
L' usurpateur ayant découvert
les projets de ce fidèle tyrien,
le fit enfermer dans une prison

étroite, et le menaça de la
mort la plus cruelle, s' il ne lui livroit
pas le jeune prince. Bahal
garda le silence, résolu de mourir
plutôt que de trahir son devoir,

p77

et sa tendresse pour Ecnibal.
Cependant Itobal étant instruit
que l' héritier de la couronne vivoit
encore, se trouble et s' agite.
Pour calmer ses inquiétudes,
et pour assouvir sa rage, il ordonna
qu' on fît mourir tous les enfans
de Bahal. Un fidèle esclave en fut
averti, et fit sauver *Ecnibal* : c' est
ainsi que ce jeune et malheureux
prince quitta la Phénicie sans sçavoir
le secret de sa naissance.
Bahal se sauva de sa prison en
s' élançant d' une haute tour dans
la mer ; il gagna le rivage en nageant,
et se retira à Babylone,
où il se fit connoître à Nabucodonosor.
Pour se vanger du massacre
de ses enfans, il excita ce conquérant
à faire la guerre à Itobal,

p78

et à entreprendre le long siège
de Tyr. Le roy de Babylone
instruit de la capacité et de la vertu
de Bahal, le choisit pour commander
en chef cette expédition :
Itobal y fut tué, et après la prise
de la ville, Bahal fut élevé sur le
trône de Tyr par Nabucodonosor
qui reconnut ainsi ses services et son
attachement.
Bahal ne se laissa point éblouir
par l' éclat de la royauté : ayant
appris qu' Ecnibal étoit échappé à
la fureur du tyran, son premier
soin fut d' envoyer par toute l' Asie
pour le chercher, mais il n' en put
apprendre aucune nouvelle ; nous
étions alors dans les mines d' égypte.
Arobal ayant erré long-temps

p79

dans l' Afrique, et perdu l' esclave
qui le conduisoit, s' engagea dans
les troupes des cariens, resolu de
finir ses jours, ou de se distinguer
par quelque action éclatante. Je
vous ai raconté autrefois notre
premiere connoissance, notre amitié
réciproque, notre esclavage
commun, et notre separation.
Après m' avoir quitté, il alla à
Babylone : c' est-là qu' il apprit la
révolution de Tyr, et que Bahal
qu' il croyoit son pere, étoit élevé
sur le trône. Il quitta promptement
la cour de Nabucodonosor,
et arriva bien-tôt dans la Phénicie,
où il se fit annoncer à Bahal. Le
bon vieillard accablé par l' âge reposoit
sur un riche tapis : la joye
lui donne des forces, il se leve, il

p80

court vers Arobal, il l' examine,
il lui fait plusieurs questions, il
rappelle tous ses traits, et le reconnoit
enfin. Il ne peut plus se
contenir, il se jette à son col, il le
serre entre ses bras, il mouille son
visage de ses larmes, et s' écrit avec
transport : c' est donc vous que je
vois, c' est Ecnibal, c' est le fils de
mon maître ; c' est l' enfant que j' ai
sauvé des mains du tyran, c' est
la cause innocente de mes disgraces,
et le sujet de ma gloire : je
puis enfin montrer ma reconnoissance
pour le roy qui n' est plus,
en rétablissant son fils. Ah dieux !
C' est ainsi que vous récompensez
ma fidelité : je meurs content.
Aussi-tôt Bahal dépêcha des
ambassadeurs à la cour de Babylone,

p81

et demanda permission à Nabucodonosor
de quitter la royauté,
et de reconnoître Ecnibal pour
son maître legitime. C' est ainsi

que le prince de Tyr monta sur
le trône de ses ancêtres : Bahal
mourut bien-tôt après.
Arobal étant parvenu à la couronne
envoya dans ma solitude
un tyrien pour m' instruire de son
sort, et pour me presser de venir
à sa cour : je fus ravi d' apprendre
son bonheur, et de voir qu' il
m' aimoit encore ; j' en témoignai
ma joye par les expressions les plus
vives, en marquant au tyrien que
tous mes desirs étoient satisfaits,
puisque mon ami étoit heureux ;
mais je refusai absolument de quitter
ma retraite. Il renvoya de

p82

nouveau me conjurer de le venir
secourir dans les travaux de la
royauté : je lui répondis que ses
propres lumieres suffisoient pour
remplir ses devoirs, et que ses
malheurs passés serviroient à lui
faire éviter les écueils de l' autorité
suprême.

Voyant enfin que rien ne pouvoit
m' ébranler, Ecnibal quitta Tyr
sous prétexte d' aller à Babylone
rendre hommage au roy des assyriens,
et arriva bien-tôt dans ma
solitude.

Nous nous embrassâmes long-temps
avec tendresse : vous avez
crû sans doute, me dit-il, que je
vous avois oublié, que notre separation
venoit du refroidissement de
mon amitié, et que l' ambition avoit

p83

séduit mon coeur : mais vous vous
êtes trompé. Il est vrai que lorsque
je vous quittai, la retraite
m' étoit devenue insupportable, je
n' y trouvois point la paix ; cette
inquiétude venoit sans doute des
dieux même : ils m' entraînoient
sans que je le sçusse à remplir les
desseins de leur sagesse : je ne pouvois

goûter de repos en leur résistant.
C' est ainsi qu' ils m' ont
conduit au trône par des routes
inconnues ; la grandeur n' a point
changé mon coeur ; montrez-moi
que l' absence n' a point diminué
votre amitié : venez me soutenir
dans les travaux, et les dangers
auxquels l' élévation m' expose.
Ah ! Lui dis-je, ne me forcez
point à quitter ma retraite ; laissez-moi

p84

jouir du repos que les
dieux m' ont accordé : la grandeur
irrite les passions, les cours
sont des mers orageuses, j' y ai
déjà fait naufrage, j' en suis heureusement
échappé, ne m' y exposez
pas une seconde fois.
Je penetre vos sentimens, reprit
Ecnibal ; vous craignez l' amitié
des rois, vous avez éprouvé
leur inconstance, vous avez senti
que leur faveur ne sert souvent
qu' à préparer leur haine. Apriés
vous aima autrefois, il vous abandonna
ensuite : mais hélas ! Me devez-vous
comparer à Apriés ?
Non, non, repliquai-je, je me
défierai toujours de l' amitié d' un
prince nourri dans le luxe et dans
la mollesse comme le roy d' égypte :

p85

mais pour vous, élevé
dans l' ignorance de votre état,
éprouvé ensuite par toutes les disgraces
de la fortune, je ne crains
pas que la royauté altere vos
sentimens : les dieux vous ont
conduit au trône ; vous devez en
remplir les devoirs, il faut vous
sacrifier pour le bien public : mais
pour moi rien ne m' oblige à m' engager
de nouveau dans le trouble
et dans le tumulte ; je ne songe
qu' à mourir dans la retraite où
la sagesse nourrit mon coeur, et

où l'esperance de me réunir bien-tôt
au grand Osiris me fait oublier
tous mes malheurs passés.
Ici un torrent de larmes suspendit
nos discours, et nous fit
garder le silence : Ecnibal le rompit

p86

enfin pour me dire ; l' étude
de la sagesse n' a-t-elle donc servi
qu' à rendre Amenophis insensible :
eh bien ! Si vous ne voulez rien
accorder à mon amitié, venez au
moins me soutenir contre mes foiblesses ;
peut-être oublierai-je un
jour que j' ai été malheureux, peut-être
ne serai-je plus touché des
miseres de l' humanité, peut-être
que l' autorité suprême empoisonnera
mon coeur, et me fera ressembler
aux autres princes. Venez
me défendre contre les erreurs attachées
à ma condition ; venez
m' affermir dans toutes les maximes
de vertu que vous m' avez
inspirées autrefois : un fidèle ami
m' est plus necessaire que jamais.
Ecnibal m' attendrit par ces paroles :

p87

je consentis enfin à le suivre ;
mais à condition que je ne
demeurerois pas à sa cour, que
je n' y aurois jamais aucun emploi,
et que je me retirerois dans quelque
solitude auprès de Tyr : je
n' ai fait que changer une retraite
pour une autre, afin d' avoir le
plaisir de me rapprocher de mon
ami.
Nous partîmes de l' Arabie heureuse,
nous allâmes à Babylone,
nous y vîmes Nabucodonosor :
mais hélas ! Qu' il est different de
ce qu' il étoit autrefois : ce n' est
plus ce conquerant qui régnoit
au milieu des triomphes, et qui
étonnoit les nations par l' éclat

de sa gloire : depuis quelque temps
il a perdu la raison, il fuit la société

p88

des hommes, il erre vagabond
dans les montagnes et les
bois comme une bête féroce.
Quelle destinée pour un si grand
prince.
En arrivant à Tyr, je me retirerai
au pied du mont Liban dans
le même lieu où Ecnibal avoit
passé sa première jeunesse : je viens
quelquefois ici le voir : il vient souvent
dans ma solitude : rien ne
sçauroit alterer notre amitié, parceque
la vérité en fait l'unique
lien. Je vois par cet exemple que
la royauté n'est pas, comme je le
croyois, incompatible avec les sentimens ;
tout dépend de la première
éducation des princes ; le
malheur est la meilleure école pour
eux ; c'est par-là que se forment

p89

les héros. Apriés avoit été gâté
par les prospérités de sa jeunesse ;
Ecnibal s'est confirmé dans la vertu
par les adversités.
Après cet entretien, Amenophis
conduisit le prince de Perse
au palais d'Ecnibal, et le presenta
au roy de Tyr. Cyrus fut traité
pendant plusieurs jours avec une
magnificence éclatante, et marqua
souvent à Amenophis l'étonnement
où il étoit, de voir la
splendeur qui régnoit dans ce petit
état.
N'en soyez pas surpris, *répondit*
l'égyptien, par-tout où le commerce
fleurit par de sages loix,
l'abondance devient bien-tôt universelle,
et la magnificence ne
coûte rien à l'état.

p90

Le roy de Tyr fit plusieurs questions

à Cyrus, sur son pays, sur
ses voyages, et sur les moeurs des
differens peuples qu' il avoit vûs ;
il fut touché des sentimens nobles
et du goût délicat qui régnoient
dans les discours du jeune
prince : Cyrus admira à son tour
l' esprit et la vertu d' Ecnibal ; il
passa plusieurs jours à sa cour
pour s' instruire des regles du commerce,
et pria enfin le roy de
lui expliquer comment il avoit
rendu son état florissant en si peu
de temps.

La Phenicie, *dit Ecnibal*, a toujours
été renommée pour le commerce ;
la situation de Tyr est heureuse,
ses habitans entendent la
navigation mieux que les autres

p91

peuples ; une liberté parfaite régnoit
d' abord dans le negoce, les
étrangers étoient regardés comme
citoyens de notre ville ; mais sous
le regne d' Itobal tout tomba en
ruine. Au lieu d' ouvrir nos ports
selon l' ancienne coutume, le tyran
les fit fermer par des vûes politiques ;
il voulut changer la constitution
fondamentale de la Phénicie,
et rendre guerriere une nation
qui avoit toujours évité de
prendre part aux discordes de ses
voisins ; par-là le commerce languit,
et nos forces s' affoiblirent :
Itobal nous attira la colere du roy
de Babylone qui raza notre ancienne
ville, et nous rendit tributaires.
Aussi-tôt que Bahal fut élevé

p92

sur le trône, il tâcha de remedier
à ces maux : je n' ai fait que suivre
le plan que ce sage prince m' a
laissé.

Je commençai d' abord par ouvrir
mes ports aux étrangers, et
par rétablir la liberté du commerce :

je déclarai que mon nom
n' y seroit jamais employé que pour
en soutenir les privileges, et en
faire observer les loix. L' autorité
des princes est trop formidable
pour que les autres hommes puissent
entrer en société avec eux.
Les trésors de l' état avoient été
épuisés par les guerres, il n' y avoit
point de fonds pour les travaux
publics. Les arts étoient sans
honneur, et l' agriculture étoit négligée.
J' engageai les principaux

p93

marchands à faire de grandes
avances au menu peuple, tandis
qu' ils traitoient entr' eux par un
credit assuré : mais ce credit n' a
jamais eu place parmi les laboureurs
et les artisans. La monnoye
est non seulement une mesure commune
qui regle le prix des marchandises,
elle est encore un gage
assuré qui a une valeur réelle, et
à peu près égale dans toutes les
nations : je voulus que ce gage
ne fut jamais ôté d' entre les mains
des citoyens, qui en ont besoin pour
se garantir contre les abus que je
puis faire de mon autorité, contre
la corruption des ministres, et
contre l' oppression des riches.
Pour encourager les tyriens au
travail, je laissai non seulement

p94

chacun libre possesseur des gains
qu' il faisoit, mais j' établis encore
de grandes récompenses pour ceux
qui excelloient par leur génie, et
qui se distingueroient par quelque
découverte utile.
Je fis bâtir de grands édifices
pour les manufactures ; j' y logeai
tous ceux qui surpassoient les autres
dans leur art. Pour ne pas
dissiper l' attention de leur esprit,
par des soins inquiets, je fournis

à tous leurs besoins, et je flattai
leur ambition, en leur accordant
dans ma ville capitale, des honneurs
et des distinctions proportionnées
à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans,
et les privileges exclusifs
pour toutes les denrées utiles et

p95

nécessaires. Il n'y a point ici de véxation
pour ceux qui vendent, il n'y
a point de contrainte pour ceux qui
achètent ; tous mes sujets ayant
également la permission de commercer,
rapportent en abondance
à Tyr ce que l'univers produit de
plus excellent, et le donnent à un
prix raisonnable. Chaque espece
de denrée me paye en entrant
un tribut peu considerable. Moins
je gêne le commerce, et plus mes
trésors augmentent. Les impôts
diminués, diminuent le prix des
marchandises : moins elles sont
cheres, plus on en consomme, et
par cette consommation abondante,
mes revenus surpassent de beaucoup
ce que je pourrois tirer par
les tributs excessifs. Les rois qui

p96

croient s'enrichir par leurs exactions
sont ennemis de leurs peuples ;
ils ignorent même leurs propres
intérêts.

Je vois, *dit Cyrus*, que le commerce
est d'une grande ressource
dans un état ; je crois que c'est
le seul secret pour répandre l'abondance
dans les grandes monarchies,
et pour réparer les maux
que les guerres y produisent : les
armées nombreuses épuisent bien-tôt
un royaume, si l'on ne tire
point des étrangers de quoi les
soutenir par un commerce florissant.
Prenez garde, *dit Amenophis*,
de ne pas confondre les idées. On

ne doit point négliger le commerce
dans les grandes monarchies ;

p97

mais il y faut suivre d' autres
regles que dans les petits états.
La Phenicie fait le commerce
non seulement pour suppléer à ses
propres besoins, mais encore pour
servir à toutes les autres nations.
Comme le pays est petit, la force
de ses habitans consiste à se rendre
utiles, et même nécessaires à leurs
voisins. Les tyriens vont chercher
jusques dans les isles inconnues toutes
les richesses de la nature, pour les
répandre parmi les autres peuples.
Ce n' est pas leur superflu, mais celui
des autres nations, qui fait le
fondement de leur commerce.
Dans une ville comme Tyr où
le commerce fait l' unique soutien
de l' état, tous les citoyens sont
négocians. Les marchands sont

p98

les princes de la république ; mais
dans les grands empires, où les
vertus militaires et la subordination
des rangs sont absolument
nécessaires, le commerce doit être
encouragé sans être universel.
Dans un royaume fertile, étendu,
et bordé de côtes maritimes,
on peut, en rendant les peuples
laborieux, tirer du sein fécond de
la terre des richesses immenses qui
seroient perdues par la négligence
et par la paresse de ses habitans.
En faisant perfectionner par l' art
les productions de la nature, on
peut augmenter de nouveau ses
richesses, et c' est en vendant aux
autres peuples ces fruits de l' industrie,
qu' on établit un commerce
solide dans les grands empires :

p99

il ne faut porter hors de chez soi

que son superflu, ni rapporter dans son pays que ce qu' on achete avec ce superflu.

Par-là l' état ne contractera jamais de dettes étrangères ; la balance du commerce sera toujours de son côté ; on tirera des autres nations de quoi soutenir les frais de la guerre ; on trouvera de grandes ressources sans distraire les sujets de leurs emplois, et sans affaiblir les vertus militaires. C' est une grande science dans un prince, de connoître le génie de son peuple, les productions de la nature dans son royaume, et le vrai moyen de les mettre en valeur.

Les entretiens d' Ecnibal et d' Amenophis donnerent à Cyrus des

p100

idées nouvelles, et lui inspirerent des maximes sur le gouvernement qu' il n' avoit point apprises dans les autres pays.

Le jour suivant Cyrus accompagna le roy de Tyr à Byblos, pour célébrer les fêtes de la mort d' Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le simulachre d' un jeune homme repose sur un lit de fleurs et d' herbes odoriferantes ; on passe des journées entieres en prieres et en lamentations ; ensuite la douleur publique se change en joye ; les chants d' allegresse succedent aux pleurs ; on entonne par tout cet hymne sacré :

p101

Adonis est revenu à la vie, Uranie ne le pleure plus ; il est remonté vers le ciel, il descendra bien-tôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes et les maux .

Les ceremonies tyriennes sur la mort d' Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des

égyptiens, sur la mort d' Osiris ;
elles lui firent sentir que ces deux
nations reconnoissoient également
un *dieu mitoyen* , qui doit rendre
l' innocence et la paix à l' univers.
Tandis que ce prince étoit encore
à Tyr, des courriers arriverent
de la Perside pour lui apprendre
que Mandane se mouroit. Cette
nouvelle l' obligea de suspendre
son voyage de Babylone, et de
quitter la Phenicie avec précipitation.

p102

En embrassant le roy de Tyr,
ô ! Ecnibal, *dit Cyrus*, je n' envie
ni vos richesses, ni votre magnificence :
pour être parfaitement
heureux, je ne desire qu' un ami
comme Amenophis.
Ils se séparèrent enfin ; Cyrus
et Araspe traversèrent l' Arabie déserte,
et une partie de la Chaldée ;
ils passerent le Tigre près de l' endroit
où ce fleuve s' unit avec l' Euphrate ;
ils entrèrent dans la Susiane,
et arriverent en peu de jours
à la capitale de Perse.
Cyrus se hâte d' aller voir Mandane ;
il la trouve mourante, il
s' abandonne à sa douleur, et l' exprime
par les plaintes les plus ameres.
La reine touchée et attendrie
à la vûe de son fils, tâche de moderer

p103

son affliction par ces paroles :
consolez-vous, mon fils ; les
ames ne meurent jamais ; elles ne
sont condamnées que pour un
tems à animer les corps mortels,
afin d' expier les fautes qu' elles
ont commises dans un état précédent :
le tems de mon expiation
est fini ; je vais remonter vers la
sphère du feu ; là je verrai Persée,
Arbace, Dejoces, Phraorte, et
tous les heros dont vous descendez ;
je leur dirai que vous vous

préparez à les imiter : là je verrai
Cassandane, elle vous aime encore,
la mort ne change point les
sentimens des ames vertueuses :
nous vous serons toujours presentes,
quoiqu' invisibles ; nous descendrons
souvent dans un nuage pour

p104

vous servir de génies protecteurs ;
nous vous accompagnerons au milieu
des dangers ; nous vous amenerons
les vertus ; nous écarterons
d' autour de vous tous les vices et
les erreurs qui corrompent le coeur
des princes. Un jour votre empire
s' étendra, les oracles s' accompliront :
ô ! Mon fils, mon cher fils,
souvenez-vous qu' il ne faut conquérir
les nations que pour les rendre
dociles à la raison.

En prononçant ces paroles, elle
pâlit ; une sueur froide se répand
sur tous ses membres, la mort ferme
ses yeux, son ame s' envole vers
l' empyrée : elle fut pleurée long-tems
par toute la Perse ; Cambyse
fit élever un superbe monument à
sa mémoire ; la douleur de Cyrus

p105

ne se dissipa que peu à peu par la
nécessité de s' appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un prince religieux
et pacifique ; il n' étoit jamais
sorti de Perse, où les moeurs
étoient encore innocentes et pures,
mais severes et feroces : il sçavoit
choisir les ministres capables de
suppléer à ce qui lui manquoit ;
mais il s' abandonnoit quelquefois
trop à leurs conseils, par défiance
de ses propres lumieres.

Il voulut en prince sage et judicieux
que Cyrus entrât dans l' administration
des affaires ; il le fit
appeller un jour, et lui dit :
vos voyages, mon fils, ont augmenté

vos connoissances, vous devez
les employer pour le bien de la

p106

patrie : vous êtes destiné non seulement
à gouverner un jour ce
royaume, mais encore à commander
à toute l'Asie ; il faut apprendre
de bonne heure l'art de régner,
c'est ce qui manque ordinairement
aux princes ; ils montent
souvent sur le trône avant que de
connoître les devoirs de la royauté.
Je vous confie mon autorité, je
veux que vous l'exerciez sous mes
yeux ; les lumieres de Sorane ne
vous seront pas inutiles, c'est le
fils d'un habile ministre, qui m'a
servi pendant plusieurs années avec
fidélité ; il est jeune, mais il est laborieux,
éclairé, et propre à toutes
sortes d'emplois.
Sous le gouvernement de Cambyse,
ce ministre avoit senti la nécessité

p107

de paroître vertueux, il
croyoit même l'être en effet ; mais
sa vertu n'avoit jamais été mise à
l'épreuve : Sorane ne sçavoit pas
lui-même les excès auxquels son
ambition demesurée pouvoit le
porter.
Lorsque Cyrus voulut s'instruire
de l'état de la Perse, de la force
de ses troupes, de ses interêts au
dedans et au dehors ; Sorane vit
bien-tôt avec regret, qu'il alloit
perdre beaucoup de son autorité
sous un prince qui avoit tous les
talens nécessaires pour gouverner
par lui-même ; il tâcha de captiver
l'esprit de Cyrus, et l'étudia
long-tems pour découvrir ses foiblesses.
Le jeune prince étoit sensible

p108

aux louanges, mais il aimoit à les
mériter ; il avoit du goût pour le

plaisir, sans en être l'esclave ; il ne haïssoit point la magnificence, mais il sçavoit se refuser tout plutôt que d'accabler le peuple ; par-là il étoit inaccessible à la flatterie, à la volupté, et au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu'en se rendant nécessaire par sa capacité : il déploya tous ses talens dans les conseils publics et particuliers ; il montra qu'il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique, et qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un ministre ; il préparoit et digeroit

p109

les matieres avec tant d'ordre et de clarté, que le prince n'avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires ; mais ce prince vouloit tout voir par ses propres yeux : il avoit de la confiance pour les ministres de son pere, sans s'y livrer aveuglément.

Quand Sorane s'aperçut que le prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à répandre de l'obscurité dans les affaires importantes, afin de se rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane, et ménagea avec une telle délicatesse l'esprit de ce ministre habile et ombrageux, qu'il tiroit de lui peu

p110

à peu ce que le satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier ministre de son pere ; il modéra ainsi l'autorité de ce favori, sans lui donner aucun

juste sujet de se plaindre.
L'ambition de Sorane fut cependant
blessée de la conduite de Cyrus :
ce ministre orgueilleux ne put
supporter sans chagrin la diminution
de son crédit ; il sentit avec
douleur qu'on pouvoit se passer de
lui ; voilà la première source de son
mécontentement, qui auroit été
dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne
s'en étoit pas garanti par sa vertu
et par sa prudence.
La Perse avoit été pendant plusieurs

p111

siècles soumise à la Médie,
mais par le mariage de Cambyse
avec Mandane, il avoit été réglé
que le roy des perses ne payeroit
à l'avenir qu'un petit tribut annuel
pour marquer son hommage.
Depuis ce tems les perses et les
medes vécutent dans une alliance
étroite, jusqu'à ce que la jalousie
de Cyaxare alluma le feu de la
discorde : ce prince rappelloit sans
cesse avec dépit les oracles qu'on
répandoit sur les conquêtes futures
du jeune Cyrus ; il le regardoit
comme le destructeur de sa puissance ;
il croyoit déjà le voir entrer
dans Ecbatane pour le détrôner ;
il sollicitoit Astyage à tout
moment de prévenir ces présages
funestes, d'affoiblir les forces de

p112

la Perse, et de la remettre dans
son ancienne dépendance.
Mandane pendant sa vie avoit
ménagé l'esprit de son pere avec
une telle adresse, qu'elle avoit empêché
une rupture ouverte entre
Cambyse et Astyage ; mais si-tôt
qu'elle fut morte, Cyaxare recommença
ses sollicitations auprès de
l'empereur des medes.
Cambyse apprit les desseins de
Cyaxare, et envoya Hystaspe à la

cour d' Ecbatane, pour représenter
à Astyage le danger qu' il y auroit
de s' affaiblir mutuellement, pendant
que les assyriens leurs ennemis
communs méditoient d' étendre
leur domination sur tout l' orient :
Hystaspe arrêta par son habileté
l' execution des projets de

p113

Cyaxare, et procura à Cambyse le
tems de faire ses préparatifs en
cas de rupture.
Le prince des medes voyant que
les sages conseils d' Hystaspe étoient
favorablement écoutés par son pere,
et qu' il n' y avoit pas moyen
d' allumer si-tôt la guerre, essaya
d' autres voyes pour affaiblir la
puissance des perses ; il apprit le
mécontentement de Sorane, et tâcha
de le gagner en lui offrant les
premieres dignités de l' empire.
Sorane frémit d' abord à cette
idée ; mais trompé ensuite par son
ressentiment, il se cacha à lui-même
les raisons secretes qui l' animoient ;
son coeur n' étoit pas encore
insensible à la vertu, mais
son imagination vive transformoit

p114

les objets, et les lui représentoit
sous toutes les couleurs nécessaires
pour flatter son ambition : il surmonta
enfin tous ses remords, sous
prétexte que Cyaxare seroit un
jour son empereur legitime, et que
Cambyse n' étoit qu' un maître tributaire.
Il n' y a rien que l' on ne
se persuade, lorsque les fortes passions
nous entraînent et nous aveuglent.
Sorane entra ainsi peu à peu
dans une liaison étroite avec Cyaxare,
et mit secrettement tout en
usage pour rendre l' administration
de Cyrus odieuse au peuple.
Cyrus avoit élevé Araspe aux
premieres dignités militaires, connoissant

sa capacité et ses talens
pour la guerre ; mais il ne vouloit
pas le faire entrer dans le sénat à

p115

cause des anciens usages établis en
Perse, qui ne permettoient point
aux étrangers d' être assis dans le
conseil suprême.

Le perfide Sorane pressoit pourtant
le jeune prince d' enfreindre
cette loi : il sçavoit que ce seroit
un moyen sûr d' exciter la jalousie
des grands, et de les irriter contre
Cyrus. Vous avez besoin dans les
conseils, *lui dit-il un jour*, d' un
homme semblable à Araspe ; je
sçai que la bonne politique et nos
regles défendent qu' on confie en
même tems aux étrangers le commandement
des armées, et le secret
de l' état ; mais on peut se dispenser
des loix, lorsqu' on sçait en
remplir l' intention par des voyes
plus sûres et plus faciles ; un prince

p116

comme vous ne doit jamais être
l' esclave des régles, ni des usages ;
les hommes n' agissent ordinairement
que par *ambition* ou par *intérêt* :
comblez Araspe de dignités
et de biens ; rendez ainsi la Perse
sa patrie, et vous n' avez rien à
craindre de son infidélité.

Cyrus ne soupçonna point les
desseins cachés de Sorane, mais il
aimoit trop la justice pour vouloir
s' en écarter. Je suis persuadé, *répondit-il*,
de la fidélité et de la capacité
d' Araspe ; je l' aime ; mais
quand mon amitié seroit capable
de me faire manquer aux loix en
sa faveur, il m' est trop attaché
pour vouloir jamais accepter aucune
dignité qui pourroit exciter
la jalousie des perses, et leur donner

p117

occasion de croire que j' agis
par goût et par passion dans les
affaires de l' état.
Sorane ayant essayé en vain d' engager
Cyrus dans cette fausse démarche,
tenta de le surprendre par
une autre voye, en tâchant de rompre
l' intelligence qui régnoit entre
le jeune prince et son pere. Sorane
faisoit remarquer adroitement à
Cyrus les défauts du roy, les bornes
de son esprit, et la nécessité de
suivre d' autres maximes que les
siennes. Le gouvernement doux et
paisible de Cambyse, *lui disoit-il
souvent*, est incompatible avec les
grands projets : si vous vous contentez
comme lui d' être roy pacifique,
comment deviendrez-vous
conquérant ?

p118

Cyrus n' écouta ces insinuations
que pour éviter les écueils où Cambyse
avoit échoué ; il ne diminua
point sa docilité, et sa soumission
pour un pere qu' il aimoit tendrement ;
il le respectoit même jusques
dans ses foiblesses, en tâchant
de les cacher ; il ne faisoit rien sans
ses ordres, mais il l' instruisoit en le
consultant ; il lui parloit souvent
en particulier, pour le mettre en
état de décider en public. Cambyse
avoit l' esprit assez juste pour
démêler, et pour s' approprier ce
qu' il y avoit de plus excellent dans
les conseils de son fils : ce fils n' employoit
la supériorité de son génie
que pour faire respecter les volontés
de son pere ; il ne montrait ses
talens que pour affermir l' autorité

p119

du roy. Cambyse redoubla de tendresse,
d' estime et de confiance
pour Cyrus, en voyant la sagesse
de sa conduite ; mais le jeune prince

ne s' en prévaloit pas, et croyoit
ne faire que son devoir.
Sorane au désespoir de voir ses
projets s' évanouir, fit répandre secrettement
dans l' esprit des satrapes
des défiances contre le prince,
comme s' il vouloit borner leurs
droits, et anéantir leur autorité ;
et pour augmenter leurs ombrages,
il essaya d' inspirer à Cyrus les
principes du despotisme.
Les dieux vous destinent, *lui*
disoit-il, à étendre un jour votre
empire sur tout l' orient :
pour executer ce projet avec succès,
il faut accoutumer les perses

p120

à une obéissance aveugle. Capturez
les satrapes par les dignités,
et par les plaisirs ; mettez-les dans
la nécessité de ne recevoir vos
faveurs qu' en fréquentant votre
cour ; emparez-vous ainsi peu à
peu de l' autorité suprême ; affoiblissez
les droits du sénat, ne lui
laissez que le pouvoir de vous conseiller.
Un prince ne doit point
abuser de sa puissance, mais il ne
doit jamais la partager avec ses
sujets ; le gouvernement monarchique
est le plus parfait de tous ;
la réunion du pouvoir suprême
dans un seul, fait la vraie force
des états, le secret dans les conseils,
et l' expédition dans les entreprises.
Une petite république
peut subsister par le gouvernement

p121

de plusieurs, mais les grands empires
ne se forment que par l' autorité
absolue d' un seul ; les autres
principes ne sont que les idées bornées
des ames foibles, qui ne se sentent
pas assez de force pour executer
de vastes projets.
Cyrus frémit à ce discours, mais
il cacha son indignation par sagesse,

et rompant adroitement la
conversation, il laissa Sorane persuadé
qu' il goûtoit ses maximes.
Quand Cyrus fut seul, il réfléchit
profondément à tout ce qu' il
venoit d' entendre ; il se ressouvint
de la conduite d' Amasis, et commença
à soupçonner la fidélité de
Sorane : il n' avoit pas à la vérité
des preuves invincibles de sa perfidie ;
mais un homme qui osoit

p122

lui inspirer de tels sentimens, lui
paroissoit au moins très-dangereux,
quand même il ne seroit pas
traître. Le jeune prince déroba
peu à peu à ce ministre le secret
de ses affaires, et chercha des prétextes
pour l' éloigner de sa personne,
sans rien faire cependant
qui pût le révolter.
Sorane sentit bien-tôt ce changement,
et poussa son ressentiment
jusques aux derniers excès ;
il se persuada qu' Araspe alloit être
mis à sa place, que Cyrus vouloit
se rendre maître absolu de la Perse,
et que c' étoit-là le dessein secret
du jeune prince en disciplinant ses
troupes avec tant d' exactitude. La
jalousie et l' ambition de Sorane
l' aveugloient à un tel point, qu' il

p123

crut faire son devoir en commettant
les plus noires trahisons.
Il fit instruire Cyaxare de tout
ce qui se passoit dans la Perse, de
l' accroissement de ses forces, des
préparatifs qu' on y faisoit pour la
guerre, et des desseins qu' avoit
Cyrus d' étendre son empire sur
tout l' orient, sous prétexte d' accomplir
certains oracles supposés
dont il éblouissoit le peuple. Cyaxare
profita de ces avis pour allarmer
Astyage ; il insinua dans son
coeur les inquiétudes et les défiances ;

Hystaspe fut renvoyé de la cour d' Ecbatane, et l' empereur fit menacer Cambyse d' une guerre sanglante, s' il ne consentoit pas à payer les anciens tributs, et à rentrer dans la même dépendance

p124

dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane : le refus de Cambyse fut le signal de la guerre, et les préparatifs se firent des deux côtés.

Cependant Sorane chercha à corrompre les chefs de l' armée, et à affoiblir leur courage, en leur faisant entendre qu' Astyage étoit leur empereur legitime, que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la patrie, qu' il ne pourroit jamais résister aux troupes des medes qui l' accableroient par leur nombre.

Il continua aussi d' augmenter la défiance des senateurs, en faisant

p125

répandre adroitement parmi eux, que Cyrus ne faisoit entreprendre la guerre contre son grand-pere, qu' afin d' affoiblir leur autorité, et d' usurper un pouvoir despotique. Il cacha toutes ses trames avec tant d' art, qu' il auroit été presque impossible de les découvrir ; tous ses discours étoient tellement mesurés, qu' on ne pouvoit penetrer ses intentions secretes ; il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, et où il se croyoit sincere et zélé pour le bien public : ses premiers remords revenoient de temps en temps ; il les étouffoit en se persuadant que les projets qu' il attribuoit au prince étoient réels. Cyrus fut bien-tôt instruit des

p126

murmures du peuple ; l' armée songeoit
à se révolter, le senat vouloit
refuser des subsides, l' empereur
des medes alloit entrer dans
la Perse à la tête de soixante mille
hommes. Le jeune prince voyoit
avec douleur les extrémités cruelles
où son pere étoit réduit, et
la nécessité de prendre les armes
contre son grand-pere.
Cambyse sçachant tous les combats
que livroient tour à tour à
Cyrus le *devoir* , et la *nature* , lui
dit, vous sçavez mon fils tout ce
que j' ai fait pour étouffer les premieres
semences de nos discordes ;
j' ai travaillé inutilement ; la guerre
est inévitable ; la patrie doit être
préférée à la famille : jusqu' ici
vous m' avez secouru dans les affaires

p127

par votre sagesse ; il faut
que vous donniez à present des
preuves de votre valeur. Quand
mon âge me permettroit de paroître
à la tête de mes troupes,
je serois obligé de rester ici, où
ma presence est nécessaire pour
contenir mon peuple : allez, mon
fils, allez combattre pour la patrie :
montrez-vous le défenseur de sa
liberté, aussi-bien que le conservateur
de ses loix : secondez les
desseins du ciel : rendez-vous digne
d' accomplir un jour ses oracles :
commencez par délivrer la
Perse avant que d' étendre vos
conquêtes dans l' orient : que les
nations voyent les effets de votre
courage, et admirent votre moderation
au milieu des triomphes,

p128

afin qu' elles ne craignent pas un
jour vos victoires.
Cyrus animé par les sentimens
magnanimes de Cambyse, et secouru

par les conseils d' Harpage
et d' Hystaspe, deux généraux
également expérimentés, forma
bien-tôt une armée de trente mille
hommes : elle étoit composée de
chefs dont il connoissoit la fidélité,
et de vieux soldats d' une valeur
éprouvée.

Aussi-tôt que les préparatifs furent
faits, on commença par les
sacrifices, et les autres actes de
religion.

Cyrus fit ranger les troupes
dans une grande plaine près de
la capitale, y assembla le sénat
et les satrapes, et harangua ainsi

p129

les chefs de l' armée avec un air
doux et majestueux.

La guerre est illegitime lorsqu' elle
n' est pas necessaire : celle
que nous entreprenons aujourd' hui
n' est pas pour satisfaire à l' ambition,
ni à l' envie de dominer ;
mais pour défendre notre liberté.

Vos ennemis entendent bien la
discipline militaire, ils nous surpassent
en nombre ; mais ils se
sont amollis par le luxe et par une
longue paix : votre vie dure vous
a accoutumé à la fatigue : rien
n' est impossible à ceux qui savent
tout souffrir, et tout entreprendre.

Pour moi je ne veux me distinguer
de vous qu' en vous devançant
dans les travaux et les
dangers ; tous nos biens et tous

p130

nos maux seront désormais communs.

Il se tourna ensuite vers les
senateurs, et leur dit d' un ton
fier et severe : Cambyse n' ignore
pas les intrigues de la
cour d' Ecbatane pour semer de
la défiance dans vos esprits ; il
sait que vous balancez à lui accorder
des subsides ; mais il a prévû

la guerre, il a pris ses précautions,
une seule bataille décidera du sort
de la Perse, il n' a pas besoin de
votre secours : souvenez-vous cependant
qu' il s' agit de la liberté
entiere de la patrie : cette liberté
n' est-elle pas plus sure entre les
mains de mon pere, votre prince
legitime, qu' entre celles de l' empereur
des medes qui tient tributaires

p131

tous les rois voisins. Si Cambyse
est vaincu, vos privileges sont
à jamais anéantis ; s' il est victorieux,
vous devez craindre la justice
d' un prince, que vous avez
irrité par vos caballes secrettes.
Par ce discours le prince de Perse
intimida les uns, confirma les
autres dans leur devoir, et les réunit
tous dans le même dessein de
contribuer au salut de la patrie.
Sorane parut des plus zelés, et demanda
avec empressement d' avoir
quelque commandement dans l' armée.
Comme Cyrus n' avoit point
caché à Cambyse les justes défiances
qu' il avoit de ce ministre, le
roy ne se laissa point éblouir par
les apparences ; sous prétexte de
veiller à la sureté de la capitale,

p132

il retint Sorane auprès de sa personne ;
mais il fit observer sa conduite,
de sorte que le satrape demeura
prisonnier sans le sçavoir.
Cyrus ayant appris qu' Astyage
avoit fait marcher ses troupes par
les déserts de l' Isatis, pour pénétrer
en Perse, le prévint avec une
diligence inouie : il traversa des
montagnes escarpées, dont il fit
garder les passages, et arriva dans
les plaines de Pasagarde par des
chemins impraticables à une armée
moins accoutumée à la fatigue,
et conduite par un général

moins actif, et moins vigilant.
Cyrus s'empare des meilleurs
postes ; il se campe près d'une
chaîne de montagnes, qui le défend
d'un côté, et il se met en sûreté

p133

de l'autre, par un retranchement
bien fortifié. Astyage paroît
bien-tôt, et se campe dans la même
plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en présence
pendant plusieurs jours. Cyrus
ne pouvant envisager sans douleur
les suites d'une guerre contre
son ayeul, profita de ces moments
pour envoyer au camp d'Astyage
un satrape nommé Artabaze, qui
lui parla ainsi :

Cyrus votre petit-fils a horreur
de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre
contre vous : il n'a rien
oublié pour la prévenir ; il ne refusera
rien pour la détourner : il
écoute la voix de la nature, mais
il ne peut sacrifier la liberté de son
peuple : il voudroit concilier par

p134

un traité honorable l'amour de la
patrie avec la tendresse d'un fils :
il est en état de faire la guerre,
mais il n'a point de honte de vous
demander la paix.

L'empereur irrité par les conseils
de Cyaxare, persista dans sa première
résolution ; Artabaze revint, sans
avoir pu réussir dans sa négociation.
Cyrus se voyant réduit à la nécessité
de combattre, et sachant
de quelle importance il est dans
les actions guerrières de délibérer
avec plusieurs, de décider avec
peu, et d'exécuter avec promptitude,
assembla les chefs de son armée,
et les écouta tous : il se détermina
enfin, et ne communiqua ses desseins
qu'à Hystaspe, et à Harpage.
Le jour suivant Cyrus fit répandre

dans l' armée ennemie, le bruit
qu' il vouloit se retirer, et qu' il n' osoit
combattre avec des forces inégales :
avant qu' il sortit du camp
il fit faire les sacrifices accoutumés ;
il versa du vin en libations,
et tous les chefs firent de même :
il donna pour mot à l' armée *Mythras*
conducteur et sauveur , et
monta enfin à cheval, en commandant
à chacun de prendre son rang.
Les cuirasses de ses soldats étoient
composées de lames de fer peintes
de diverses couleurs, et semblables
aux écailles de poissons ; leurs casques
d' airain étoient ornés d' un
grand panache blanc ; leurs carquois
pendoient au-dessus de leurs
boucliers tissus d' osier ; leurs dards
étoient courts, leurs arcs longs,

leurs flèches faites de cannes, et le
cimenterre leur tomboit sur la cuisse
droite. L' étendart royal étoit un
aigle d' or avec les aîles éployées ;
c' est le même que les rois de Perse
ont toujours conservé depuis.
Cyrus décampa pendant la nuit,
et s' avança dans les plaines de Pasagarde ;
Astyage se hâta de le joindre
au lever de l' aurore ; soudain
Cyrus fit ranger son armée en bataille
à douze files de hauteur,
afin que les javelots et les dards
des derniers rangs pussent atteindre
l' ennemi, et que toutes les parties
pussent se soutenir, et se secourir
sans confusion. Il choisit dans
chacun de ses bataillons une troupe
de soldats d' élite dont il forme
une phalange triangulaire à la maniere

des grecs ; il place ce corps
de réserve hors des rangs derriere
son armée, en lui commandant de

ne pas avancer sans un ordre exprès
de sa part.
La plaine étoit couverte de sable ;
un vent de nord souffloit
avec violence : Cyrus se posta si
avantageusement, en faisant faire
un quart de conversion à son armée,
que la poussiere en s' élevant
donnoit dans les yeux des medes,
et favorisoit par-là le stratagême
qu' il méditoit ; Harpage commandoit
l' aîle droite, Hystaspe l' aîle
gauche, Araspe étoit au centre,
Cyrus se portoit par-tout.
L' armée des medes formoit plusieurs
bataillons quarrés à trente de
hauteur, tous bien serrés, pour être

p138

plus impénétrables ; au front de
l' armée étoient des chariots, avec
de grandes faux tranchantes attachées
aux essieux.
Cyrus ordonna à Harpage et à
Hystaspe d' étendre peu à peu leurs
aîles, afin d' envelopper les medes.
Tandis qu' il parle, il entend un
coup de tonnerre : nous te suivons,
grand Oromaze, s' écria-t-il, et sur
le champ il commence l' hymne du
combat, auquel toute l' armée répond
en jettant de grands cris, et
en invoquant le dieu Mythras.
L' armée de Cyrus se présente de
front en ligne droite, afin de tromper
Astyage ; mais le milieu marchant
plus lentement, et les deux
aîles plus vîte, elle s' étend ensuite,
et prend la forme d' un croissant.

p139

Les medes enfoncent les premiers
rangs du centre, et avancent jusques
aux derniers ; ils commencent
déjà à crier, *victoire* : Cyrus
fait avancer son corps de réserve,
tandis qu' Harpage et Hystaspe environnent
les ennemis de toutes
parts, et le combat recommence.

La phalange triangulaire des perses
ouvre les rangs des medes, et
écarte leurs chariots : Cyrus monté
sur un coursier superbe et fougueux,
vole de rang en rang ; le
feu de ses yeux anime les soldats,
et la tranquillité de son visage les
rassure : dans l' ardeur du combat
actif, paisible et present à lui-même,
il parle aux uns, encourage
les autres, et retient chacun dans
son poste. Les medes enveloppés

p140

de tous côtés, sont attaqués par
devant, par derriere, et par les
flancs ; les perses les serrent, et les
taillent en pieces ; on n' entend
plus que le bruit des armes qui
s' entrechoquent, et les gémissemens
des mourans ; des ruisseaux
de sang inondent la plaine ; le désespoir,
la fureur et la cruauté, répandent
par-tout le carnage et la
mort : Cyrus seul conserve l' humanité
et la pitié genereuse ; Astyage
et Cyaxare ayant été faits prisonniers,
il fit sonner la retraite, et
cesser le combat.
Cyaxare enflammé de colere, et
de toutes les passions qui saisissent
une ame superbe déchûe de ses
esperances, ne voulut point voir
Cyrus : il feignit d' être blessé, et

p141

fit demander permission de se faire
conduire à Ecbatane ; Cyrus y consentit.
Astyage fut conduit en pompe
à la capitale de Perse, non comme
vaincu, mais comme victorieux :
n' étant plus assiégré par les mauvais
conseils de son fils, il fit la
paix, et la Perside fut déclarée à
jamais un royaume libre ; ce fut le
premier service que Cyrus rendit
à sa patrie.
Le succès de cette guerre si contraire
aux esperances de Sorane,

lui ouvrit enfin les yeux ; si l' événement
avoit répondu à ses desirs,
il auroit continué sa perfidie ; mais
sentant que ses desseins étoient déconcertés
à jamais, et qu' il n' étoit
plus possible de les cacher, il frémit

p142

d' horreur en voyant le précipice
où il s' étoit jetté, les crimes
qu' il avoit commis, et le deshonneur
certain qui l' attendoit : ne
pouvant plus supporter cette vûe
affreuse, il se livre à son désespoir,
se tue lui-même, et laisse à toute la
postérité un triste exemple des excès
auxquels l' ambition sans bornes
peut conduire les plus grands génies,
lors même que leur coeur n' est
pas absolument corrompu.
Après sa mort, Cyrus apprit tout
le détail de ses perfidies : le prince
sans s' applaudir d' avoir pénétré
par avance le caractère de ce ministre,
vit avec regret, et plaignit
avec douleur la malheureuse condition
de l' homme qui perd souvent
tout le fruit de ses talens, et

p143

se précipite quelquefois dans tous
les crimes, en s' abandonnant aux
égaremens d' une imagination déréglée,
et d' une passion aveugle.
Aussi-tôt que la paix fut conclue,
Astyage retourna dans ses
états : après son départ, Cyrus fit
assembler les sénateurs, les satrapes,
tous les chefs du peuple, et
leur dit au nom de Cambyse : les
armes de mon pere ont affranchi
la Perside de toute dépendance
étrangere ; maître d' une armée victorieuse,
il pourroit détruire vos
privileges, et régner avec une autorité
absolue ; mais il déteste ces
maximes. Ce n' est que sous l' empire
d' Arimane que la force seule

domine ; les princes sont les images
du grand Oromaze, ils doivent

p144

imiter sa conduite ; sa raison souveraine
est la règle de toutes ses
volontés. Quelques sages et quelques
justes que soient les princes,
ils sont toujours hommes, ils ont
par conséquent des préjugés, et
des passions ; quand même ils en
seroient exempts, ils ne peuvent pas
tout voir, ni tout entendre ; ils ont
besoin de conseillers fidèles pour
les éclairer et les secourir. C' est
ainsi que Cambyse veut gouverner :
il ne veut d' autorité que pour
faire le bien ; il veut un frein qui
l' arrête, et qui l' empêche de faire
le mal. Sénateurs, bannissez vos
craintes ; que vos défiances cessent ;
reconnoissez votre roy ; il vous
conserve tous vos droits ; aidez-le
à rendre les perses heureux ; il veut

p145

régner sur des enfans libres, et non
sur des esclaves.
à ces mots, l' admiration et la
joye se répandirent dans toute
l' assemblée. Les uns disoient : n' est-ce
pas le dieu Mythras qui est descendu
lui-même de l' empyrée, pour
renouveler le règne d' Oromaze ?
Les autres fondoient en larmes,
sans pouvoir parler. Les vieillards
regardoient Cyrus comme leur fils,
et les jeunes gens l' appelloient leur
pere ; toute la Perside ne paroissoit
plus qu' une même famille.
C' est ainsi que Cyrus évita tous
les pieges de Sorane, qu' il triompha
des complots de Cyaxare, et
qu' il rendit la liberté aux perses :
il n' eut jamais recours ni aux lâches
artifices, ni à la basse dissimulation,

p146

indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de
Pasagarde, Astyage mourut à Ecbatane,
et laissa l' empire à Cyaxare.
Cambyse prévoyant que l' esprit
jaloux et turbulent de ce prince
exciteroit bien-tôt de nouveaux
troubles, résolut de rechercher
l' alliance des assyriens. L' empereur
des medes, et le roy de Babylone,
étoient depuis plus d' un
siele les deux grandes puissances
de l' orient ; ils travailloient sans
cesse à se détruire mutuellement,
pour se rendre maîtres de l' Asie.
Cambyse qui connoissoit la capacité
de son fils, lui proposa d' aller
lui-même à la cour de Nabucodonosor,
pour traiter avec Amytis
femme de ce prince, et soeur

p147

de Mandane ; elle gouvernoit le
royaume pendant la frenesie du
roy.
Cyrus avoit été détourné de ce
voyage plusieurs années auparavant
par la maladie de sa mere :
il fut charmé d' aller à Babylone,
non seulement pour être utile à sa
patrie, mais aussi pour y connoître
les juifs, dont il avoit appris par
Zoroastre que les oracles contenoient
des prédictions de sa grandeur
future : il n' avoit pas moins
d' envie de voir de près l' état malheureux
du roy Nabucodonosor,
dont le bruit s' étoit répandu par
tout l' orient : après avoir rempli
le conseil et le senat de sujets
fidelles, et capables de secourir
Cambyse, il quitta la Perse,

p149

traversa la Susiane, et arriva bien-tôt
à Babylone.

LIVRE 8

Babylone siege de
l' empire des rois d' Assyrie
avoit été fondée par
Semiramis, mais Nabucodonosor
lui avoit donné ses principales beautés.
Ce conquerant après avoir
terminé de longues et de difficiles

p150

guerres, se trouvant dans une
pleine tranquillité, s' appliqua à
faire de sa capitale une des merveilles
du monde.

Elle étoit située dans une vaste
plaine arrosée par l' Euphrate ; les
canaux tirés de ce fleuve rendoient
la fertilité du terroir si grande,
qu' il rapportoit autant au roy que
la moitié de son empire.

Les murs de la ville bâtis de
larges briques, épais de cinquante
coudées, et hauts de deux cens,
formoient un quarré parfait, dont
le circuit étoit de vingt lieues.

Cent cinquante tours regnoient
de distance en distance le long de

p151

ces murs inaccessibles, et commandoient
sur toute la campagne voisine.

Cent portes d' airain s' ouvroient
de tous côtés à une foule innombrable
de peuple de toutes les
nations ; cinquante grandes rues
traversoient la ville de l' un à
l' autre bout, et formoient en se
croisant plusieurs quarrés spacieux,
qui renfermoient des palais superbes,
des places magnifiques, et des
jardins délicieux.

L' Euphrate couloit au milieu de
Babylone ; un pont construit sur
ce fleuve avec un art surprenant
joignoit les deux parties de la
ville. Aux deux extrêmités de ce
pont se voyoient deux palais, le
vieux à l' orient, et le nouveau à

p152

l' occident ; près du vieux palais
étoit le temple de Belus ; du centre
de cet édifice sortoit une pyramide
haute de six cens pieds, et
composée de huit tours qui s' élevoient
les unes sur les autres toujours
en diminuant. Du sommet
de cette pyramide, les babyloniens
observoient le mouvement
des astres ; c' étoit leur principale
étude, et c' est par-là qu' ils se sont
rendus celebres chez les autres
nations.

De l' autre côté du pont paroissoit
le nouveau palais qui avoit
huit milles de tour. Ses fameux
jardins entourés de larges
terrasses, s' élevoient en amphitheatre
à la hauteur des murs de

p153

la ville. La masse entiere étoit
soutenue par plusieurs arcades,
dont les voutes couvertes de grandes
pierres, de roseaux enduits de
bitume, de deux rangs de briques,
et de plaques de plomb, rendoient
le tout impénétrable à la
pluye et à l' humidité. Là se voyoient
des allées à perte de vûe, des bosquets,
des gazons, des fleurs de
toutes les especes, des canaux,
des reservoirs, des aqueducs pour
arroser et embellir ce lieu de délices,
assemblage merveilleux de
toutes les beautés de la nature et
de l' art.

L' auteur, ou plutôt le createur
de tant de prodiges, égal à Hercule
par sa valeur, et superieur
aux plus grands hommes par son

p154

génie, après des succès incroyables
étoit tombé dans une espece
de manie ; il se croyoit transformé
en bête, et il en avoit la ferocité.
Cyrus ne fut pas plutôt arrivé

à Babylone, qu' il alla trouver
la reine Amytis : cette princesse
étoit plongée depuis près de
sept ans dans une tristesse profonde ;
mais elle commençoit à
moderer sa douleur, parceque les
juifs qui étoient alors captifs dans
la ville, lui avoient promis la guérison
du roy dans peu de jours.
La reine attendoit ce moment
heureux avec une vive impatience ;
les prodiges qu' elle avoit vûs
operer par Daniel avoient attiré
sa confiance.

p155

Cyrus respecta l' affliction d' Amytis,
et évita de lui parler du
dessein principal de son voyage ;
il sentit que la conjoncture n' étoit
pas favorable pour traiter des affaires
politiques ; il attendit la guérison
du roy sans l' esperer : cependant
il chercha à contenter la
curiosité qu' il avoit d' apprendre
la religion et les moeurs des israélites.
Daniel n' étoit pas alors à Babylone ;
il étoit allé visiter, et consoler
les juifs répandus par toute
l' Assyrie. Amytis donna à Cyrus
la connoissance d' un illustre hebreu
nommé Eleazar. Le prince
ayant sçu que le peuple de Dieu
ne regardoit point la frénésie du
roy comme une maladie naturelle,

p156

mais comme une punition
divine, en demanda les causes à
Eleazar.
Nabucodonosor, dit le sage hebreu
séduit par les impies qui l' entouraient,
parvint enfin à un tel
excès d' irréligion, qu' il blasphéma
contre le très-haut, et pour couronner
son impiété, il fit de nos
vases sacrés, et des richesses qu' il
avoit rapportées de son expedition
dans la Judée, une statue

d' or d' une grandeur démesurée.
Il la fit élever, et consacrer dans
la plaine de Dura, et voulut
qu' elle fût adorée par tous les
peuples qui lui étoient soumis.
Il fut averti par des songes divins,
qu' il seroit puni de son idolatrie
et de son orgueil, même

p157

dès cette vie : un hebreu nommé
Daniel, homme celebre par sa
science, par sa vertu, et par sa
connoissance de l' avenir, lui expliqua
ces songes, et lui annonça
les jugemens de Dieu qui étoient
prêts à éclater sur lui.
Les paroles du prophete firent
d' abord quelque impression sur
l' esprit du roy ; mais entouré de
prophanes qui méprisoient les
puissances celestes, il négligea
le songe divin, et se livra de nouveau
à son impiété.
Un an après tandis qu' il se promenoit
dans ses jardins, admirant
la beauté de ses ouvrages,
l' éclat de sa gloire, et la grandeur
de son empire ; il oublie
qu' il est homme, et devient idolatre

p158

de ses superbes imaginations.
Une voix se fit entendre du ciel,
et prononça ces paroles : *votre*
royaume passera en d' autres mains :
vous serez chassé de la compagnie
des hommes : vous habiterez avec
les animaux : vous brouterez l' herbe
comme une bête pendant sept années
entieres, jusqu' à ce que vous reconnoissiez
que le très-haut a un pouvoir
absolu sur les royaumes, et
qu' il les donne à qui il lui plaît .
Sur le champ Dieu le frappe,
et lui ôte la raison ; il fut saisi
d' une maladie frénétique, et tomba
dans des accès de fureur ; on essaya
en vain de l' enchaîner ; il rompit

tous ses fers, et s' enfuit dans les
montagnes comme un lion rugissant ;
nul n' ose l' approcher sans

p159

courir risque d' être déchiré ; il
n' y a que le jour du sabbat où il
ait des momens de repos, et des
intervalles de raison ; il tient
alors des discours dignes de l' admiration
des hommes. Il y a bien-tôt
sept ans qu' il est dans cet état,
et nous attendons dans peu de jours
sa délivrance totale selon la prédiction
divine.

Dans tous les pays où je passe,
s' écria Cyrus en soupirant, je ne
vois que de tristes exemples de la
foiblesse et des malheurs des princes ;
en égypte Apriés se laisse immoler
par son amitié aveugle pour
un favori perfide ; à Sparte deux

p160

jeunes rois alloient perdre l' état
sans la sagesse de Chylon ; à Corinthe
le sort funeste de Periandre
et de sa famille laisse à toute la
posterité un exemple plein d' horreur
des malheurs qu' entraîne la
tyrannie ; à Athenes Pisistrate est
détrôné deux fois ; à Samos Policrate
se laisse éblouir jusques à
persecuter l' innocence ; en Crete
les successeurs de Minos ont anéanti
le plus parfait de tous les gouvernemens ;
ici Nabucodonosor
attire la colere du ciel par son
impiété : grand Oromaze ! N' avez-vous
donc donné des rois aux
mortels que dans votre colere ?
La grandeur et la vertu sont-elles
incompatibles ?
Le matin du jour du sabbat,

p161

Cyrus accompagné d' Eleazar, vint
au lieu où se tenoit le roy de Babylone ;
ils virent l' infortuné prince

descendre des montagnes, et
se coucher sous des saules qui bordoient
l' Euphrate. En l' approchant
ils garderent le silence ; il étoit
étendu sur l' herbe, les yeux tournés
vers le ciel ; il pousoit de
temps en temps des soupirs mêlés
de larmes amères. Au milieu de ses
malheurs, on découvroit encore en
lui un air de grandeur, qui marquoit
que le très-haut en le punissant,
ne l' avoit pas entierement
abandonné. On n' osoit lui parler
par respect, ni interrompre la
douleur profonde où il sembloit
être plongé.
Cyrus vivement frappé de la

p162

triste situation de ce grand prince
demeura immobile ; on voyoit en
lui toutes les marques d' une ame
saisie de terreur et de compassion.
Le roy de Babylone l' observa, et
lui dit sans le connoître : le ciel
me permet d' avoir des intervalles
de raison pour me faire sentir que
je ne la possede point en propre,
qu' elle me vient d' ailleurs, qu' un
être superieur me l' ôte, et me la
rend quand il veut, et que celui
qui la donne, est une intelligence
souveraine qui tient la nature
dans sa main, et qui peut l' arranger,
ou la déranger comme il
lui plaît.
Autrefois aveuglé par l' orgueil,
et corrompu par la prospérité, je
disois en moi-même, et à tous les

p163

faux amis qui m' environnoient :
nous sommes nés comme à l' aventure,
et après la mort nous serons
comme si nous n' avions jamais
été ; l' ame est une étincelle
de feu qui s' éteindra lorsque notre
corps sera réduit en cendres : venez
donc, jouissons des biens presens :

hâtons-nous d' épuiser tous
les plaisirs : enyvrons-nous des vins
les plus exquis : parfumons-nous
d' huiles odoriferantes : couronnons-nous
de roses avant qu' elles
se flétrissent : que la force soit
notre unique loi, et le plaisir la
regle de toutes nos actions : faisons
tomber le juste dans nos pièges,
parcequ' il nous deshonne par
sa vertu : interrogeons-le par les
outrages et les tourmens, afin de

p164

voir s' il est sincere. C' est ainsi
que je blasphémois contre le ciel.
Voilà la source des malheurs qui
m' accablent : hélas ! Je ne les ai
que trop mérités.
à peine a-t-il prononcé ces paroles,
qu' il se leve, s' enfuit, et se
cache dans la forêt voisine. Le
discours de Nabucodonosor redoubla
le respect de Cyrus pour la
divinité, et augmenta le desir
qu' il avoit de s' instruire à fond de
la religion des hebreux ; il vit
souvent Eleazar, et entra peu à
peu avec lui dans une liaison étroite.
L' éternel toujours attentif aux
démarches de Cyrus qu' il avoit
choisi pour la délivrance de son
peuple, vouloit préparer ce prince

p165

par les entretiens du sage hebreu,
à recevoir bien-tôt les instructions
du prophete Daniel.
Depuis la captivité des juifs les
docteurs hebreux répandus dans
les nations s' étoient appliqués à
l' étude des sciences prophanes, et
cherchoient à concilier la *religion*
avec la *philosophie* . Pour cet effet
ils adoptoient ou abandonnoient le
sens litteral des livres sacrés, selon
qu' il s' accordoit ou s' opposoit
à leurs idées. Ils enseignoient que
les traditions des hebreux étoient

souvent enveloppées d' allegories
suivant l' usage des orientaux,
mais ils prétendoient les expliquer.
C' est ce qui donna naissance
depuis à la fameuse secte des *allegoriques* .

p166

Eleazar étoit du nombre de ces
philosophes ; on le regardoit avec
raison comme un des plus grands
génies de son siecle ; il étoit versé
dans toutes les sciences des chaldéens
et des égyptiens ; il avoit eu
plusieurs disputes avec les mages
de l' orient, pour prouver que la
religion des juifs étoit non seulement
la plus ancienne, mais aussi
la plus conforme à la raison.
Cyrus ayant entretenu plusieurs
fois le sage hebreu de tout ce
qu' il avoit appris en Perse, en
égypte et en Grece sur les grandes
révolutions arrivées dans l' univers,
le pria un jour de lui expliquer
la doctrine des philosophes
hebreux sur les *trois états du
monde* .

p167

Nous n' adorons, *répondit*
Eleazar, qu' un seul dieu, infini,
éternel, immense : il s' est nommé
celui qui est pour marquer qu' il
existe par lui-même, et que tous
les autres êtres n' existent que par
lui. Riche de ses propres richesses,
heureux par sa félicité suprême, il
n' avoit pas besoin de produire d' autres
substances pour accroître sa
gloire ; mais il a voulu par un noble
et libre effort de sa volonté bienfaisante
créer plusieurs ordres d' intelligences
pour les rendre heureuses.
L' homme forme d' abord l' idée
de son ouvrage avant que de l' executer ;
mais l' *éternel* conçoit,
produit, et arrange tout par le

p168

même acte sans travail et sans succession.
Il *pense* , et tout d' un coup
se presentent devant lui toutes les
manieres par lesquelles il peut se
peindre au dehors : un monde
d' idées se forme dans l' entendement
divin. Il *veut* , et soudain des
êtres réels semblables à ses idées
remplissent son immensité : la
vaste nature est produite, distincte
et separée de l' essence divine.
Le createur s' est dépeint en
deux façons, par de simples *tableaux* ,
et par des *images vivantes* .
De-là deux sortes de creatures
essentiellement distinguées, la
nature materielle, et la nature intelligente.
L' une ne fait que représenter
quelques perfections de
son original ; l' autre le connoît, et

p169

en jouit. C' est ainsi qu' il y a une
infinité de spheres remplies d' intelligences
qui les habitent.
Tantôt ces esprits s' abîment dans
leur origine, pour en adorer les
beautés toujours nouvelles ; quelquefois
ils admirent les perfections
du créateur dans ses ouvrages ;
c' est leur double bonheur. Ils ne
peuvent pas contempler sans cesse
la splendeur de l' essence divine ;
leur nature foible et finie demande
qu' ils se voient de temps en temps
les yeux. Voilà pourquoi la nature
materielle fut produite ; c' étoit
pour le délassement des intelligences.
Deux sortes d' esprits perdirent
ce bonheur par leur infidelité ; les
uns appellés *cherubins* étoient d' un

p170

ordre superieur ; ce sont à present
les esprits infernaux. Les autres
appellés *ischims* étoient d' une nature
moins parfaite ; ce sont les
ames qui habitent actuellement les

corps mortels.
Le chef des cherubins approchoit
plus près du trône que les
autres esprits : comblé des dons
les plus éminens du très-haut, il
perdit sa sagesse par le vain amour
de lui-même : enyvré de sa propre
beauté, il se regarda, et s' éblouit
par l' éclat de sa lumiere, il s' enorgueillit
d' abord, se révolta ensuite,
et entraîna dans sa rebellion
la plûpart des génies de son ordre.
Les *ischims* s' attachèrent trop
aux objets materiels ; ils oublierent
dans la jouissance des plaisirs

p171

créés la souveraine felicité des esprits.
Les premiers s' éleverent trop
par *vanité* ; les autres s' abaisserent
trop par *volupté* .
Alors une grande révolution arriva
dans les cieux ; la sphere des
cherubins devint un cahos ténébreux
où ces intelligences malheureuses
déplorent sans consolation
la felicité qu' elles ont perdue.
Les *ischims* moins coupables,
parcequ' ils n' avoient péché que
par foiblesse, furent condamnés
par le tout-puissant à animer des
corps mortels. Dieu permit qu' ils
tombassent dans une espece de léthargie,
pour oublier leur ancien
état. La terre qu' ils habitoient,
changea de forme ; elle ne fut plus

p172

un lieu de délices, mais un exil
pénible, où le combat continuel
des élemens assujettit les hommes
aux maladies et à la mort. Voilà
le sens caché du grand législateur
des hébreux, quand il parle
du paradis terrestre, et de
la chute de nos premiers peres.
Adam ne représente pas un seul
homme, mais toute l' espece humaine.
Chaque nation a ses allégories,

nous avons aussi les nôtres :
ceux qui s'arrêtent à la lettre, en
sont blessés, et trouvent dans nos
livres des expressions qui paroissent
trop humaniser la divinité ; mais
le vrai sage en pénètre le sens profond,
et y découvre les mysteres de
la plus haute sagesse.
Les ames détachées de leur origine

p173

n'eurent plus entr'elles un
principe d'union fixe ; l'ordre de
la génération, les besoins mutuels,
et l'amour propre, devinrent ici
bas les seuls liens de notre société
passagere, et prirent la place de la
justice, de l'amitié et de l'amour
de l'ordre, qui réunissent les esprits
celestes.
Il arriva plusieurs autres changemens
dans ce séjour mortel,
changemens conformes à l'état
des ames qui souffrent, qui méritent
de souffrir, et qui doivent
être guéries par leurs souffrances.
Enfin le grand prophete que
nous appellons *le messie*, viendra
rétablir l'ordre dans l'univers :
c'est lui qui est le chef et le conducteur
de toutes les intelligences :

p174

il est le premier né de toutes
les créatures ; la divinité s'est unie
à lui d'une manière intime dès le
commencement des temps ; c'est
lui qui venoit entretenir nos premiers
peres sous une forme humaine ;
c'est lui qui apparut sur la
montagne sainte à notre législateur ;
c'est lui qui a parlé aux prophetes
sous une figure visible ; c'est
lui qu'on appelle par-tout *le désiré
des nations*, parcequ'il leur a
été connu quoiqu'imparfaitement
par une tradition antique dont
elles ignorent l'origine ; c'est lui
enfin qui viendra triomphant sur

les nues pour rétablir l' univers
dans sa splendeur et sa félicité primitive.
Voilà le plan general de la providence :

p175

le fondement de toute
la loi, et de toutes les propheties,
est l' idée d' une *nature pure* dès son
origine, d' une *nature corrompue* par
le péché, et d' une *nature* qui doit
être *renouvelée* un jour. Ces trois
grandes vérités nous sont dépeintes
dans nos livres sacrés sous plusieurs
images différentes. La captivité
des israelites dans l' égypte,
leur voyage par le désert, et leur
arrivée dans la terre de promission,
nous représentent la chute
des ames, les peines qu' elles souffrent
pendant cette vie mortelle, et
leur retour dans la patrie celeste.
Cyrus transporté, et presque
hors de lui, n' osoit interrompre le
philosophe : voyant enfin qu' il ne
parloit plus, vous me donnez, *lui*

p176

dit-il, une plus haute idée de la
nature divine que les philosophes
des autres nations : ils ne m' avoient
représenté le premier principe que
comme une souveraine intelligence
qui a débrouillé le cahos d' une
matiere éternelle ; mais vous m' apprenez
que *celui qui est* , a non seulement
arrangé cette matiere, mais
qui l' a produite, qu' il lui a donné
l' *être* comme le *mouvement* , et
qu' il a rempli son immensité de
nouvelles *substances* aussi-bien que
de nouvelles *formes* . Vous ne me
faites voir dans l' univers qu' une
seule divinité suprême, qui donne
l' existence, la raison, et la vie à
tous les êtres : voilà le dieu d' Israel
si supérieur à ceux de tous les
autres peuples.

p177

Je vois de plus que votre theologie
est parfaitement conforme à
la doctrine des perses, des égyptiens,
et des grecs sur les trois
états du monde.

Zoroastre instruit des sciences
des gymnosophistes, m' a parlé du
premier empire d' *Oromaze* avant
la revolte d' *Arimane* , comme d' un
état où les esprits étoient heureux
et parfaits : en égypte la religion
d' Hermès nous représente le règne
d' *Osiris* , avant que le monstre
Typhon eût percé l' oeuf du monde,
comme un état exempt de malheurs
et de passions : Orphée a chanté
le siecle d' or, comme un état de
simplicité et d' innocence ; chaque
nation forme une idée de ce
monde primitif selon son génie ;

p178

les mages tous astronomes l' ont
placé dans les astres ; les égyptiens
tous philosophes en ont fait une
république de sages ; les grecs
qui aiment les images champêtres,
l' ont dépeint comme un séjour de
bergers.

Je remarque encore que les sybilles
ont annoncé l' avenement
d' un heros qui doit descendre du
ciel pour ramener Astrée sur la
terre ; les perses l' appellent *Mythras* ,
les égyptiens *Orus* , les grecs
Jupiter conducteur et sauveur : ils
different, il est vrai, dans leurs
peintures ; mais tous conviennent
des mêmes vérités : tous sentent
que l' homme n' est plus ce qu' il
étoit, et qu' un jour il prendra une
forme plus parfaite : le mal a commencé,

p179

le mal finira : Dieu ne peut
pas souffrir une tache éternelle
dans son ouvrage ; voilà le triomphe
de la lumiere sur les ténèbres ;

voilà le tems fixé par le destin, pour
la destruction totale de *Typhon* ,
d' *Arimane* et de *Pluton infernal* :
voilà le periode prescrit dans toutes
les religions pour rétablir le
régne d' *Oromaze* , d' *Osiris* , et de
Saturne .

Cependant, *continua Cyrus*, il se
presente ici une grande difficulté
que nul philosophe n' a pû me résoudre.
Je ne conçois pas comment
le mal a pû arriver sous le gouvernement
d' un dieu bon, sage, et
puissant ; s' il est sage, il a dû le prévoir ;
s' il est puissant, il a pû l' empêcher ;
s' il est bon, il a dû le prévenir.

p180

Montrez-moi de quoi justifier
la sagesse éternelle : pourquoi
Dieu a-t-il créé des êtres
intelligens capables du mal ? Pourquoi
leur a-t-il fait un don si funeste ?
La liberté, *répond Eleazar*, est
une suite nécessaire de notre nature
raisonnable. être libre, c' est
pouvoir choisir ; choisir, c' est préférer.
Tout être capable de raisonner
et de comparer, peut préférer
et par conséquent choisir.
Voilà la différence essentielle entre
les corps et les esprits ; les uns sont
transportés nécessairement par-tout
où la force mouvante les
pousse, les autres ne se laissent
mouvoir que par la raison qui les
éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous

p181

donner l' intelligence, sans nous
donner la liberté.
Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*,
nous empêcher d' abuser de notre
liberté, en nous découvrant la vérité
avec une évidence si parfaite,
qu' il nous eût été impossible de
nous méprendre ? Quand le bien
suprême se montre avec son attrait
infini, il ravit tout l' amour

de la volonté : il fait disparaître
tout autre bien, comme le grand
jour dissipe les ombres de la nuit.
La lumière la plus pure, *réplique*
Eleazar, n' éclaire point, quand on
ne veut pas voir ; or toute intelligence
finie peut détourner ses
yeux de la vérité. Je vous ai déjà
dit que les esprits ne peuvent pas
contempler sans cesse la splendeur

p182

de l' essence divine ; ils sont de
tems en tems obligés de se voiler
les yeux : c' est alors que l' amour
propre peut les séduire, et leur
faire prendre un bien apparent
pour un bien réel. Ce faux bien
peut les éblouir, et les distraire du
bien véritable. L' amour de nous-mêmes
est inséparable de notre
nature. Dieu en s' aimant, aime
essentiellement l' ordre, parcequ' il
est l' ordre lui-même ; mais la créature
peut s' aimer sans aimer l' ordre ;
par-là tout esprit créé est nécessairement
et essentiellement faillible.
Demander pourquoi Dieu a
fait des intelligences faillibles, c' est
demander pourquoi il les a fait finies,
c' est demander pourquoi il
n' a pas créé des dieux aussi parfaits

p183

que lui-même, c' est vouloir
l' impossible.
Dieu ne peut-il pas, *dit enfin*
Cyrus, employer sa toute-puissance
pour forcer des intelligences
libres à voir et à goûter la vérité ?
Sous l' empire de Dieu même,
répond Eleazar, le *despotisme* et la
liberté , sont incompatibles : le
goût, la volonté et l' amour, ne se
forcent point. Dieu fait tout ce
qu' il veut dans le ciel et sur la
terre ; mais il ne veut pas employer
sa puissance absolue, pour détruire
la nature libre des intelligences :

s' il le faisoit, elles n' agiroient plus
par choix, mais par force ; elles
obéiroient, mais elles n' aimeroient
pas : or Dieu veut être aimé ; voilà
le seul culte digne de lui : il ne

p184

le demande pas pour son propre
avantage, mais pour le bien de ses
créatures : il veut qu' elles soient
heureuses, et qu' elles contribuent à
leur bonheur ; qu' elles soient heureuses
par amour, et par un amour
de pur choix ; c' est ainsi que leur
mérite augmente leur félicité.
Je commence à vous entendre,
dit Cyrus ; le mal moral ne vient
point de l' être souverainement
bon, sage et puissant, qui ne peut
pas manquer à sa créature, mais
de la foiblesse inséparable de notre
nature bornée, qui peut se tromper
et s' égarer. Expliquez-moi à présent
quelle est la cause du mal
physique. La bonté infinie de Dieu
n' auroit-elle pas pû ramener à l' ordre
ses créatures criminelles, sans

p185

les faire souffrir ? Un bon pere auroit
tort de se servir de punitions,
s' il pouvoit gagner ses enfans par
la douceur.
Je vous ai déjà dit, *répondit*
Eleazar, que nous sommes capables
d' un double bonheur : si Dieu
nous continuoît après notre revolte,
la pleine jouissance des plaisirs
créés, nous n' aspirerions plus à l' union
avec le créateur ; nous nous
contenterions d' une félicité inférieure,
sans chercher la suprême
beatitude de notre nature. Le seul
moyen d' empêcher à jamais des
êtres libres de retomber dans le désordre,
est de leur faire sentir pour
un temps les funestes suites de leur
égarement. Dieu doit à sa justice la
punition des coupables, pour ne pas

autoriser le crime ; mais il la doit aussi à sa bonté, pour corriger les criminels. *le mal physique* est nécessaire pour guérir *le mal moral* , et *la souffrance* est l' unique remede *du péché* .

Je vous comprends, *dit Cyrus*, Dieu ne pouvoit pas priver les esprits de liberté sans les priver d' intelligence, ni les empêcher d' être faillibles sans les rendre infinis, ni les rétablir après leur chute que par des peines expiatriques, sans blesser sa justice et sa bonté. Exempt de toutes sortes de passions, il n' a ni colere ni vengeance : il ne châtie que pour corriger : il ne punit que pour guérir.

Oui, *répond Eleazar*, tous souffriront plus ou moins, selon qu' ils

se sont plus ou moins égarés : ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance et en bonheur ; ceux qui tarderont à revenir de l' égarement, seront toujours inférieurs en perfection et en félicité. La réunion des esprits à leur premier principe, ressemble au mouvement des corps vers leur centre ; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l' ordre établi par la sagesse éternelle ; voilà la loi immuable de la justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la revolte, sans exposer tous les êtres finis et faillibles à troubler l' harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis et mortels : élevons-nous

au-dessus de ce lieu d' exil ; parcourons
toutes les régions celestes,
nous ne verrons le désordre et le
mal que dans ce coin de l' univers.
La terre n' est qu' un atome en comparaison
de l' immensité ; tous les siècles
ne sont qu' un moment par rapport
à l' éternité : ces deux *infiniment*
petits disparaîtront un jour ;
encore un moment, et le mal ne
sera plus ; mais notre esprit borné
et notre amour propre, nous grossissent
les objets, et nous font regarder
comme grand ce point qui
entr' ouvre les deux éternités.
Voilà, *continua Eleazar*, tout ce
que l' esprit de l' homme peut imaginer,

p189

pour rendre intelligibles les
voyes de Dieu : c' est ainsi que
nous confondons la raison par la
raison même ; c' est par ces principes
que nos docteurs imposent silence
aux philosophes des nations
qui blasphèment contre la sagesse
souveraine, à cause des maux et des
crimes que nous voyons ici-bas.
Au reste, notre religion ne consiste
pas dans ces speculations, elle
est moins un système philosophique
qu' un établissement surnaturel,
Daniel vous en instruira ; il est
aujourd' hui le prophete du très-haut :
l' éternel lui montre quelquefois
l' avenir comme present, et
lui prête sa puissance pour operer
des prodiges ; il doit revenir bien-tôt
à Babylone, il vous fera voir

p190

les oracles contenus dans nos livres
sacrés, et vous apprendra les
desseins de Dieu sur vous.
C' est ainsi qu' Eleazar instruisit
Cyrus : le philosophe hébreu fatiguoit
en vain son esprit pour approfondir
les mysteres impénétrables
de la sagesse divine ; ce qu' il y

avoit de défectueux dans ses opinions,
fut bien-tôt redressé par les
instructions plus simples et plus sublimes
de Daniel, qui revint à Babylone
peu de jours après.

C' étoit le tems marqué par les
prophetes pour la délivrance de
Nabucodonosor ; sa frénésie cessa,
et la raison lui fut rendue. Avant
que de rentrer dans sa capitale, il
voulut rendre un hommage public
au dieu d' Israel dans le même lieu

p191

où il avoit fait éclater son impiété.
Il ordonna à Daniel d' assembler
les princes, les magistrats, les gouverneurs
des provinces, tous les
grands de Babylone, et de les conduire
dans les plaines de Dura où
il avoit fait élever quelques années
auparavant la fameuse statue d' or.
Revêtu de sa robe imperiale, il
monte sur une éminence, d' où il
pouvoit être vû de tout le peuple ;
il n' avoit plus rien de feroce,
ni de sauvage ; malgré l' état affreux
où l' avoient réduit ses souffrances,
on découvroit sur son visage
un air tranquille et majestueux :
il se tourne vers l' orient, il ôte
son diadême, et se prosterne le visage
contre terre. Après avoir adoré
l' éternel pendant quelque temps

p192

dans un profond silence, il se leve,
et parle ainsi : peuples assemblés de
toutes les nations, c' est ici que vous
avez vû autrefois les marques éclatantes
de mon orgueil insensé ; c' est
ici que je voulus usurper les droits
de la divinité, et vous forcer d' adorer
l' ouvrage de mes mains :
pour punir cet excès d' irreligion,
le très-haut m' a condamné à
brouter l' herbe avec les animaux
pendant sept années entieres ; les
temps sont accomplis : j' ai levé mes

yeux vers le ciel, j' ai reconnu la
puissance du dieu d' Israel ; le sens,
et l' esprit me sont rendus. *vo*
tre
dieu, continua-t-il en se tournant
vers Daniel, *est véritablement le*
dieu des dieux, et le seigneur des
rois : tous les habitans de l' univers

p193

sont devant lui comme un néant :
il fait tout ce qu' il lui plaît dans
le ciel et sur la terre : sa sagesse
égale sa puissance, et toutes ses
voyes sont pleines de justice : il humilie
les superbes quand il veut,
et releve ceux qu' il avoit humiliés.
apprenez, princes ; apprenez,
peuples ; apprenez tous, à rendre
hommage à sa grandeur, et à sa
gloire.

à ces mots l' assemblée poussa
des cris de joye, et remplit l' air
d' acclamations en l' honneur du
dieu d' Israel : Nabucodonosor fut
reconduit avec pompe à sa capitale,
et reprit le gouvernement de
son royaume ; il éleva Daniel aux
plus grandes dignités, et les juifs
furent honorés des premieres charges

p194

dans toutes les provinces de son
empire.

Peu de jours après Amytis presenta
Cyrus à Nabucodonosor : le
roy des assyriens reçut le jeune
prince avec tendresse, et l' écouta
favorablement.

Cependant les grands de Babylone
qui entroient dans le conseil
du roy, représenterent vivement
qu' il seroit dangereux d' irriter la
cour d' Ecbatane dans un tems où
les forces de l' état avoient été très-diminuées
par les troubles survenus
pendant la maladie du roy ;
que la bonne politique demandoit
qu' on fomentât les discordes des
medes et des perses, afin que ces

deux ennemis pussent s' affoiblir
mutuellement ; et qu' enfin le roy

p195

pourroit profiter de leur division
pour étendre ses conquêtes.
Nabucodonosor revenu de ces
fausses maximes par les malheurs
qu' il avoit éprouvés, ne se
livra point aux projets ambitieux
de ses ministres : Cyrus profita
de ces dispositions pour faire
connoître au roy les avantages
qu' il trouveroit dans une alliance
avec Cambyse : il fit sentir à
Nabucodonosor que les medes étoient
les seuls rivaux de sa puissance en
orient ; qu' il étoit de son intérêt
de ne pas laisser accabler les perses,
mais plutôt de s' en faire des amis
qui serviroient de barriere à son
empire contre les entreprises de
Cyaxare, et qu' enfin la Perfide par
sa situation étoit un pays très-propre

p196

à faire passer les babyloniens
dans la Medie, en cas que ce prince
ambitieux voulût les attaquer.
Le prince de Perse parla dans les
assemblées publiques et particulieres
avec tant d' éloquence et de
force ; il montra pendant le cours
de cette négociation qui dura plusieurs
mois, tant de candeur et de
bonne foi ; il ménagea les grands
avec tant de délicatesse et de prudence,
qu' il gagna tous les esprits ;
l' alliance fut jurée d' une maniere
solemnelle, et Nabucodonosor y
demeura fidèle tout le reste de sa
vie.
Cyrus impatient de voir les livres
sacrés des juifs qui contenoient
des oracles sur sa grandeur
future, entretenoit tous les jours

p197

Daniel : le prophete de son côté

ne cherchoit qu' à instruire le jeune prince de la religion des hébreux ; Daniel ouvrit enfin les livres d' Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom, cent cinquante ans avant sa naissance, comme un prince que Dieu destinoit à être le conquerant de l' Asie, et le liberateur de son peuple. Cyrus fut saisi d' étonnement et de respect, en voyant une prédiction si claire et si circonstanciée ; chose inconnue chez les autres peuples, où les oracles sont toujours obscurs et équivoques. Eleazar, *dit-il au prophete*, m' a déjà montré que les grands principes de votre theologie sur les trois

p198

états du monde, s' accordent avec ceux des autres nations : il m' a donné l' idée d' un dieu créateur que je n' ai point trouvée chez les autres philosophes : il a levé toutes mes difficultés sur l' origine du mal par la nature libre des esprits : il ferme la bouche à l' impiété par ses raisonnemens sublimes sur la *préexistence* des ames, sur leur *chûte* volontaire, et sur leur *réparation* finale ; mais il ne m' a point parlé de l' établissement surnaturel de votre religion. Je vous conjure par le dieu que vous adorez, de répondre à mes questions : votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples ? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sûr ? Votre législateur étoit-il

p199

un simple philisophe, ou un homme divin ? Je sçai, *répond Daniel*, tous les efforts qu' ont fait nos docteurs pour accommoder la religion au goût des sages de la terre ; mais ils s' égarent, et se perdent dans

une foule d'opinions incertaines ;
il y a toujours quelque endroit
par où la vérité leur échappe. Nos
pensées sont foibles, et nos
conjectures trompeuses ; le corps
appesantit l'ame, et cette demeure
terrestre abbat l'esprit qui veut
s' élever trop haut.
Le desir de tout pénétrer, de
tout expliquer, et de tout ajuster
à nos idées imparfaites, est la plus
dangereuse maladie de l'esprit humain ;
le plus sublime effort de notre

p200

foible raison, est de se taire devant
la raison souveraine. Laissons
à Dieu le soin de justifier un jour
les voyes incomprehensibles de sa
providence ; notre orgueil et notre
impatience font que nous ne
voulons pas attendre ce dénouement ;
nous voulons devancer la
lumiere, et nous la perdons de
vûe.

Oubliez donc toutes les speculations
subtiles des philisophes ;
je veux vous parler un langage
plus simple et plus certain : je ne
vous proposerai que des faits palpables,
dont les yeux, les oreilles,
et tous les sens de l' homme sont
juges.

Vous avez appris par la doctrine
universelle de toutes les nations,

p201

que la nature humaine est déchûe
de la pureté de son origine : en
cessant d' être juste, elle cessa
d' être immortelle ; les souffrances
succederent au crime, et les hommes
furent condamnés à un état malheureux,
pour les faire soupirer sans cesse
après une meilleure
vie.

Pendant les premiers tems qui
ont suivi cette chûte, la religion
n' étoit point écrite ; sa morale se

trouvoit dans la raison même, et la tradition des anciens transmettoit à la postérité la connoissance des mysteres : il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parceque les mortels vivoient plusieurs siècles.
Les connoissances sublimes de

p202

ces premiers hommes n' ayant servi qu' à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la seule famille de Noé, afin d' arrêter le cours de l' impiété, et la multiplication des vices ; les cataractes du ciel s' ouvrirent, les eaux sortirent des abymes, et produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les nations. La premiere constitution de l' univers changée d' abord par la chute de l' homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation ; les suc de la terre furent altérés, les herbes et les fruits n' eurent plus leur premiere force ; l' air chargé d' une humidité excessive fortifia les principes de la corruption, et

p203

la vie des hommes fut abrégée.
Les descendans de Noé s' étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, et se livrerent à toute sorte de crimes.
Ce fut alors que l' éternel voulut se choisir un peuple, pour être le depositaire de la religion, de la morale, et de toutes les vérités divines, afin d' empêcher qu' elles ne fussent dégradées et perdues par l' imagination, les passions, et les vains raisonnemens des hommes.
Abraham mérita par sa foi et par son obéissance d' être le chef

et le pere de ce peuple heureux ;
Dieu lui promet que sa postérité

p204

seroit multipliée comme les étoiles
du ciel, qu' elle posséderoit un
jour la terre de Chanaan, et que
le désiré des nations en naîtroit
dans la plénitude des temps.
La famille naissante de ce patriarche
foible dans ses commencemens,
descend en égypte, s' y
accroît, et devient esclave : épurée
pendant quatre siecles par toute
sorte de malheurs, Dieu suscite enfin
Moyse pour la délivrer.
Le très-haut après avoir éclairé
notre libérateur par les lumieres
les plus pures, lui prête sa
toute-puissance pour prouver sa mission
divine par les merveilles les
plus éclatantes ; la nature entiere
est changée et dérangée à tout
moment.

p205

Le superbe roy d' égypte refuse
d' obéir aux ordres du tout-puissant ;
Moyse remplit sa cour de signes
effrayans de la vengeance celeste ;
les rivieres se changent en
fleuves de sang ; une foule d' insectes
venimeux porte les maladies
et la mort sur les plantes, les
animaux, et les hommes ; le tonnerre
mêlé d' une pluie de grêle répand
par-tout ses exhalaisons pestiferées ;
une obscurité profonde qui
succede aux éclairs, efface pendant
trois jours entiers les lumieres du
ciel ; un ange exterminateur détruit
dans une seule nuit tous les
premiers nés de l' égypte.
Le peuple de Dieu sort enfin de
son exil, pharaon le poursuit avec
une armée formidable ; une colonne

p206

de feu nous éclaire pendant

la nuit, et un nuage épais
couvre notre marche pendant le
jour. Moïse parle, la mer se sépare
en deux, nos peres la traversent
à pied sec ; soudain les vagues
impétueuses se réunissent avec fureur
pour abîmer la nation infidèle.
Les israelites errent pendant
quarante ans dans le désert, où ils
éprouvent la faim, la soif, l' intemperie
des élemens : ils murmurent
contre Dieu ; Moïse parle de
nouveau : une nourriture miraculeuse
descend du ciel ; des rochers
arides deviennent des fontaines
d' eau vive ; la terre s' entr' ouvre,
et engloutit ceux qui refusent de
croire, sans voir l' accomplissement
des promesses.

p207

C' est dans ce désert affreux que
Dieu publie lui-même sa loi sainte,
et qu' il dicte tous les rites et
les statuts de notre religion : il
appelle notre conducteur sur le
sommet du Sinaï ; la montagne
s' ébranle ; l' éternel fait entendre
sa voix au milieu des tonnerres et
des éclairs ; il déploie son pouvoir
redoutable pour frapper des
esprits moins sensibles à l' amour
qu' à la crainte.
Cependant la bonté de Dieu
n' éclatte pas avec moins de majesté
que sa puissance : celui que
les cieux et la terre ne peuvent
contenir, veut habiter d' une maniere
sensible parmi les enfans d' Israel,
et diriger lui-même tous leurs
pas. Un temple mobile s' élève par

p208

son ordre ; l' arche d' alliance est
construite ; l' autel est sanctifié par
la presence de la gloire du très-haut ;
les rayons d' une lumiere
celeste environnent le tabernacle,
et du milieu des chérubins le seigneur

gouverne son peuple, et lui
fait connoître à tout moment ses
volontés.

Moyse écrit par l' ordre de Dieu
même notre loi, et notre histoire,
preuves éternelles de la bonté souveraine,
et de notre ingratitude ;
il met ce livre peu avant sa mort
entre les mains de tout le peuple ;
il falloit le consulter à chaque instant
pour connoître non seulement la religion,
mais aussi les loix
politiques ; chaque hebreu
est obligé de le lire une fois par

p209

an, et de le transcrire au moins
une fois pendant sa vie : on ne
pouvoit alterer, ni corrompre ces
annales sacrées, sans que l' imposture
fût découverte et punie
comme un crime de leze majesté
divine, et comme un attentat contre
l' autorité civile.

Moyse meurt ; nos peres sortent
du desert. La nature obéit à
la voix de Josué notre nouveau
conducteur, les fleuves remontent
vers leur source, le soleil
suspend son cours ; les murs des
plus fortes villes s' écroulent à
l' approche de l' arche, les idoles
se brisent à son aspect ; les nations
les plus belliqueuses sont dispersées devant
les armes triomphantes
des hebreux, qui se rendent

p210

enfin maîtres de la terre promise.
à peine ce peuple ingrat et leger
est-il établi dans ce pays de
délices, qu' il s' ennuye de l' empire
de Dieu, et veut être gouverné
comme les autres nations. L' éternel
lui accorde un roy dans
sa colere ; le premier de nos monarques
est rejeffé pour sa desobéissance ;
David regne selon le
coeur de Dieu, il étend ses conquêtes,

et le trône est affermi
dans sa maison ; mais il n' est permis
qu' à Salomon son fils, le plus
sage et le plus pacifique de nos
princes, d' élever un temple superbe
à Jerusalem. Le dieu de
paix fixe son séjour sur la montagne
de Sion ; le miracle de l' arche

p211

se perpetue ; la majesté divine
remplit le lieu saint ; et du
sanctuaire redoutable on entend
tous les jours des oracles qui
répondent à la voix du pontife.
Pour rappeler à tout moment
la memoire de tant de prodiges,
et pour en démontrer la verité à
tous les siecles futurs, Moyse,
Josué, nos juges et nos monarques,
établissent des fêtes solemnelles,
et des cérémonies augustes : une
nation entiere concourt
hautement, universellement,
successivement à rendre témoignage
à ces miracles par des monumens
continués de generation en
generation.
Tandis que les israélites demeurent
fidèles, le dieu des armées

p212

les protege et les rend invincibles
selon ses promesses ; mais aussi-tôt
qu' ils se laissent corrompre, il les
livre en proye à leurs ennemis ; il
les châtie cependant en pere, sans
les abandonner entierement : dans
chaque siecle il suscite des prophètes
qui nous menacent, nous éclairent,
et nous corrigent : ces sages separés
de tous les plaisirs
terrestres, s' unissent à la verité
suprême ; les yeux de l' ame fermés
depuis l' origine du mal s' ouvrent
dans ces hommes divins, pour
penetrer dans les conseils de la
providence, et pour en connoître
les secrets.

Les jugemens de dieu éclatent
plusieurs fois sur les hebreux
indociles, et plusieurs fois la nation

p213

choisie ramenée par les prophetes,
reconnoît le dieu de ses
peres : elle cede enfin au malheureux
penchant qu' ont tous les
mortels de corporaliser la divinité,
et de se former un dieu
semblable à leurs passions. Le très-haut
fidèle dans ses menaces
comme dans ses promesses, nous
a soumis depuis plusieurs années
au joug de Nabucodonosor, nous
errons vagabonds, captifs et éplorés
sur les rives de l' Euphrate.
Dieu s' étant servi de ce conquerant
pour accomplir ses desseins
éternels, l' a humilié et terrassé
dans sa colere ; vous avez vû sa
punition et sa délivrance : cependant
la mesure de la justice divine
n' est pas encore remplie sur la race

p214

d' Abraham : c' est vous, ô Cyrus,
qui êtes destiné par le tout-puissant
pour être son liberateur. Jerusalem
se repeuplera, la maison du
seigneur sera rebâtie, et la gloire
de ce nouveau temple qui doit
être honoré un jour de la presence
du messie, surpassera de beaucoup
la magnificence du premier.
Quel est donc, *dit alors Cyrus*,
le dessein de cette loi, dictée par
Dieu même avec tant de pompe,
conservée par vos peres avec tant
de soins, et renouvelée par vos
prophetes au milieu de tant de
prodiges ? En quoi differe-t-elle de
la religion des autres peuples ?
Le dessein de la loi et des prophetes,
reprit Daniel, de nos cérémonies,
de notre culte, de nos

p215

sacrifices, est de montrer que toutes les creatures étoient pures dès leur origine ; que tous les hommes naissent à present malades, corrompus, ignorans jusqu' à ne pas connoître leur maladie ; que la nature humaine ne peut être rétablie dans sa perfection que par l'avenement du messie.

Ces trois idées dont les traces se remarquent dans toutes les religions, ont été transmises de siecle en siecle depuis le déluge jusqu' à nous ; Noé les enseigna à ses enfans, dont la posterité les répandit par toute la terre ; mais en passant de bouche en bouche, elles ont été altérées et obscurcies par l' imagination des poètes, par la superstition des prêtres, et

p216

par le génie different de chaque peuple. On en voit des vestiges plus marqués parmi les orientaux et les égyptiens, parcequ' Abraham a été celebre dans l' Asie, et que le peuple de Dieu a été longtemps captif sur les bords du Nil : mais ces verités antiques n' ont été conservées pures et sans mélange que dans les oracles écrits par notre législateur, par nos historiens et par nos prophetes.

Ce n' est pas tout ; il y a un mystere propre à notre religion seule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, si vous n' étiez pas l' *oint du très-haut* , et son serviteur choisi pour la délivrance de son peuple.

Les propheties annoncent deux

p217

avenemens du messie, l' un dans la souffrance, l' autre dans la gloire. Le grand Emmanuel paroîtra sur la terre dans un état d' *abaissement* ,

plusieurs siècles avant que
de paroître sur les nues dans l' éclat
de son *triomphe* . Il expiera le
crime par son sacrifice, avant que
de rétablir l' univers dans sa première
splendeur.

Dieu n' a pas besoin d' une victime sanglante
pour apaiser sa colère ;
mais il blesseroit sa justice s' il
pardonnoit au criminel sans montrer
son horreur pour le crime :
c' est pour concilier la justice
divine avec sa clemence que le messie
viendra. L' homme dieu descendra
sur la terre pour faire voir
par ses souffrances l' opposition

p218

infinie de l' éternel au renversement
de l' ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera
la joye des anges, et la consolation des
justes : toutes les puissances
celestes seront présentes
à ce mystere, et en adoreront
la profondeur ; les mortels n' en
verront que l' écorce et le dehors.
Les hebreux qui n' attendent
qu' un messie triomphant ne comprendront
point ce premier avènement ;
les faux sages de toutes les
nations qui ne jugent que par les
apparences, blasphèmeront contre
ce qu' ils ignorent : les justes
même ne verront pendant cette
vie que comme dans un énigme,
la beauté, l' étendue et la nécessité
de ce grand sacrifice.

p219

Enfin le messie viendra dans sa
gloire pour renouveler la face de
l' univers : alors tous les esprits du
ciel, de la terre et des enfers fléchiront
le genou devant lui ; alors les
propheties s' accompliront dans
toute leur plénitude.

Le prince de Perse ébranlé par
la force du discours de Daniel

balançoit en lui-même ; il sentoit
que toutes les lumieres de Zoroastre,
d' Hermès, d' Orphée, de
Pythagore, n' étoient que des traces
imparfaites, et des rayons
échappés de la tradition des hebreux :
il n' avoit rencontré dans
la Perse, dans l' égypte, dans la
Grece, et chez les autres peuples,
que des opinions obscures, incertaines
et vagues ; il trouvoit chez

p220

les juifs des livres, des propheties,
des prodiges dont on ne pouvoit
contester l' autorité. Cependant
il ne voyoit la verité qu' à
travers un nuage, son esprit étoit
éclairé, mais son coeur n' étoit pas
encore touché ; il attendoit l' accomplissement
des prédictions d' Isaïe.
Daniel connut les differens
mouvemens qui l' agitoient, et lui
dit :
ô Cyrus ! La religion n' est pas
un systême d' opinions philosophiques,
ni une histoire merveilleuse
d' événemens surnaturels, mais
une science de sentiment que Dieu
ne revele qu' aux ames pures : il
faut qu' une puissance superieure à
l' homme descende en vous, s' en
empare, et vous enleve à vous-même :

p221

alors vous sentirez par le
coeur ce que vous ne faites qu' entrevoir
à present par les foibles
lumieres de l' esprit. Ce temps n' est
pas encore venu, mais il viendra
un jour ; en attendant
ce moment heureux, qu' il vous
suffise de sçavoir que le dieu d' Israël
vous aime, qu' il marchera devant vous, et
qu' il accomplira par vous
toutes ses volontés : hâtez-vous
de justifier ses oracles,
et retournez promptement
en Perse où votre presence est

necessaire.

Le jeune heros quitta bien-tôt
Babylone ; l' année suivante
Nabucodonosor mourut, et ses
successeurs violerent l' alliance jurée

p222

entre les assyriens et les perses.
Cyrus employa vingt années entieres
à faire la guerre aux assyriens, et
à leurs alliés : il conquit
d' abord les lydiens, soumit
les peuples de l' Asie mineure,
rendit tributaires la Cappadoce,
l' Armenie et l' Hyrcanie, et marcha
ensuite vers la haute Asie. Après
l' avoir réduite sous sa puissance, il
s' avança vers Babylone, qui étoit
la seule ville qui lui résistoit.
Les differens peuples de l' orient
voyant sa moderation au milieu
des triomphes, s' empresserent
à se soumettre à sa domination : il
s' attira tous les coeurs par son
humanité, et fit plus de conquêtes
par sa douceur que par ses armes.
Toujours invincible et toujours

p223

genereux, il ne subjuga les nations
que pour travailler à leur bonheur,
et n' employa jamais son autorité
que pour faire fleurir la justice
et les bonnes loix.
La prise de Babylone le rendit
enfin maître de l' orient, depuis
le fleuve Indus jusqu' à la Grece,
et depuis la mer Caspienne jusqu' aux
extrêmités de l' égypte.
Voyant alors l' entier accomplissement
des oracles d' Isaïe, son
coeur fut penetré des verités que
Daniel lui avoit enseignées, tous
les nuages se dissipèrent, il reconnut
hautement le dieu d' Israel, et
délivra les hebreux de leur captivité
par cet édit qu' il fit publier
dans toute l' étendue de son vaste
empire.

Le seigneur le dieu du
ciel m' a donné tous les royaumes
de la terre, et m' a commandé
de lui bâtir une maison
dans la ville de Jerusalem
qui est en Judée. ô vous
qui êtes son peuple, que votre
dieu soit avec vous : allez
à Jerusalem, et rebâissez
la maison du seigneur dieu
d' Israel, lui seul est Dieu.
→